

Georgette Lamoureux

HISTOIRE D'OTTAWA

TOME IV

OTTAWA

1900-1926

et sa population canadienne-française



LES GARDIENNES DE L'ÉCOLE GUIGUES EN 1916. AU PREMIER PLAN, MLLS DESLOGES.



MME P.E. MARCHAND
F.F.C.F.



LADY
LAURIER



MME S.J. MAJOR
Femme d'affaires

DÉDICACE

Ce livre, une fois imprimé, ne sera pas envoyé en hommage, comme les trois tomes précédents, à un grand et cher ami. Depuis un an déjà, le docteur Séraphin Marion est allé rejoindre son Créateur. C'est à sa mémoire, cependant, que j'apporte ce témoignage ému d'une oeuvre qu'il a encouragée et soutenue de sa bienveillance.

Ce Tome IV de l'Histoire d'Ottawa lui est donc dédié, avec ma profonde reconnaissance.

G.L.

Novembre 1984

Georgette Lamoureux

HISTOIRE D'OTTAWA
TOME IV

OTTAWA
1900-1926

et sa population canadienne-française

DU MÊME AUTEUR

Visages de La Havane	1962 Éditions Beauchemin
Visages du Japon	1969 Éditions Paulines
Histoire d'Ottawa: Bytown et ses pionniers canadiens-français 1826-1855	1978 Édité par l'auteur (édition épuisée)
Tome II — Ottawa 1855-1876 et sa population canadienne- française	1980 Édité par l'auteur
Tome III — Ottawa 1876-1899 et sa population canadienne- française	1982 Édité par l'auteur
Bytown et ses pionniers canadiens-français 1826-1855 - édition corrigée	1984 Édité par l'auteur
En préparation	Histoire d'Ottawa — Tome V 1926 à nos jours

Tous droits de reproduction, traduction et adaptation
réservés pour tous pays.

Copyright © Canada 1984 par G. Lamoureux, Ottawa, Canada

Dépôt légal — Bibliothèque nationale du Canada, Ottawa
Bibliothèque nationale du Québec, Québec

(Ce Tome IV bénéficie d'une subvention accordée par la Municipalité régionale
d'Ottawa-Carleton, somme qui a défrayé une partie du coût d'impression du
volume. Avec la vive reconnaissance de l'auteur.)

Table des matières

	Page
INTRODUCTION.....	7
Première partie	
1900 — Aspect d'Ottawa — Lignes de chemins de fer — Améliorations sur la colline — Le grand feu d'avril 1900 — Hôtels — Santé publique — Vie de l'église — Les Canadiens français au travail — Mort du docteur Pierre St-Jean — Les pionniers — «Le Temps» — Divertissements — Mariages et décès — Divers	9
1901 - Mort de la reine Victoria et visite ici de son petit-fils — Robert Borden, chef de l'Opposition — Statue à Bert Harper — Célébrations de la St-Jean Baptiste — Rideau Hall — Améliorations — Fondation de la paroisse Ste-Famille — Maisons d'éducation — Recensement — Mariages et décès — Divers	39
1902 — Population — Coût de la vie — Edouard VII — Nouvel hôpital — Petites Soeurs de la Sainte-Famille — Bénédiction du monastère des Servantes de Jésus-Marie — Conférences du R.P. Lejeune — Les poèmes de Chapman — Disparition de M. Flavien Rochon et du R.P. Cyprien Tanguay — Quelques mariages et décès — Fondation d'un hebdo. — Divers	51
1903 — Politiciens — Mort du pape, arrivée ici de Mgr Sbaretti et vie de l'église — Th. Botrel à Ottawa, et événements artistiques et sportifs — Incendie à l'Université d'Ottawa — Relations avec la mère patrie — Divers	57

1904 — Création de nouveaux départements fédéraux — Rideau Hall — La Gendarmerie Royale — Hôtel de ville — Livre de Gard sur Ottawa — L'A.C.J.C. — Améliorations, création de clubs, etc. — Décès — Les Spiritains à Limbour — Divers	65
Les débuts du règne du véhicule sans cheval: l'auto....	71
1905 — Nouvelles provinces — Sur la colline — L'édifice Daly — Améliorations, divertissements et sports — La mode — Quelques décès et mariages — Divers	77
1906 — Le Monument national — Bibliothèque Carnegie — Décès de Mme F. Rochon — Chapelle St-Bonaventure de Britannia — Divers	85
1907 — Population — Hôtel de ville — Incendie des établissements Edwards et de l'église du Sacré-Coeur — Succès du club de crosse Capital — Relations avec la mère patrie — Cinéma — Section Manuscrits aux Archives — Nombreuses activités des Canadiens français — Divers .	93
1908 — Hôtel de la Monnaie — Bureau des Commissaires de l'hôtel de ville — Accidents dûs aux lignes de chemin de fer — Propriétés du gouvernement au lac Meech — Fondation de la Coop. du Service civil, et des Affaires extérieures — Fin de l'assemblage des billots sur la rivière — Paroisse St-Charles — Nouvelle Supérieure générale des Soeurs Grises: Mère Eléonore Duhamel — Décès — Divers	99
1909 — Population — Hôtel de ville — Monument national — Janeville devient Eastview — Fondation du Y.M.C.A. — Critiques du contenu de la Bib. Carnegie — Petites Soeurs des Pauvres — Concerts et conférences — «Le Temps» — Suffragettes — Mort de Mgr T. Duhamel et du chef des pompiers Pierre Provost — Mariages et décès — Divers	107
1910 — Fondation de l'ACFEO — Congrès de l'ACJC — Institut canadien-français — Policiers et lois — Grève — Épidémie de typhoïde — Les Visitandines — Divers	117
1911 — Population — Ravages de l'épidémie — Intronisation de Mgr C.H. Gauthier — Musée Victoria et Édifice Connaught — Rideau Hall — Élections fédérales — En vrac, quelques nouvelles — Divers.....	125
1912 — A l'hôtel de ville — Incendie d'une chapelle rue Sussex — Désastre du «Titanic» — Gare Union et Château Laurier terminés — Nouveau curé de St-Charles, F.X. Barrette — Piliers de «Brantwood Place» — Règlement 17 — Mort de Soeur Hagan — Relations avec la mère patrie — Fondation	

de «La Concorde» et du groupe «Ralliement» — Salle Ste-Anne — En vrac, quelques nouvelles — Divers	133
1913 — Samuel Genest — «Le Droit» — Institut Jeanne d'Arc — Invention — Sur la colline — Fondation de la Caisse populaire Notre-Dame — Divergences de vues entre l'Institut et le Monument national — L'église critique les modes — Le photographe N.A. Castonguay — Théâtre — Soixante ans de la St-Jean Baptiste — Quelques nouvelles — Divers	143
1914 — Début de la guerre mondiale — Elections provinciales — Zouaves — «Le Temps» devient conservateur — Décès — Les Chanoinesses — Fête de la St-Jean Baptiste — Musique — Divers	153
1915 — Développements de la guerre — Conférences et musique — Nouvelle église St-François d'Assise — Les Arméniens — Divers	159
1916 — Incendie du Parlement — Chanoine R. Martin — Théâtre — Décès d'Emmanuel Tassé et de F.R.E. Campeau — Enrôlement et menaces de conscription — Enrôlement des Anciens de l'Ac. de La Salle	165
<i>Nos luttes scolaires</i>	174
1917 — Population — Terrains de jeux — L'Université d'Ottawa — Association des anciens de l'Ac. de La Salle — Fondation de St-Gérard Magella — Conseil national des Recherches — Rideau Hall — Musée de la «Women's Historical Society of Ottawa» — Concert au Sacré-Coeur — Mackenzie King et sa mère — Divers — Apparition de la Vierge à Fatima	185
1918 — La grippe espagnole — Fin de la guerre — Théâtre — Jules Fournier — F.F.C.F. — Scoutisme — Divers	189
La mort de Sir Wilfrid Laurier	195
1919 — Visite du Prince de Galles — Coût de la vie — Aviation — Chemins de fer — Radio et théâtre — Sports — Servites de Maris — Visite du Cardinal Mercier	201
1920 — Musée de la guerre — Nouveau parlement — Sir R. Bordeu — Décès — Paroisse Notre-Dame — Livre du Père Marion — Divers	209
1921 — Population — A l'hôtel de ville — Chorale de Notre-Dame — Cinquante ans de mariage des familles Séguin et Chevrier — Décès et mariages — Mort du curé Dandurand, de Lady Macdonald et de Lady Laurier — Le	

Fédéral achète les établissements des chutes Rideau — Séparation chez les Soeurs Grises — Centenaire de la mort de Bonaparte — Visite ici du maréchal Foch — Au Fédéral — Le Canada devient de plus en plus autonome — Rideau Hall — En vrac, quelques nouvelles	217
1922 — Mort de Mgr Gauthier et intronisation de Mgr Emard — Carnaval d'hiver — Congrès des instituteurs bilingues — Pont sur la rivière Rideau — Décès de Benoît XV — Cinquantenaire de la paroisse St-Jean Baptiste — Mort de Graham Bell — Décès du curé Whelan de l'église St-Patrick	225
1923 — «Le Droit» a dix ans — L'hôtel de ville — Mort de Benjamin Sulte et de C.S.O. Boudreault — Fondation des «Annales» de l'Institut canadien-français — L'utilité du canal Rideau — Séraphin Marion — Cinquante ans de l'église St-Patrick — Mort de Tertulien Lemay — Divers	
1924 — Fondation d'un hôpital pour incurables — Souvenirs de citoyens âgés et familles nombreuses — Fin du régime du constitut à Hull et construction de la maison Blackburn — Modes — Divers	231
1925 — Gouvernement fédéral — Essai de télévision — Fermeture de l'hôtel Russell — Piscine Plant — Décès de DeCelles et de Napoléon Champagne — Diverses nouvelles — Ste-Anne et son curé Mgr Myrand — Divers	
1926 — Conflit entre l'Académie et l'Université — Mode féminine — Le chanoine Plantin — Visite d'un groupe de La Survivance française de l'ouest — Divers	239

Deuxième partie

Les familles canadiennes-françaises à Ottawa de 1900 à 1926	243
Index du Tome IV	249

INTRODUCTION

Voici que commence un siècle nouveau, nous amenant tout doucement vers le centième anniversaire de la fondation d'Ottawa. Mon étude s'étendra donc, cette fois, de 1900 à 1926.

J'avais pensé terminer ce présent volume à la veille de la Deuxième Grande Guerre (1939) mais je me suis aperçue que les vingt-six années que décrit ce Tome IV contenaient assez d'événements et de développements de diverses natures pour que j'en limite la description à cette période.

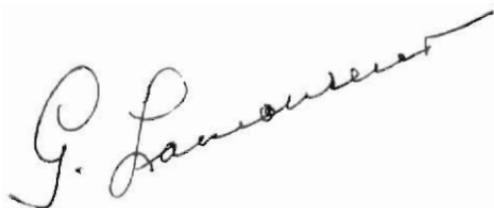
Depuis la parution du Tome III, on m'a souvent rappelé ma promesse de mettre en vedette des femmes qui ont fait leur marque; j'ai tenu parole et la couverture de ce présent volume en fait foi. Avant la Première Guerre Mondiale, les efforts des femmes pour sortir des rangs étaient bien timides et les suffragettes n'avaient pas beaucoup d'adeptes chez nous. Il faut dire que le conflit mondial, en faisant d'elles les collaboratrices des hommes dans le domaine du travail, remplaçant souvent ceux qui allaient au front, leur donna la confiance nécessaire pour mettre le pied à l'étrier. Leur avance ne devait plus s'arrêter. Leur détermination dans la ténébreuse affaire du Règlement 17 montra de quelle étoffe était fait leur courage.

Avant de commencer la lecture de ce Tome IV de ma série d'études sur Ottawa, il vous faudra relire ce que j'écrivais à la fin du Tome III (1876-1899). J'y parlais de l'aspect de la ville en 1899, des Canadiens français qui l'habitaient, des événements politiques qui se déroulaient sur la colline du Parlement, des églises, des prêtres, des écoles, etc. Je faisais aussi un petit tour d'horizon des us et coutumes de cette fin de siècle. Je ne puis donc répéter, pour 1900, ce que j'ai dit sur ces années si rapprochées.

La Deuxième partie est, comme d'habitude, consacrée à certaines familles canadiennes-françaises qui habitaient la capitale

pendant la période que je décris. Malheureusement, je ne puis mettre dans ce chapitre toutes celles que j'aurais voulu inclure; je ne crois pas, cependant, avoir négligé de mentionner les familles dont un membre m'a signalé la contribution à la vie outaouaise. J'apprécie trop le fait que ces Canadiens français s'intéressent à l'histoire de leur ville, pour ne pas transmettre ici ce qu'une mémoire fidèle, en ouvrant, pour moi, l'album de famille, déverse de souvenirs dans mon oreille attentive. À ces personnes, va ma reconnaissance.

Embarquons-nous maintenant dans la description d'une période de vingt-six ans qui vit des développements appréciables dans l'apparence de la ville, des événements malheureux comme le grand feu de 1900, la Première Grande Guerre et l'incendie du Parlement, mais aussi la vigueur et l'unité manifestées par les nôtres dans la défense de nos droits en face du fameux Règlement 17.



G. Lamoureux,
111 Wurtemberg (1204)
Ottawa K1N 8M1
Tél. 234-2847

CHAPITRE PREMIER

Août 1983. C'est le plein été...

Le soleil est toujours brûlant

...

Et le soir, dans les plis transparents de ses voiles
Nous apporte parfois d'enivrantes fraîcheurs

William Chapman, poète,
qui vécut à Ottawa de 1898 à 1917

1900 Quel est l'aspect d'Ottawa en ce début de siècle? La ville est entourée, à l'époque, de petits villages dont la plupart seront annexés tôt ou tard.

Ottawa a une population de 60,000 habitants dont un tiers environ de langue française. Autour de la capitale, gravitent des faubourgs: Billings Bridge, le village de Clarkstown, Hintenburgh, Janeville, Mechanicsville, Ottawa-Est, Rideauville et le parc de Rockliffe.

Billings Bridge, situé aux limites de la ville au sud comprend la route de la rue Bank (Bank street road) où habitent les Billings et, entre autres, la famille Payment dont un fils est maire d'Ottawa, les agglomérations de Rideauville et du parc Wyoming.

Clarkstown qui englobe le domaine McKay dans le comté de Gloucester, à l'est du pont St-Patrick, est un village presque entièrement peuplé de Canadiens français.

Hintenburgh, comté de Nepean, à l'ouest de la ville, est divisé d'avec Mechanicsville par les lignes du Pacifique-Canadien et séparé du centre d'Ottawa par Little Chaudière Road, allant de la 4^{ème} Avenue à Cedar. Là, peu de Canadiens français. Annexé en 1907.

Mechanicsville, un faubourg au nord-ouest d'Ottawa, limité au nord par la rivière Ottawa et au sud par les rails du Pacifique-Canadien. Annexé en 1911.

Ottawa-Est, anciennement Archville, village annexé en 1907, se trouve à la limite sud-est de la ville d'Ottawa, situé sur le domaine Stewart, entre le canal et la rivière Rideau.

Rideauville. Une nouvelle agglomération qui comprend le parc Wyoming, au sud du canal et à l'ouest de la route de la rue Bank, avec population presque exclusivement de langue anglaise. Annexée à Ottawa en 1907.

Le parc de Rockcliffe comprend quelques rues bordées de maisons, sans numéro, dont Buena Vista et Springfield. C'est là qu'est le terminus de la ligne des tramways d'Ottawa.

Janeville, comté de Gloucester, situé des deux côtés du chemin de Montréal, à partir du pont Cummings. Il y a là, à l'époque, une église dont le curé est le Rév. Joseph Pineau. Janeville, maintenant Vanier, a le statut de ville à l'heure qu'il est.

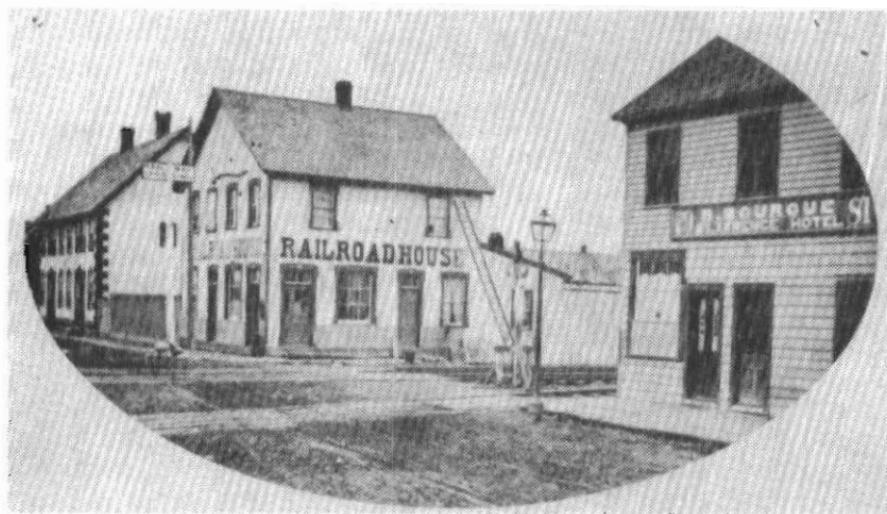
À propos de Janeville, je note que, sur une photo des environs de 1900 montrant le chemin de Montréal, bordé par ses trottoirs de planches, la petite agglomération est mentionnée comme «Cummings' Bridge, Ont. Canada» bien que, à cette époque, officiellement du moins, elle s'appelle Janeville, et cela depuis 1876. Il y a là des terres cultivées et peu de maisons et l'endroit ne sera village qu'en 1907. Pendant un temps, Janeville deviendra Clandeboye du titre d'un ancien Gouverneur général et, peu après, Eastview, maintenant Vanier. On m'a raconté qu'il y avait là, au début du siècle, à l'endroit où se trouve actuellement l'hôtel Eastview une auberge du nom de «Stopping Place». Les chemins étaient si boueux que les gens nettoyaient leurs chaussures avant de prendre le pont qui menait à Ottawa. Ce pont n'était pas à l'endroit où se trouve actuellement le pont Cummings mais un peu plus au sud; il s'appuyait sur l'île Cummings où se dressaient quelques constructions dont un magasin et un bureau de poste. On devait payer un droit de péage pour traverser de Janeville à Ottawa. M. Marier avait un verger de pommes au coin du chemin Marier et du Chemin de Montréal; son fils fut, plus tard, violoniste au Régent, au temps du cinéma muet.

À Ottawa, la Basse ville ouest et celle à l'est, c'est-à-dire les paroisses Notre-Dame et Ste-Anne, la Côte de sable, la paroisse St-Jean-Baptiste et celle de St-François d'Assise sont bien peuplées, tout spécialement la Côte de sable qui a vu sa population grossir énormément depuis l'arrivée des fonctionnaires quelques décennies plus tôt.

Mais, cette ville, qui a grandi par saut et par bond, manque de cohésion; on la dit peu attrayante et à cette laideur contribue énormément la prolifération des lignes de chemin de fer qui la parcourent en tous sens.

★ ★ ★

On a laissé les lignes de chemin de fer sillonner un peu à la diable cette ville qui, depuis sa fondation soixante-quinze ans plus tôt, n'a bénéficié d'aucun plan directeur. Ces lignes la divisent souvent en quartiers et causent des problèmes majeurs de circulation. On se souvient de l'arrivée du premier chemin de fer en 1855? La ligne traversait ce qui est aujourd'hui Vanier, pour venir rejoindre, par un pont de fer sur la Rideau, la gare de la rue Baird, près de Sussex. Depuis une vingtaine d'années, une voie de raccordement l'avait réunie, à travers la ville, à la gare de la rue Broad. Je ne puis résister au plaisir de vous faire voir une photo prise en avril 1882, montrant cette ligne de raccordement qui passait entre deux hôtels, le Railroad House et le St. Lawrence Hotel, à l'intersection des rues Dalhousie et, probablement, Baird. Cette sorte de traverse devait constituer un danger permanent pour les habitants du quartier. On remarque un long poteau portant l'écriteau «Railway crossing» et, peut-être des lumières à l'intersection des deux rues, mais c'est bien peu pour éviter des accidents.



Traverse de chemin de fer, rue Dalhousie (1882).

(Archives publiques du Canada)

La multiplicité des lignes de chemins de fer qui arrivent et partent d'Ottawa me semble si compliquée que j'hésite à essayer de renseigner correctement mes lecteurs, de peur d'en oublier. Mentionnons, cependant, une ligne du Pacifique-Canadien qui venait de Québec et suivait la rive nord de la rivière Ottawa et arrivait à Hull puis à Ottawa. En 1907, nouveau train du Pacifique-Canadien: il ira trois fois par semaine de Montréal à Vancouver, en passant par notre ville.

J.R. Booth avait déjà, à l'époque, le Canada Atlantic qui joignait Montréal à Ottawa; la gare était située à l'ouest du canal Rideau, à l'extrémité sud de la rue Elgin, probablement près du pont Pretoria qui s'élève là aujourd'hui. Le Canada Central possédait aussi sa ligne de chemin de fer.

Depuis 1896, la compagnie Ottawa & New York avait une ligne qui se rendait à une gare, angle des rues Nicholas et Mann.

Depuis 1901, c'est-à-dire après les réparations nécessitées par le nouveau pont Alexandra à la suite du grand feu de 1900, les trains de la Pontiac Pacific Junction et de la Gatineau Valley, empruntaient ce pont pour desservir Maniwaki et Waltham, P.Q.

En plus de la gare qu'il possédait rue Elgin, J.R. Booth avait offert à la ville de construire une autre gare dans un endroit plus central. L'hôtel de ville lui versa d'avance \$50,000 pour ce faire et insista souvent pour que Booth remplisse ses engagements et élève la gare promise. Dans l'intervalle, Booth construisit le chemin de fer Ottawa, Arnprior & Parry Sound qui allait d'ici à la Baie Georgienne. Vers 1905, il vendit cette ligne, qui suivait à Ottawa, le trajet du Queensway actuel, au Grand-Tronc; ce fut le Grand-Tronc qui, finalement, fit élever la gare Union (actuellement Centre des conférences) et aussi le Château Laurier et, cela, en 1912.

Au début du siècle, il y avait donc ici plusieurs gares ou dépôts. Des Canadiens se servaient souvent de ce dernier terme en parlant d'une gare et je pense qu'à la campagne on s'en servait couramment pour désigner une petite gare. À Ottawa, les plus importantes étaient celle de la rue Baird, qui devint simple gare pour le fret et disparut lorsque les approches du pont Cartier-Macdonald furent aménagées et la gare de la rue Broad, genre château, à l'entrée des ponts de la Chaudière. Elle avait été reconstruite dans ce style lorsque l'ancienne gare au même endroit avait brûlé lors du feu de 1900. Après 1920, la gare de la rue Broad vit petit à petit ses passagers la délaisser pour la gare pour marchandises et disparut à son tour. Les autres petites gares ou dépôts à travers la ville étaient souvent de simples entrepôts pour bagages et marchandises mais accommodaient également des usagers.

Si, à Ottawa, on avait laissé envahir la ville par un chassé-croisé de lignes de chemin de fer, véritable cauchemar, on ne peut nier, cependant que le Canada, pour sa part, pouvait maintenant relier entre elles les parties dispersées de ses différentes provinces. Ce qui constitue un mal de tête pour certains constitue pour d'autres des avantages certains. Notre unité nationale y gagnait. Les trains, d'ailleurs, servaient non seulement à accommoder les voyageurs et à transporter les marchandises mais, en quelque sorte, à un service postal ambulant. En effet, dans un wagon spécialement aménagé, pendant que la locomotive entraînait gens et choses à vive allure, on faisait le triage du courrier, tout prêt à être livré lorsque le train arrêterait dans les nombreuses petites gares des villages et des petites villes parcourus par la ligne. Rappelons que c'était le chemin de fer Great Western qui avait installé le système dès 1854 et, au cours des années, on l'avait probablement amélioré.



La Commission d'embellissement de la capitale nationale est en place depuis un an seulement et n'a certes pas eu le temps de faire beaucoup de choses encore. Dans ses priorités, figure le nettoyage des berges du canal Rideau, à ce moment-là ensevelies sous quantité de hangars, d'entrepôts et de constructions de toutes sortes. Quelques années plus tard, la promenade, si attrayante, prendra forme.

Cependant, à travers la ville, d'autres améliorations sont mises sur pied. Il faut mentionner, pour 1900, la construction, par les Frères Prêcheurs, du monastère dominicain où les futurs religieux viendront terminer leurs études en théologie. De même, les Filles de la Sagesse ajoutent une aile à leur couvent de Notre-Dame de Lourdes.

L'ouverture du pont interprovincial dit pont Alexandra est certainement, en ce début de siècle, le développement le plus important. Il a été construit par la compagnie du Pacifique-Canadien et a coûté un million de dollars. Les contributions ont été pour le Fédéral (\$212,000), la province d'Ontario (\$50,000) et la ville d'Ottawa (\$50,000); le reste a été payé par la compagnie de chemin de fer. Le pont, qui ne sera pas à péage, est situé dans le prolongement de la rue St-Patrick et atteint Hull à la droite des installations de E.B. Eddy qui s'étendent le long des rives de la rivière. Le pont Alexandra sera endommagé par le feu d'avril 1900 mais il sera rapidement réparé et ouvert à la circulation en décembre 1900 lorsqu'un train le traversera pour la première fois.

La ville décide de construire les ponts Minto où, sur une plaque à l'entrée de ces structures en fer, on note que c'est sous le règne du maire Thomas Payment que la décision fut prise. Autre

amélioration: on remplacera le pont en bois de la rue Maria (Laurier) par un pont en fer.

La même année, on inaugure un nouveau bateau qui fera la navette entre Ottawa et Kingston, sur le canal Rideau. La vocation de ce dernier devient, petit à petit, plus touristique, tournée vers les améliorations offertes aux vacanciers. On verra donc au confort plus grand des bateaux car il y a une vive concurrence avec les navires qui, quittant le quai de la Reine au bas de la rue Bolton, sillonnent la rivière pour le plaisir des gens, avec balades au clair de la lune, orchestre, divertissements, etc.



Sur la colline du Parlement, le parti libéral est au pouvoir depuis 1896 avec Wilfrid Laurier comme chef. En novembre 1900, le parti est reporté au pouvoir mais le chemin suivi n'est pas bordé que de roses. Les épines sont nombreuses. La participation du Canada au conflit sud-africain donne lieu à des discussions importantes.

La guerre des Boers entre l'Angleterre et le Transvaal, continue avec des alternances de victoires et de défaites. Le journal «Le Temps» suit attentivement ce qui se déroule là-bas. Lorsque, en janvier 1900, on annonce la défaite de Buller, les Allemands demeurant rue MacKay, à New Edinburgh, arborent un grand pavillon Boer en signe d'admiration pour les combattants sud-africains de descendance hollandaise. Cependant, plus tard, ces Allemands se défendront énergiquement d'avoir manifesté ainsi leur sympathie et protesteront de leur loyauté envers Albion. «Le drapeau en question a été hissé, disent-ils, pour célébrer l'anniversaire de naissance de l'empereur d'Allemagne».

À la Chambre des communes, un affrontement majeur a lieu en mars entre Henri Bourassa qui considère que la milice du Canada doit servir seulement à la défense du pays, et Sir Wilfrid Laurier qui réplique et essaie de justifier l'envoi et les dépenses de troupes canadiennes au Transvaal. Bourassa présente une résolution à l'effet que la participation actuelle ne doit pas servir de précédent.

En passant, notons qu'un Eugène Auger d'Ottawa ainsi qu'un H.E. Roche font partie du contingent canadien de même que M. Addy, père d'un juge actuellement à la Cour de l'Échiquier et ancien président du Cercle Universitaire également. D'autre part, le fils de 23 ans du Dr Borden, Ministre de la Milice, est tué en Afrique pendant cette guerre laquelle, après bien des hauts et des bas, se terminera par le triomphe de l'Angleterre. La paix sera signée le 1er juin 1902 et les Boers devront accepter l'annexion de leur territoire, énormément riche en mines, à l'empire britannique

et, finalement, à l'Union sud-africaine créée quelques années plus tard. Une statue à la gloire des combattants d'Ottawa qui participèrent à la guerre contre les Boers et y moururent, fut dévoilée en 1902. Trente mille enfants de la capitale donnèrent des sous pour l'érection de la statue. En janvier 1977, des vandales irrespectueux lui enlevèrent la tête, heureusement remplacée aujourd'hui. Elle a été sculptée par Hamilton MacCarthy, né en Angleterre, et se trouve au parc de la Confédération, derrière le Centre national des Arts.

Je crois bien que c'est vers 1900, lorsque le pays jouit d'une ère de prospérité, que la popularité du Premier ministre atteint son sommet. À ce moment-là, le journal «Le Temps» est libéral — il changera plus tard — et il couvre Sir Wilfrid de compliments nombreux sur son éloquence et son charme. Le journal trempe dans de l'eau de rose une plume flatteuse pour dire que «l'éloquence de Laurier au lieu de poursuivre majestueusement son vol, a replié ses ailes d'or. Elle s'est posée sur un sommet, elle a scruté les alentours, elle a sondé tout l'horizon». Que n'a t'on pas, en cette année 1983, un orateur de cette envergure mais, surtout, des journalistes aussi flatteurs! De plus, «Le Temps» donne des livres et des objets pieux en prime à ceux qui s'abonneront à ses pages. La prime la plus recherchée est constituée par un beau portrait de Sir Wilfrid Laurier.

L'épouse du Premier ministre a aussi sa part du gâteau. La chroniqueuse Madeleine dont la prose apparaît régulièrement dans les colonnes du journal, fait les plus grands éloges de Lady Laurier, femme aimée et respectée du grand Homme d'État. Sa charité et sa bonté sont proverbiales. Lors du grand feu d'avril 1900, c'est autour d'elle que se rallient, dans la paroisse du Sacré-Coeur, les dévouements pour aider les sinistrés. Il faut dire que Sir Wilfrid et son épouse font tout ce qu'il faut pour être populaires; ils assistent à de nombreux concerts, encouragent par leur présence les manifestations en faveur de telle ou telle oeuvre charitable, tel, par exemple, l'Orphelinat St-Joseph. Lady Laurier soutient les arts, tout spécialement le chant. Lui, ne manque jamais de prendre part à des fêtes patriotiques comme la St-Jean Baptiste, à des fêtes religieuses comme la Fête-Dieu où on voit sa haute silhouette, vêtue du frac et du haut de forme, entourée de ministres, de députés et d'importants personnages, tous dignes et fiers comme il se doit. J'aurai l'occasion, dans les pages qui suivront, de mentionner la présence de ce couple extrêmement sympathique dans les différentes manifestations qui sont nombreuses et très suivies.

Dans les rangs des serviteurs de l'État, on trouve, à l'époque nombre de Canadiens français qui occupent des postes importants.

Ainsi, L'hon. M. Pelletier est Orateur (on dit maintenant président) du Sénat de 1896 à 1900. E. St-Onge occupe le poste de greffier au Sénat. Les sénateurs comprennent, entre autres, l'acadien Pascal Poirier, Raoul Dandurand, Charles-Eugène Casgrain, le fameux défenseur de nos droits Landry ainsi que Thomas Alfred Bernier, de St-Boniface. Est-ce vrai ce que raconte un journaliste du «Journal» dans sa chronique «Extremes on the Hill»? Il dit que six sénateurs se servent abondamment de tabac à priser et qu'environ une douzaine de députés ne peuvent parler ou comprendre la langue anglaise. Par contre, le Père Le Jeune raconte que les députés français, dont la presque totalité parle les deux langues, se servent de préférence de l'anglais afin de se faire entendre des représentants qui ignorent le français. Il est vrai que la traduction simultanée n'existait pas à l'époque. Quel est le salaire des députés au début du siècle? Par année, \$1,000; ceux du gouvernement provincial reçoivent, eux, \$800 par année.

L'hon. Joseph-Israël Tarte est ministre des Travaux Publics dans le cabinet Laurier, et Antoine Gobeil est sous-ministre. Les juges de la Cour Suprême sont, entre autres, l'hon. H.E. Taschereau et l'hon. Désiré Girouard.

À quelques rares exceptions, les traducteurs sont des Canadiens français. Antoine A. Boucher dirige la traduction au Sénat. Les traducteurs de la Chambre des communes sont: T.G. Coursolles, traducteur en chef, J.A. Genand, A. Fréchette, D.L. Desaulniers, L. Laframboise, E. Quéry, Rémi Tremblay, E. Perrin et, un peu plus tard, Wilfrid Larose. A.D. DeCelles est bibliothécaire adjoint au Parlement, Benjamin Sulte est commis principal au Département de la Milice. Je ne peux continuer à les nommer tous, malgré mon désir de le faire, mais un simple coup d'oeil dans le Guide parlementaire vous convaincra de la présence des nôtres dans cet important domaine de l'activité outaouaise.



LE GRAND FEU D'AVRIL 1900

Certains événements importants marquent une décennie et, quelquefois, une année. Ainsi, le terrible incendie de 1900 fit, de ce début du 20^{ième} siècle, une date mémorable et tragique, bien que la région, et surtout la ville de Hull, n'avaient pas été épargnées par le fléau dans le passé.

Nous sommes au 26 avril, et il est un peu plus de dix heures du matin. Un violent noroît souffle sur la vallée de l'Outaouais. Un incendie causé par un feu de cheminée prend naissance dans une maison de bois, soit chez Mme Kingsberry, rue Chaudière, soit chez M. Antoine Kirouac rapporteront d'autres écrits. Quoi qu'il en soit, les flammes se propageront avec la vitesse de l'éclair,

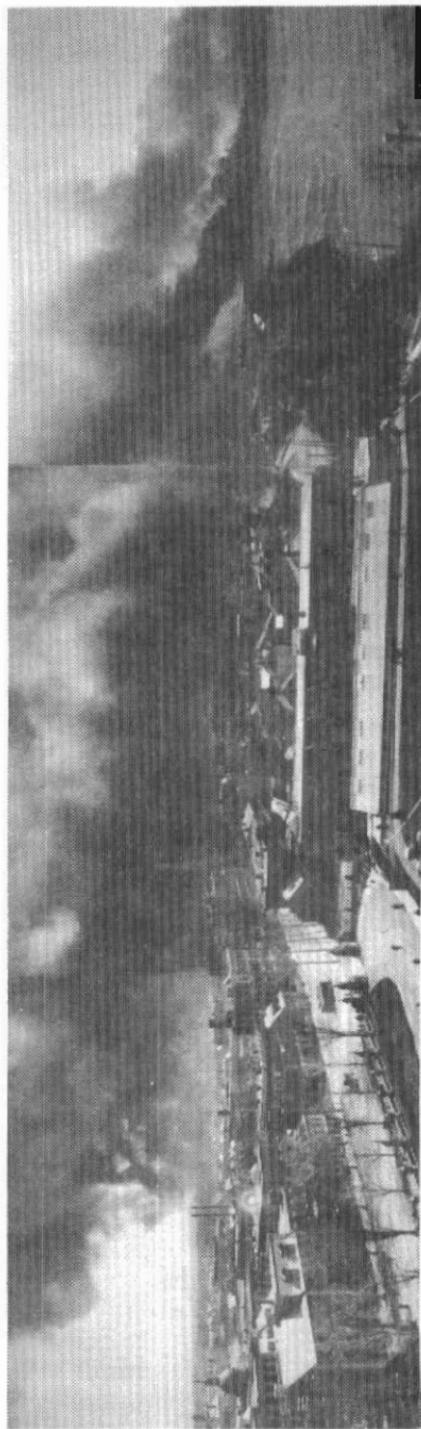


Photo du grand feu de Hull.

(Courtoisie Imprimerie Gauvin)

dévasteront une grande partie de Hull, traverseront les îles de la Chaudière et iront porter la panique et l'effroi dans toute une section d'Ottawa.

Dans son «Hull, son origine, ses progrès, son avenir» publié en 1908, Cinq-Mars a décrit, en détail, la terrible catastrophe qui fut probablement la plus dévastatrice de toutes celles qui avaient affligé la région et tout spécialement Hull en 1880, 1886 et 1888.

Le jour même de l'incendie, «Le Temps» consacre une grande page à l'hécatombe: «Quinze millions en cendre — Un véritable désastre pour Ottawa et Hull». Un de ses journalistes, Rodolphe Laferrrière, assis sur la véranda de la maison de son père, construction encore intacte, «éclairé par le firmament en feu qui lui sert de lampe» rédige un compte rendu que je considère un des reportages les plus émouvants qui se puissent écrire, plein de détails navrants mais aussi de pitié pour les sinistrés. Il décrit l'affolement de la population devant l'inhumaine vitesse des flammes exaspérées par le vent violent, les actes d'héroïsme mais aussi la persistance avec laquelle de pauvres gens veulent sauver de l'élément destructeur des meubles, des objets familiers. Celui-ci sera affreusement brûlé aux bras, un autre aux mains, une femme sera carbonisée dans sa maison du 650 de la rue Wellington, et une vieille dame de quatre-vingt ans mourra de peur. Il y aura finalement sept morts et quantité de blessés qu'accueilleront les trois hôpitaux d'Ottawa: l'hôpital des Soeurs, l'hôpital protestant, et le St. Luke's hospital.

À Hull, des milliers de maisons sont détruites: 3,500 en tout. Disparaissent dans le brasier l'école St-Georges, le couvent St-Antoine, le palais du justice, l'hôtel de ville, l'église anglicane, la prison, les magnifiques demeures de MM. Rochon et Champagne. Il est curieux de noter que les voûtes des banques mais aussi celles des bureaux de notaires brûlent avec la même férocité. Ainsi seront perdus les documents conservés par les notaires Tétreault et Desjardins.

Par miracle, l'église Notre-Dame de Grâce de Hull n'est pas touchée ainsi que les gens qui s'y étaient réfugiés avec leurs possessions.

Vers midi, les flammes s'attaquent aux piles de planches des scieries qui couvrent les îles de la Chaudière. Le brasier trouve là de quoi s'alimenter. Curieusement, les établissements de Booth s'en tirent, mais ceux de E.B. Eddy sont complètement détruits. Vingt mille caisses d'allumettes, dix mille tonnes de papier et de jute: attisent l'incendie. Toutes les scieries qui bordent la rivière: disparaissent, sauf celle de Booth. L'armurerie, construite par Wright en 1822 sur l'île Philemon, résiste au feu de 1900 puis disparaît vers 1928.

L'élément destructeur s'attaque, à Ottawa, au secteur dit du «Flatt» et, poussé par le vent, ne s'essoufflera que rendu à la digue St-Louis, une distance de six milles à partir de la scierie Gilmour. La gare Union, rue Broad, est rasée ainsi que plusieurs wagons. Les maisons avoisinantes sont détruites. Le secteur des plaines LeBreton disparaît. Rochesterville est rasé de la rivière Ottawa à la digue St-Louis, comprenant la partie ouest de la rue Wellington et de la rue Division, avec tout ce qui borde les rues Preston et Rochester, y compris des commerces dont le magasin de Philippe Bisson, 340 Preston. Les belles maisons du Dr Hammett Hill, de l'Hon. Foster, du Dr Mallock, de J.R. Booth et nombre d'autres disparaissent dans le brasier, ainsi que des hôtels dont le Continental. D'un côté, le feu est arrêté par la falaise au-dessus de laquelle se trouvent l'église St-Jean Baptiste et l'académie des Soeurs Grises. Mais, le monastère des Soeurs de la Miséricorde, chemin de Richmond, et l'église protestante (presbytérienne) canadienne-française sont détruits.

L'incendie se propage même jusqu'à la Ferme expérimentale où une longue haie de cèdres prend feu.

Affolées, les autorités municipales, avec à leur tête le maire Payment, font appel aux pompiers de Toronto, de Montréal et d'autres villes. L'armée est mobilisée et leurs efforts font beaucoup pour sauver la partie centrale de la capitale, y compris les édifices du haut de la colline. La troupe, les pompiers et de nombreux volontaires forment une chaîne de seaux d'eau et sauvent du désastre des piles de planches qui se trouvent au bas de la colline du Parlement et qui, en s'enflammant, auraient mis en danger les édifices fédéraux qui la surmontaient.

Des deux côtés de la rivière, la population est dans un état d'affolement compréhensible. Les gens de Hull, coïncés dans leurs demeures qui bordent la rivière Ottawa, se dirigent en courant vers le traversier qui n'arrête pas de faire la navette entre les deux rives. Mgr Duhamel s'élance au secours de ses ouailles, prend le traversier pour voir ce qui se passe au couvent Notre-Dame-de-Grâce, à l'Académie Sainte-Marie, à l'église et au collège Notre-Dame.

Le reflet de l'immense incendie embrase le ciel et on voit la lueur éclatante à des milles de distance. Hormidas Racine est en voyage de noces avec sa jeune épouse à Chrysler. Plus tard, il racontait avoir vu, de si loin, les nuages rouges qui recouvraient la ville, laissant croire que la capitale disparaîtrait entièrement dans un brasier de flammes aussi intenses.

De Montréal, les pompiers et un équipement additionnel arrivent par train. La lutte contre les flammes s'intensifie. Le vent

change brusquement de direction et s'élançait vers l'ouest, épargnant la plupart des maisons de la rue Booth du côté est.

Vers dix heures du soir, la violence du vent diminue, l'incendie perdant beaucoup de son intensité.

On commence à compter, à observer l'ampleur du désastre: la publication «Ottawa par les cartes» parle de 15,000 personnes sur le pavé et des dommages matériels de dix millions, mais se trompe quant à la date de l'incendie (le 26 avril et non le 17 avril) et aussi quant au nombre des morts (des deux côtés de la rivière. ce nombre s'élevait à sept et non à trois).

Sans tarder, des souscriptions s'organisent. Toutes les grandes villes canadiennes enverront des sommes importantes dont la ville de Dawson qui envoie une somme de \$8,678 pour les sinistrés. Même l'Afrique du Sud envoie des secours. Pendant des semaines, il faudra loger des familles qui ont tout perdu mais la population, dont le maire Payment qui a prodigué son temps et ses soins pendant le désastre, s'unit dans un effort commun. Les sociétés de bienfaisance, les marchands, les oeuvres charitables organisent leur aide, les uns par des concerts et des quêtes comme dans la paroisse du Sacré-Coeur; pendant tout l'été qui suivra, les montants afflueront et seront distribués aux sans-abri.

Malgré ses 73 ans, et la perte de plusieurs millions, Eddy commande tout de suite le déblaiement de ce qui était auparavant ses scieries et recommence la construction.

Il faut signaler que Eddy, peu de mois avant le grand feu, avait diminué ses assurances contre le feu à seulement \$100,000, considérant que les primes étaient beaucoup trop élevées. Mal lui en pris! Ses pertes s'élevèrent à trois millions environ. Il emprunta l'argent nécessaire à la reconstruction et six ans plus tard, la compagnie fonctionnait à plein rendement et l'emprunt était en bonne voie de remboursement.

En 1927, la compagnie fut vendue à une entreprise britannique mais retourna à une entreprise canadienne en 1943 lorsque Willard Garfield Weston acheta le contrôle de la compagnie des mains de l'ancien premier ministre du Canada, R.B. Bennett, qui vivait en Angleterre. En 1959, la compagnie Eddy devint canadienne à part entière, une succursale de George Weston Limitée.

À Ottawa, on reconstruit sans tarder, et on s'étonne de la diligence avec laquelle cela sera fait. Ainsi, dès le début de mai, M. Paulin, ferblantier-couvreur dont l'atelier avait été détruit par l'incendie, ouvre ses nouveaux locaux. M. Daniel Provost reconstruit, pour sa part, l'hôtel Palace rue Broad, hôtel tenu par M.D. Ranger.

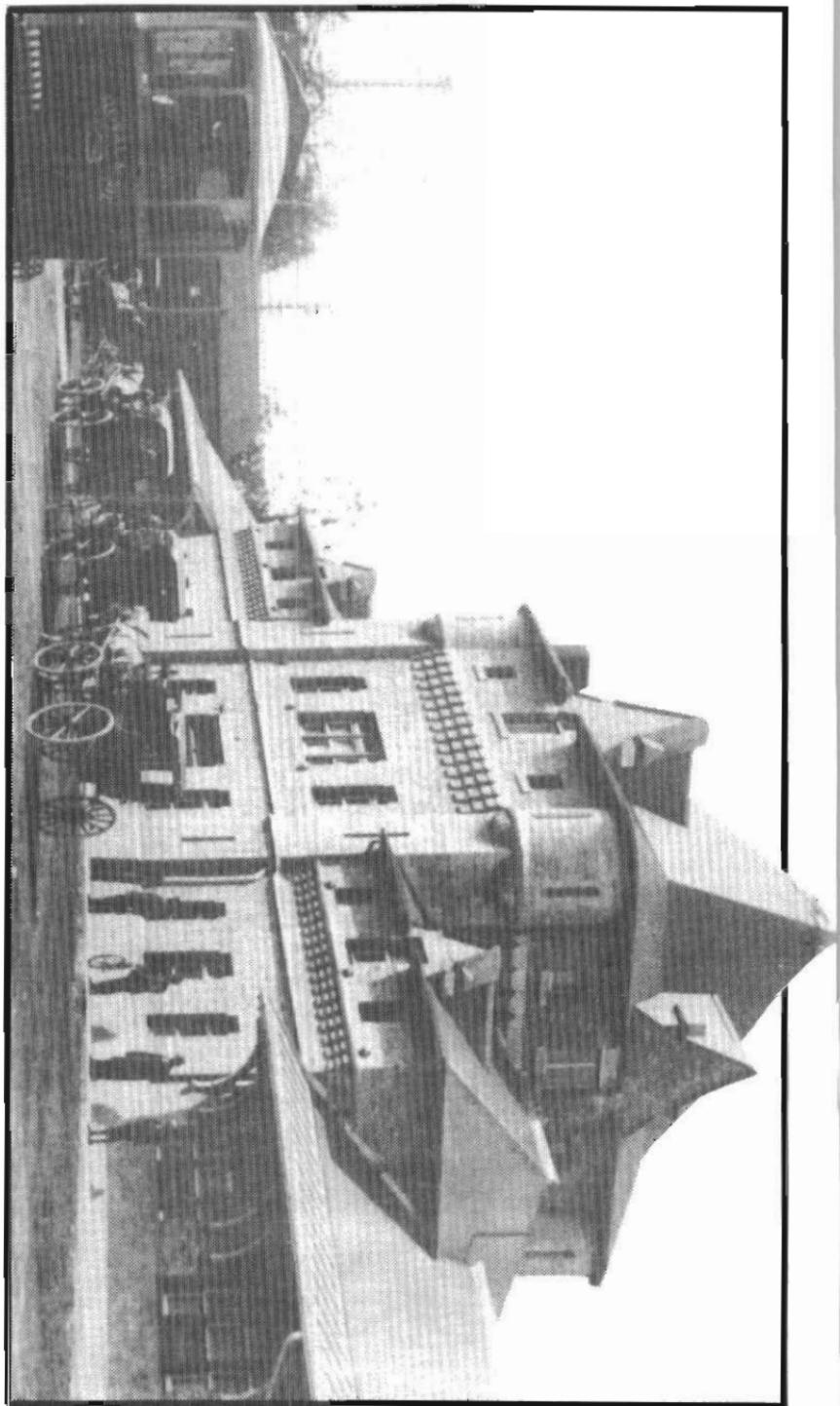
À Hull, c'est en 1901 que Mgr Duhamel assiste à la bénédiction du Collège des Frères ainsi que de l'école St-Thomas d'Aquin, tous deux victimes du grand feu.

J'ai noté une conséquence pénible de ce désastre. Les parents du maire d'Ottawa habitaient Billings Bridge. Mme Payment, âgée de 67 ans, avait été malade une partie de l'hiver chez elle à Billings Bridge mais était venue rendre visite à sa fille qui habitait Hull. Le 26 avril, elle se trouvait chez sa fille, et elle eut si peur qu'elle mourut des suites de l'épouvante qu'elle éprouva. Ses funérailles eurent lieu le 30 du mois pendant que le drapeau flottait à mi-mât à l'hôtel de ville.

D'autre part, Soeur Paul-Émile raconte que les Soeurs du Couvent du Rosaire, au haut de la falaise dominant les plaines LeBreton (le Flatt), avaient été en grand danger de voir des flammèches s'échapper du brasier qui s'élevait tout près, et mettre le feu à leur établissement. Aidés par des collégiens et des pompiers, les religieuses procurent à leurs sauveteurs, lait, beurre et pain pendant le travail acharné qu'ils accomplissent pour sauver le couvent. Cependant, le lendemain, les Soeurs s'aperçoivent avec surprise que leur provision d'aliments, qui n'étaient prévus, dit Soeur Paul-Émile, que pour huit soeurs, n'a pas diminué, sorte de miracle du genre de la multiplication des pains. Mère d'Youville a protégé ses Filles et leur oeuvre. D'autres événements montrant la protection du Ciel et de leur fondatrice sont racontés par l'archiviste dans son livre «Les Soeurs Grises de la Croix d'Ottawa».

La crainte engendrée par une telle catastrophe incita les autorités de la ville de Hull, dont le maire était Ferdinand Barrette, à pousser plus avant leurs efforts pour construire un aqueduc pour lequel on avait d'ailleurs voté une somme de \$55,000 l'année précédente. Un château d'eau sera érigé à la chute de la rue Montcalm, au Ruisseau de la brasserie. Il faudra néanmoins quelques années et de vives controverses entre la succession Scott, propriétaire de terrains le long du ruisseau, et la ville de Hull, pour que l'usine hydraulique soit inaugurée en 1905. Mais, la qualité de l'eau fut telle que les usagers souffrirent du choléra à l'été de 1904 lorsque la population commença à s'approvisionner au nouvel aqueduc.

À Ottawa, le Conseil de ville tint maintes séances sur le danger présenté par l'accumulation de piles de planches aux îles de la Chaudière car on se rendait bien compte que si les flammes avaient si rapidement traversé à Ottawa, elles avaient été attisées par l'énorme quantité de bois et de papier qu'entretenaient autour de leurs usines, les propriétaires de scieries.



La gare du chemin de fer du Canadien Pacifique, rue Broad, construite au début du 20ième siècle.

Les précautions prises depuis cette époque tragique, les aqueducs modernes installés des deux côtés de la rivière préviendront à l'avenir des catastrophes de cette envergure. Ce sera, cependant, la main de l'homme et la boule de fer des démolisseurs qui feront l'ouvrage autrefois celle de la nature déchaînée. La rue principale et les rues avoisinantes, maintenant complètement transformées, en savent quelque chose... Et Ottawa n'en est pas non plus exempte. Il n'y a qu'à regarder le «Flatt», c'est-à-dire les plaines LeBreton; on croirait vraiment qu'un cataclysme est passé tant tous ces terrains sont désertiques.

Rappelons que l'église anglicane de Hull fut complètement détruite par l'incendie de 1900. Elle se trouvait au coin de Principale et Church et avait remplacé une grande église anglicane érigée du temps de Wrightstown en 1823, incendiée elle aussi en 1865. Elle se trouvait alors dans une autre partie de Hull. Après le grand feu, grâce aux octrois qui affluèrent, l'église fut immédiatement reconstruite et fut prête pour le culte le 21 avril 1901.

Après le feu de 1900, la gare Union située au «Flatt», complètement dévastée par l'incendie, fut reconstruite par la compagnie de chemin de fer Pacifique-Canadien dans le genre château, premier édifice de ce style ici. Quelques années plus tard, le Château Laurier, avec ses tourelles, ses pignons, ses dentelles et ses meneaux, était érigé dans la même veine.

Le pont Alexandra (Interprovincial) dont la construction n'était pas terminée fut endommagé. On entreprit immédiatement les réparations qui s'imposaient et il fut ouvert à la circulation à la mi-février 1901.

Le grand feu eut des à-côtés moins sinistres mais quand même pénibles pour ceux qui les subissaient. Ainsi, il produisit une perte irréparable chez E.B Eddy. Quelques années auparavant, pendant qu'il était à Rome cherchant à obtenir une audience avec le Pape, Eddy avait engagé plusieurs artistes italiens qui vinrent à Hull et peignirent de superbes plafonds dans le bureau principal de la compagnie. Il s'agissait là d'études de fleurs et d'animaux, que l'on disait admirables. Tout fut rasé par les flammes. D'autre part, les méfaits du grand feu se firent sentir assez longtemps. Ainsi, en décembre 1901, une dame poursuivit la ville d'Ottawa parce qu'elle s'était blessée sur un trottoir abîmé lors du feu et non encore réparé. À la cour, un témoin à qui on demandait s'il passait beaucoup de monde sur le trottoir en question, répondit: «Ah, oui, beaucoup. Ils vont tous chez Plouffe.» Curieux, l'avocat demanda qui était ce Plouffe. «C'est celui qui vend du whisky» répondit l'autre.

Le musée Bytown contient, dans ses vitrines plusieurs objets sauvés du feu de 1900.

Il y aura, en 1900 des incendies, cependant non aussi désastreux que celui d'avril. À l'angle de Dalhousie et Murray, la manufacture de biscuits Lamb brûlera. Un incendie qui la réduit en cendres menace d'endommager les maisons des alentours et aussi la petite chapelle de la rue Murray. Mais, les pompiers réussissent à circonscrire l'incendie.



Les hôtels sont nombreux et leur apparence n'est plus celle qu'avaient les auberges du temps de Bytown et même jusqu'en 1867. Ministres, députés, fonctionnaires et voyageurs exigent un peu de décorum. Voici l'âge d'or de l'hôtel Russell (Russell House).

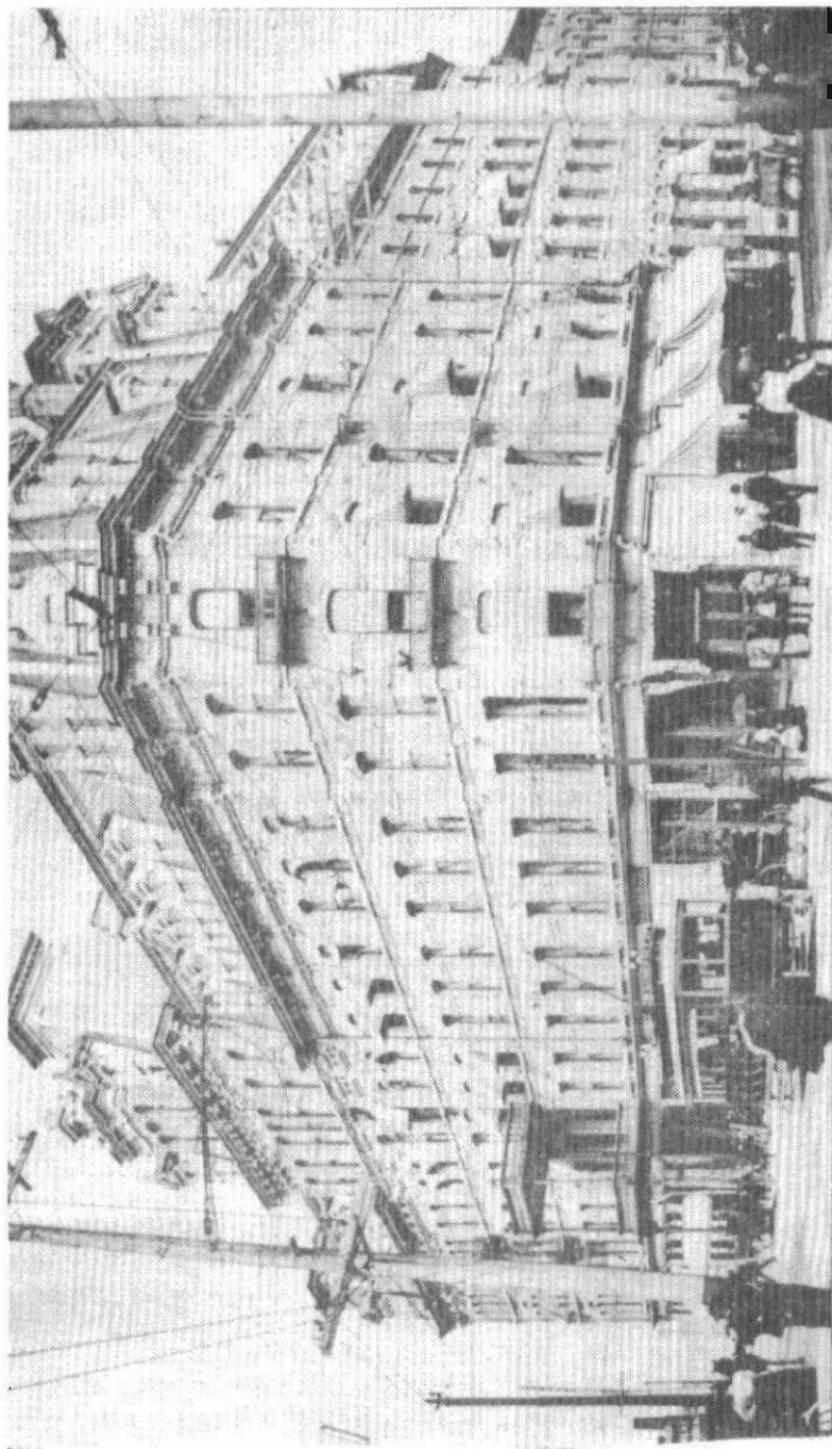
Depuis 1845, un hôtel (Campbell House) existait au sud de la rue Sparks, près du canal, à un endroit que l'on pourrait situer maintenant au coin de Sparks et Elgin où se trouve un vaste parc verdoyant au nord du Centre des Arts. En 1863, Campbell House deviendra l'hôtel Russell (Russell Hotel) du nom de ses nouveaux propriétaires. Ceux-ci sont des Américains, possédant un hôtel à Québec où se trouvent les fonctionnaires du gouvernement du Canada. Le gérant en est James Gouin qui viendra à Ottawa s'occuper du nouvel établissement. Plus tard, ce sera M. St-Jacques qui remplira cette tâche.

Très rapidement, l'hôtel et son bar deviennent le rendez-vous des politiciens qui peuvent y exercer d'aimables pressions sur leurs compatriotes en les encourageant à ingurgiter plusieurs «verres de l'amitié». La réputation du restaurant est excellente. En 1870, une aile est construite rue Elgin, la plus large façade de l'hôtel se trouvant cependant rue Sparks. Dix ans plus tard, ce qui était le vieil hôtel Campbell House est démoli et on construit, à sa place, un édifice moderne avec, au rez-de-chaussée, une série de magasins. Une photo de la fin du siècle dernier montre l'imposant hôtel. Je la reproduis dans ces pages. Une autre photo montre un bel escalier tournant sur un côté du large foyer, surmonté d'un dôme.

La conformation actuelle de la Place de la Confédération diffère tant de celle qu'elle a remplacée qu'il est quelque peu difficile de situer exactement l'hôtel Russell d'autrefois. On peut le placer, je crois, entre la rue Elgin et une rue appelée West Canal qui serait aujourd'hui la voie longeant le canal.

Une courte aile constitua le dernier agrandissement du Russell qui, comme on le sait, brûla en 1928. La CCN acheta le terrain et les bâtiments endommagés. On prit deux ans à compléter la démolition pour faire place à un parc.

Sir Wilfrid Laurier habita le Russell pendant dix ans jusqu'à ce que, en 1897, il déménage dans la maison qui porte son nom, rue



Hôtel Russell (Russel House) 1898.

(Archives nationales)

Laurier, et qui est devenue un musée. Sir Mackenzie Bowell qui fut peu de temps Premier ministre, habita continuellement le Russell pendant 17 ans.

L'ouverture du théâtre Russell, ouvert en 1897, vint mettre le comble à une popularité qui ne cessait de grandir. Des célébrités, dont plusieurs jouaient devant le public du théâtre, logeaient à l'hôtel, tout proche: Lily Langtry, Lillian Russell, Oscar Wilde, John L. Sullivan, Gentleman Jim et bien d'autres. L'hôte, Monsieur St-Jacques, y accueillit quantité de voyageurs illustres. Par des banquets, on célébrait des anniversaires, des événements. La rue Sparks fut pavée en 1895, l'ouverture de la promenade longeant le canal Rideau eut lieu en 1903, des exploits sportifs aussi... tout cela fut sujet à réjouissances dont le centre était l'hôtel Russell.

La popularité du Château Laurier sera probablement, après 1920, la raison du déclin de ce fameux hôtel dont l'existence a marqué toute une époque.

Comme la session durait beaucoup moins longtemps qu'aujourd'hui et que la famille du ministre ou du député ne déménageait pas toujours dans la capitale, le politicien habitait souvent des hôtels ou des maisons de pension. Il y en avait donc plusieurs autour de la gare de la rue Broad, reconstruite après l'incendie de 1900. Mentionnons aussi l'hôtel Park, rue Sussex, acheté en 1900 par M. Condon, l'hôtel Sirdar tenu par M. Robitaille en face du couvent de la rue Rideau, l'hôtel St-Louis dont le propriétaire est T.J. Brûlé, le Nicolet House, rue Sussex avec Édmond Perras comme gérant, Le castor, tenu par la famille Chevrier, rue Sussex, un hôtel Gauthier, rue Dalhousie où travaille T. Laberge, et beaucoup d'autres.

À l'angle nord-est des rues Sparks et Bank, l'hôtel Globe, anciennement Dominion Hall construit vers 1880, avait une réputation d'excellence. En face, c'était l'édifice de la Sun Life, avec ses lustres, son acajou, son dôme doré surmonté d'un grand Mercure aux pieds ailés, servant de girouette. Ce Mercure se trouve maintenant au Musée Bytown. Je ne sais si l'hôtel Revere, anciennement rue Rideau, existe encore en 1900 rue Sussex à l'endroit où quelques années plus tard les Soeurs de Jeanne d'Arc viendront s'installer.

En ce début de siècle, un hôtel qui n'a été démolie que récemment pour faire place à l'hôtel Westin, à l'angle sud-est des rues Sussex et Rideau, avait été érigé depuis de longues années, avait changé de mains et avait été remanié plusieurs fois. D'abord appelé le Grand Hotel, une cinquantaine d'années auparavant, il s'appelait maintenant le British Hotel dont le propriétaire était M. Cowan qui ajouta plusieurs étages à son établissement. Il n'était pas

aussi élégant que son voisin l'hôtel Russell mais, tel quel, sa popularité était grande auprès des négociants et autres hommes d'affaires qui voyaient au chargement et déchargement de leurs marchandises aux entrepôts qui se trouvaient le long du canal. L'apparence extérieure de l'hôtel ne changera guère jusqu'à sa disparition récente. Mais, entre-temps, il aura une vie mouvementée et j'en parlerai en 1916 lorsque, tels d'autres édifices comme l'hôtel de Champagne, rue Sussex et l'hôpital des Soeurs Grises plusieurs décennies auparavant, le vieil hôtel, rue Little Sussex, comme on appelait cette courte rue à l'époque, servira à d'autres fins.



À l'époque, les médecins canadiens-français sont les docteurs Valade, Chevrier, Robillard, Mongenais, Routhier et Chabot. Le Dr Martin, dentiste je crois, quitte Ottawa pour s'installer à New York avec sa nouvelle épouse.

Les médecins-accoucheurs sont occupés car les naissances augmentent à un rythme rapide. Le docteur Valade vient de faire son 10,765 accouchement. Un record! Les grosses familles sont nombreuses. Les femmes si fécondes absorbent-elles, comme à la Renaissance, une infusion de vinaigre dans laquelle a trempé une patte de belette, ou les cendres d'une grenouille? Ou, s'asseoient-elles sur une certaine grosse roche, comme à Locronan, en France, pour devenir enceintes? Je pense plutôt, qu'à l'époque, elles se rendent en pèlerinage à différents sanctuaires pour que le Ciel exauce leur vœu.

Cependant, la tuberculose est la grande faucheuse. Dans son rapport de 1900, le docteur Robillard impute à cette maladie 112 décès. La fièvre scarlatine, la rougeole, la diphtérie, etc. sont les maladies les plus courantes. On entend peu parler de cancer que l'on dissimule sous le nom de «chancre de gorge», «chancre de langue», de tumeurs, etc. D'ailleurs, en 1900, quatre pour cent seulement de la population se rend à 65 ans. La moyenne de vie pour les femmes est de 48 ans et, pour les hommes, de 46 ans. Maintenant, (1983), elle est de 78 ans pour les femmes et de 70 ans pour les hommes.

On souffrait aussi d'épilepsie, à l'époque. Le malade tombait fréquemment dans la rue, en proie à des convulsions, que les passants regardaient avec curiosité jusqu'à ce que la crise passe.



Le diocèse d'Ottawa compte environ 125,000 Canadiens français. Les prêtres qui secondent Mgr Thomas Duhamel à l'archevêché de la rue St-Patrick sont, en 1900, le curé Routhier, les

Pères L.N. Campeau, Georges Bouillon, Plantin, W. Deguire et A. Proulx. Les trois premiers sont chanoines. Les paroisses Notre-Dame et Ste-Anne relèvent du clergé séculier, tandis que le Sacré-Coeur et St-Joseph sont dirigées par les Oblats et l'église St-Jean Baptiste par des Dominicains.

Les fêtes religieuses donnent lieu à un faste que ne connaissent plus nos années d'indifférence en face de la religion. On dit qu'à l'heure actuelle (1983), plus de la moitié des catholiques ne pratiquent plus, à l'exception du baptême auquel on tient encore. Dans les campagnes comme dans les villes, le clergé a une grande influence; il est aimé, respecté, écouté et obéi. On se met sous sa protection. La paroisse sert de lieu de ralliement, de force dans l'épreuve. On aime à montrer son appartenance à telle ou telle paroisse. Ainsi, lors d'une visite pastorale de Mgr Thomas Duhamel, en 1900, à Notre-Dame de Lourdes; chemin de Montréal, deux maréchaux à cheval et soixante-dix voitures rencontrent l'archevêque à l'entrée de la petite agglomération et le conduisent à l'église.

On fait maigre le vendredi et on jeune en carême. Ceci me rappelle ce qui se passait sous le régime français. On raconte que Louis Gaboury, habitant l'île d'Orléans, ayant mangé de la viande un vendredi sans en avoir demandé la permission à son curé, fut menacé d'exposition publique et d'avoir à s'excuser devant tous les paroissiens. Cette sentence fut quelque peu adoucie par la suite, mais sans y aller de la remise d'une vache, comme prévu tout d'abord, il dût verser £25 à son dénonciateur, en plus d'avoir à faire une offrande à la chapelle de l'île d'Orléans.

Revenons à ce qui se passe chez nous. . . C'est la première fois que je mentionnerai le Père Michel-Francis Fallon, de triste mémoire. Ce ne sera pas la dernière fois. Plus tard évêque de London, cet Oblat irlandais, ennemi juré des Canadiens français de même que le curé Whelan de l'église St-Patrick, était curé, en 1900, de la paroisse irlandaise St-Joseph. Il avait déjà été vice-doyen de l'Université d'Ottawa.

Les journaux, tout spécialement «Le Temps» que j'ai consulté à maintes reprises durant la période qui nous occupe, relatent en détail les programmes musicaux offerts par les chorales d'église. Parce qu'un de ses rédacteurs est, en même temps, un directeur de chorale, il va sans dire que le quotidien d'expression française ne manque jamais de signaler ce qui se passe au Sacré-Coeur. À l'automne de 1900, se font les élections de cette chorale. À cette époque il y avait des comités de chorale mais je ne crois pas que cela existe encore aujourd'hui. Donc, pendant les dites élections, on nomme comme président et vice-président honoraires MM. Portelance (curé) et Emmanuel Tassé. Président actif: J.E. Marier.

Vice-président: Philippe Pelletier. Secrétaire: Gustave Émond. Les conseillers sont J.E. Marion, Richard Devlin. Les bibliothécaires sont Henri Lefebvre et J.O. Patenaude. Les organistes sont Mesdames Emmanuel Tassé et Arthur St-Laurent.

La cathédrale Notre-Dame a toujours, comme organiste, le talentueux Amédée Tremblay et M. Napoléon Mathé comme chef de chorale. Tremblay dirige l'Orphéon, fondé en 1898, chœur de quarante voix d'hommes.

C'est pour aider aux sinistrés du grand feu d'avril 1900 que l'Orphéon donne un concert. On joue «Invocation à Notre-Dame des Arts», paroles de Rémi Tremblay, musique d'Amédée Tremblay. Mgr Duhamel, Sir Wilfrid et Lady Laurier, Sir A.P. Caron et le maire Payment assistent, entre autres, à ce concert.

Henri Lefebvre, cartographe au Musée géologique est nommé maître de chapelle à l'église Ste-Anne en remplacement d'Albert Tassé. À St-Jean Baptiste, le directeur de la chorale est E. Dionne, et l'organiste est V.A. Parent.

M. D'Auray dirige la chorale de l'église Ste-Brigitte.

Doit-on mentionner ici que vers cette époque un décret du Vatican défendait aux femmes de faire partie de ces chorales? Cependant, je pense bien que les Enfants de Marie, les Dames de Ste-Anne et, naturellement, les communautés de femmes avaient leurs propres chorales. C'est au danger moral de la réunion de voix d'hommes et de femmes dans un même groupe auquel s'objectaient les autorités.



L'hôtel de ville d'Ottawa, rue Elgin, dresse toujours son élégante silhouette rue Elgin. Pour les années 1899 et 1900, le maire d'Ottawa fut Thomas Payment, pharmacien. Les échevins canadiens-français seront, pour les premières années du 20ième siècle, MM. Joseph D. Gareau qui habite 158 Friel, A.W. Desjardins, 174 St-Patrick; il travaille au Département de l'Agriculture; M.N. Champagne, avocat, rue Murray et Émery Lapointe, poissonnier au Marché By, qui habite 161 rue Church (rue de l'Église).

Plusieurs Canadiens français travaillent soit à l'hôtel de ville, soit pour les différents services offerts à la population par le conseil municipal. Le Dr Robillard est médecin du bureau médical de la ville. De par la ville, ceux des nôtres qui tiennent un bureau ou un commerce sont nombreux. J'en nommerai quelques-uns seulement: A.A. Taillon, directeur de la Banque nationale, 142 Wellington, Jean Taché & Cie, courtiers, 44 Elgin, E.J. Laverdure, plombier, le marchand Gil Julien, 95 George, G. Philbert, peintre, 97 Clarence, Alfred St-Laurent, 52 Rideau, Patry, libraire, 63 Rideau,

la librairie Chapman (livres et musique) ouverte depuis peu rue Rideau, l'ingénieur en électricité et Surintendant général de l'Ottawa Electric Co. Alfred Dion, 430 Besserer, etc.

Si, dans la plupart des cas, les Canadiens français qui travaillent à l'Imprimerie nationale habitent la Basse ville, près de leur travail, les fonctionnaires se logent souvent sur la Côte de sable et, tout spécialement, rue Daly, qui semble avoir la faveur des nôtres. En cette année 1900, on y retrouve Alfred DeCelles, Antoine Gobeil, l'Hon. Caron, Honoré Robillard, le poète Chapman, Flavien Moffet, Arthur Laframboise, les docteurs J.L. Chabot, Coyteux-Prévost et Rodolphe Chevrier, etc. La rue Theodore (bientôt rue Laurier) attire également et y habitent F.R.E. Campeau, Lt Col. Pineault, Joseph Bouchard, l'Hon. Taschereau, N.A. Belcourt, Louis A. Audette, Toussaint G. Coursolles et bien d'autres.



Mort du docteur Pierre St-Jean — La vie de cet homme de bien a été, à plusieurs reprises, mentionnée dans les tomes précédents et, même, sa tête a paru sur la couverture du Tome II. Je rappellerai donc ici brièvement ce que fut le docteur St-Jean qui meurt le 6 mai 1900 à Ottawa. Il était né dans notre ville le 22 septembre 1834, fils de Sylvain St-Jean et d'Élizabeth Casaubon. Il fit ses études au Collège St-Joseph, prédécesseur de l'Université d'Ottawa. Médecin, maire d'Ottawa, premier député canadien-français représentant Ottawa au gouvernement fédéral, il fut de toutes les organisations patriotiques et culturelles, imitant en cela les médecins qui vivaient à cette époque grouillante d'activités de toutes sortes. Il habitait rue St-Patrick, dans une maison qui existe encore (page 232, Tome II). À ses funérailles à la basilique d'Ottawa, l'orgue fut tenu par Amédée Tremblay et la chorale dirigée par Napoléon Mathé. Eugène Belleau chanta «Le Crucifix» de Faure. Les porteurs furent N.A. Belcourt, le Dr Sir James Grant, le docteur Valade, le juge Taschereau, H. Robillard et N. Bourassa.

Il laissait sa veuve, épousée en secondes noces, et quatre enfants: Mme V. Smith d'Ottawa, Mme Adrien Desrosiers, de Montréal, Mlles Honorine et Alezia. Du premier mariage, il avait eu Alphonsine (Mme Louis Laframboise).



Reste-il encore, en 1900, des pionniers qui ont vécu les premières années de Bytown? J'en trouve au moins un: François Desloges qui, à peine âgé de 9 ans, en 1827 regardait Franklin inaugurer la construction des écluses, est un des porteurs des coins du poêle aux funérailles de Pierre Marier le 31 mars 1900. Rappelons que Pierre Marier, arrivé ici en 1838 avait mené une vie très active dans cette ville qu'il avait vu passer d'un village dur, à

une capitale, coeur de la vie politique du Canada. J'ai parlé brièvement dans «Bytown» de ce pionnier, puis j'ai élaboré sur sa vie dans le «Bytown» corrigé (1984) page 335. Je note ici qu'à sa mort, il laissait cinq fils et une fille: MM. C.J. Arthur et Eugène (USA), Joseph (Département des Postes), J. Édouard, Pierre (conseiller du comté de Russell) et Madame E. Cadieux d'Ottawa.

En 1902, disparaîtra M. Charlebois, venu tôt à Bytown; (voir deuxième partie). En 1903 C. Triolle, fondateur de la paroisse de Cyrville meurt à l'âge de 85 ans. Né au Dauphiné, en France en 1818, il était venu au Canada en 1852, avait enseigné au Collège de Bytown. Il fut membre de l'Institut canadien-français. À ses funérailles, les porteurs des coins du poêle furent Michel Cyr, Louis Payment, Jos. Parisien, Octave Labelle et Jos Sarrazin. M. Triolle laissait quatre filles et un fils, Eugène.

Isidore, de la famille pionnière des Berichon, meurt en 1904. Paul Favreau, directeur de la première fanfare de Bytown, vit encore. Il avait été chef adjoint du Service des incendies.

Si les pionniers de ces années lointaines sont maintenant peu nombreux, la terre en a gardé le souvenir. Ainsi, en faisant des excavations pour une construction qui sera occupée par Woods & Cie, rue Queen, les journaliers trouvent des ossements humains, des plaques et des poignées de cercueil dans cet endroit, autrefois un cimetière, le premier du Bytown d'alors.

Des installations érigées aux premiers temps de Bytown disparaissent. La belle maison Coffin, dont j'ai déjà parlé et qui était située du côté est du canal Rideau, sera démolie pour faire place à une ligne de chemin de fer et de tramways. Par contre, le chanoine Bouillon, prêtre-architecte, modernisera la résidence Roger, près du canal Rideau, que vient d'acheter Mgr Falconio, délégué apostolique. Cette imposante résidence est maintenant habitée par la Congrégation ruthène du St-Sauveur, dite de St. Basile. Cette maison conserve, m'a t'on dit, une rampe d'escalier sculptée par Alphonse Rochon. La nonciature apostolique est installée à Rockcliffe depuis quelques années.

«Le Temps», fondé il y a quelques années à Ottawa continue une course sans histoire car, en 1900, ce journal très libéral en politique, n'est aucunement menacé par l'apparition de concurrents. «Le Droit» ne paraîtra que treize ans plus tard et les discussions pour sa fondation ne seront amorcées que peu avant 1910 lorsqu'il fut sérieusement question d'un journal entièrement consacré aux intérêts des Canadiens français de l'Ontario. Le rédacteur en chef du «Temps» garde l'anonymat de même que ceux qui travaillent pour le journal; les colonnes ne sont jamais signées à part celle que rédige Madeleine. Cependant, il apparaît que

Gustave Comte, professeur de chant et de diction, est chargé des reportages sur la musique et les musiciens. Il s'acquitte de sa tâche avec soin et les colonnes du journal regorgent de comptes rendus sur les événements musicaux, qui sont nombreux. Malheureusement, peu de temps après le début du siècle, Gustave Comte, qui dirige aussi la chorale de l'église du Sacré-Coeur, quitte Ottawa pour se diriger vers Montréal; il vient d'épouser Mlle Blanche Duquette qui habite cette ville-là.

Il y a à cette époque peu de photos dans les pages du «Temps». Si elles apparaissent, elles sont pâles et très floues. Une exception, cependant: on donne la tête de candidats aux élections, des têtes d'hommes naturellement car les femmes ne sont représentées que par des gravures de modes ou des annonces de médicaments.



L'institut canadien-français est installé au 150 de la rue Rideau. La compagnie Château Cheese occupe en 1900 l'ancien immeuble de l'Institut, rue York. Son président en ce début de siècle est T.G. Coursolles. Il habite, en 1900, le 262 rue Theodore (Laurier).

L'Institut est très actif, de nombreuses conférences sont données. Mentionnons celles de Jules Philion, de Benjamin Sulte (La guerre de 1912), de Henry Joly de Lotbinière (Le système métrique) de Henri Bourassa (Anglais et Français), etc.

On donne des séances de vues animées au profit de l'Orphelinat St-Joseph et c'est aussi pour les orphelins que l'on court la guignolée. Les hommes vêtus d'un authentique costume de Père Noël, accompagnent dans les rues enneigées, de grandes charrettes tirées par des chevaux qui agitent de nombreuses clochettes. Le président de cette pittoresque manifestation est, en 1900, Frs. Loyer. Le groupe va demander la bénédiction de Mgr l'Archevêque avant de se lancer par les rues à la recherche de généreux donateurs.

Le vingtième siècle sera l'ère de l'amélioration dans le confort dont jouira la population. On connaissait déjà les chemins de fer, l'électricité, le téléphone (il y avait 50,000 appareils au Canada en 1900), les tramways électriques, le gaz, l'aqueduc... On verra bientôt le règne de l'auto et, bien timidement, commencera la popularité des avions comme on disait. Ni le chômage, ni l'inflation ne semble préoccuper la population pendant ces années dites de La belle époque. Les citoyens d'Ottawa n'ont pas tous l'électricité (on me dit que dans certains quartiers pauvres, on s'éclairait encore à la chandelle), l'aqueduc paraît trop onéreux à

* La compagnie Château Cheese occupe en 1900 l'ancien immeuble de l'Institut, rue York.

certaines portefeuilles, et le téléphone est surtout l'apport des hommes d'affaires et des familles aisées. Cependant, une atmosphère de bien-être règne ici. Il faut en profiter, allons nous amuser. Les occasions sont nombreuses.

On va entendre des concerts de choix. Le théâtre Russell, récemment ouvert, incendié en 1901 et aussitôt reconstruit, présente des spectacles capables d'attirer les foules. Ainsi, la grande artiste Anna Pavlova vient y danser en 1900. Avant sa disparition en 1928, le Russell verra sur ses planches des artistes tels Lilian Russell, Sarah Bernhardt, Paderewski, Adelina Patti, Albani, et bien d'autres. Le «Grand Opera House» construit en 1874, rue Albert, change son fusil d'épaule lorsque le théâtre Russell lui enlève la vedette. L'Opéra donnera des pièces. Les drames joués devant un public nombreux eurent un immense succès. Puis, c'est le tour des comédies musicales. Mille personnes pouvaient trouver place dans ce théâtre. En 1913, en même temps que son voisin, le Harmony Hall, l'Opéra fut détruit par un incendie.

Jusqu'en 1900, la ligne de chemin de fer du Pacifique-Canadien reliait seule Ottawa à Britannia où, depuis une trentaine d'années, on construisait des chalets d'été sur les bords de la large baie. Le 25 mai, la compagnie Ottawa Electric inaugura son service de tramways jusqu'au parc qui devait être terminé peu après, avec une longue jetée, endroits pour pique-niquer, concerts et spectacles. Un bateau à roue, le G.B. Greene, emportait les couples au son d'un orchestre. Ce fut l'ère du Britannia romantique et gai, familial aussi. Donc, le grand divertissement de ce début de siècle fut les balades du dimanche et des jours de fête dans les tramways ouverts à tous vents. On prenait des rafraîchissements à un kiosque entouré de larges comptoirs, on se baignait, modestement, dans les eaux du lac Deschênes où les canots et les yachts évoluaient. Sur le quai-promenade de Britannia-sur-Baie, une fanfare donnait des concerts. Puis, on revenait en ville, quelquefois assez secoués dans ces véhicules au bruit de ferraille. Mais, qu'importe! De cette foule joyeuse, hommes portant canotiers, femmes à chapeaux et longues jupes traînantes, enfants portant bottines et robes à mi-jambe, s'exhalait un air de bonne humeur; les paniers de pique-nique avaient promis des joies qu'ils avaient tenues. C'était la belle vie... Maintenant, la jetée n'est plus, le kiosque a aussi disparu dans un incendie, les eaux de la baie sont polluées, mais on trouve encore à Britannia des maisons construites vers 1880. Rue Cassels, en face du club de yacht Britannia se trouve, sur l'emplacement d'un moulin installé là en 1870 par John Cameron Jamieson, la très belle maison d'un petit-fils de Fuller, architecte des édifices du Parlement.

L'île Kettle, au milieu de la rivière des Outaouais, constituait aussi un divertissement apprécié. On y allait en bateau et les pique-

niqueurs remplissaient l'île de gaieté et de rires. On se promenait aussi sur des bateaux à vapeur qui venaient et allaient sur la rivière, on jouait au euchre, les hommes se réunissaient pour des concerts-boucane, on dansait le cake-walk et on fréquentait les bains turcs (il y en avait un 88 rue Slater). On était fasciné par la lanterne magique.

L'Institut canadien-français, la salle Ste Anne (anciennement salle des Francs-Canadiens) qui fut démolie et remplacée par une autre qui dura jusqu'à cette année (1983), la Galerie nationale, à l'angle sud-ouest des rues O'Connor et Queen, ont leurs adeptes. La Garde Champlain, dirigée par le commandant Barthe, est de toutes les fêtes et de tous les défilés, parades d'église, etc. Elle fête ses quinze ans d'existence en 1900. M. Boyle est directeur de la fanfare de la Garde et joue du cornet. À son concert-boucane, un assaut d'escrime a lieu entre Léon Pinard et Amédée Tremblay.

★ ★ ★

On se marie aussi, ce qui est certainement une sorte de divertissement. Ainsi, dans la chapelle privée de Mgr Duhamel a lieu le mariage de Pierre Valade, fils aîné du Dr F.D. Valade avec Eugénie Duhamel, fille de feu Louis Duhamel. On annonce, en mars 1900, les fiançailles de Moïse Lapointe, fils, avec une jeune fille de Springfield. «Il abandonnera la plaine aride du célibat pour entrer dans la vie conjugale» rapporte «Le Temps». Albert Campeau se marie avec Adéline Tassé. H. Racine, de Chrysler, épouse Mlle C. Poirier de la rue Bolton. Albert Tassé, fils d'Honoré Tassé et de Berthe Leclair se marie à l'église Ste-Anne. Albert est directeur de la chorale de Ste-Anne mais sera remplacé par Henri Lefebvre cette même année. Ernest St-Jean, fils du marchand de chaussures de Hull épouse au Sacré-Coeur Marie-Antoinette St-Laurent, fille de J. Bte St-Laurent d'Ottawa-Est. Joseph Laliberté de Laliberté & Juneau, maîtres-tailleurs, prend pour femme Eulalie Poirier, de la rue Cathcart. Évidemment, ces mariages ont été notés au hasard. Il y en eut bien d'autres.

On s'amuse, on se marie mais aussi, hélas, on meurt. Les décès s'échelonnent, nombreux, en ce début de siècle. Je ne prétends pas nommer tous ceux qui quittent cette vallée de larmes mais, un peu au hasard il faut le dire, j'ai repéré des noms: Charles Macra (Travaux publics) 57 ans, de 388 Clarence, Fabien Gravel, 63 ans, 103 Church, Mme Joseph-Olivine Côté, née Léocadie Leprohon, 213 Wilbrod, 74 ans, veuve de l'ancien greffier du Conseil privé. Mme Côté avait la réputation d'être une femme très charitable et avait été présidente de l'Orphelinat St-Joseph. Aussi, Mme J. Bate Vermette, 65 ans, 62 Murray, Mme Élie D'amour, Mme Charles Dallaire, Mme Jos Reny née Marie-Louise Champagne, 37 ans, 282 St-André dont le mari travaille à l'Imprimerie nationale. La défunte était la fille de Léon Champagne, un des plus anciens citoyens d'Ottawa.

Meurent aussi au début du siècle, J.J. Lemoyne, 181 Augusta, anciennement des Travaux publics et dont les funérailles eurent lieu au Sacré-Coeur, Vanance Dumoulin née Philomène Larocque, 37 ans, épouse du marchand de liqueurs (paroisse Ste-Anne), Isaac Dufour, 53 ans, 168 George (Sacré-Coeur), Mme Joseph Dufour née Joséphine Danis, 42 ans, épouse du voiturier très connu et Mme Joseph Auger, 62 ans, 44 Bolton dont le mari travaille à l'Imprimerie nationale.

En juillet 1900, M. Malette qui, avec l'entrepreneur Charlebois, avait travaillé à la construction du bloc Langevin, meurt à Montréal. «Riche un temps, il mourut pauvre» rapporte «Le Temps». Je continue une liste qui s'allonge: Félix Courchesne, fervent zéléateur de l'Union St-Joseph, Joseph Beaulne, 64 ans, rue Murray, puis, en septembre, décès de Mme J.V. Valiquette, 155 Clarence. Aux funérailles à l'église Ste-Anne, les porteurs des coins du poêle sont le maire Payment, Geo. Gauthier, F.X. Giroux, Ed. Auburn, Nap. Lachance et Eug. Landriau.

Le 18 septembre, Alfred Gauvreau meurt de consommation à 32 ans. Rés. 233 rue de l'Église. Il était quartier-maître de la Garde Champlain et ancien président de la fanfare Harmonie, de la paroisse Ste-Anne. Aux funérailles, à la cathédrale Notre-Dame, la Garde Champlain assiste en corps. Les porteurs: sergent Dionne, sergent quartier-maître A. Samson, le sergent d'état-major A. Pinard et M. Blain de St-Aubin (fils). En septembre, funérailles de Wilfrid Sabourin, correspondant outaouais de «La Patrie». Inhumation au cimetière Notre-Dame d'Ottawa.

En octobre, décès de Madame Jos. Morin née Cordelia Pilon. Rés. 360 St-André. En novembre, décès de Napoléon Cantin, 44 ans, 290 Dalhousie et, le même mois, mort de Madame M.E. Valin. Elle laisse son mari, employé au Département du Revenu de l'Intérieur, et sept enfants, dont Ernestine (Mme Ernest Smith), Ernest et Hector (de Montréal), Aimée et Eugène, étudiants au Collège d'Ottawa, Marie-Louise, élève des Soeurs de la Congrégation et Henri. Mme Valin était la soeur de Madame F.R.E. Campeau. Funérailles à l'église du Sacré-Coeur. En décembre, meurt Mme Paul Piché née Marie-Rose-Virginie Lajoie, 233 Clarence.

Georges-Isidore Barthe mourut à Ottawa en août 1900. Né en 1834, avocat, fondateur de «La Gazette de Sorel», il avait représenté le comté de Richelieu à deux reprises à partir de 1870. En 1898, il devenait traducteur aux Communes d'Ottawa. Il était âgé de 61 ans à son décès et il paraît que la chaleur intense de l'été 1900 causa la mort de l'ex-député. Il laissait son épouse, née Charlotte Meilleur et neuf enfants, dont René, capitaine de la Garde Champlain. Il avait publié un roman: «Drame de la vie réelle» paru à Sorel.

Divers

— Sir Henry Gustave Joly de Lotbinière, fils d'un Huguenot, naquit en France en 1829, vint au Canada et fut reçu au barreau de Québec en 1855. Il prit part aux débats sur la Confédération. Élu à la Chambre des communes en 1867, il fut également député à Québec jusqu'en 1874. En 1896, de Lotbinière fit partie du cabinet Laurier comme contrôleur du Revenu de l'Intérieur, puis comme Ministre. Nommé lieutenant-gouverneur de la Colombie britannique, de Lotbinière quitta Ottawa en 1900 pour occuper ce poste.

— En avril 1900, paraît un ouvrage collectif de l'École littéraire de Montréal: «Les soirées du château de Ramezay».

— Le «Imperial Order of the Daughters of the Empire» est fondé.

— L'écrivain controversé Oscar Wilde meurt à Paris.

— À Paris, on commence à s'arracher les toiles du peintre italien Boldini aussi célèbre à l'époque que Picasso le fut plus tard. Boldini peignait les plus jolies femmes de cette période brillante que furent les premières décennies du présent siècle.

— Le chemin de fer du Yukon fut commencé à Skagway pendant la ruée sur l'or du Klondike en 1898 et terminé à Whitehorse en 1900. Pour rejoindre l'or, un test cruel d'endurance était nécessaire et plusieurs ambitieux périrent d'épuisement. Le butin lourd qu'ils devaient transporter y fut pour quelque chose. La loi les obligeait à avoir avec eux des vivres pour un an.

— Adolphe Laperrière, fils de l'ancien bibliothécaire du Parlement revient du Klondike après une absence de deux ans. Cependant, ce n'est qu'une vacance car il retournera là-bas à la fin d'août 1900. S'est-il enrichi? L'histoire ne le dit pas!

— Petit incident qui aurait pu être tragique. Pendant l'hiver de 1900 à 1901, le pont Alexandra étant, probablement, encore en réparations, l'entrepreneur de pompes funèbres Édmond Gauthier, traversait à Hull sur la glace de la rivière des Outaouais avec son corbillard. Les chevaux prirent peur comme cela arrivait souvent à l'époque et renversèrent le char funèbre. Gauthier et son assistant furent blessés.

— On vend tout ce que contient Earnscliffe, ancienne résidence du Premier ministre du Canada, sir John A. Macdonald, qui y mourut en 1891. Sa veuve et sa fille habitent maintenant l'Angleterre en permanence.

— Le grand industriel de Hull, E.B. Eddy se reconilie avec sa fille après un procès retentissant qui avait fait la manchette des

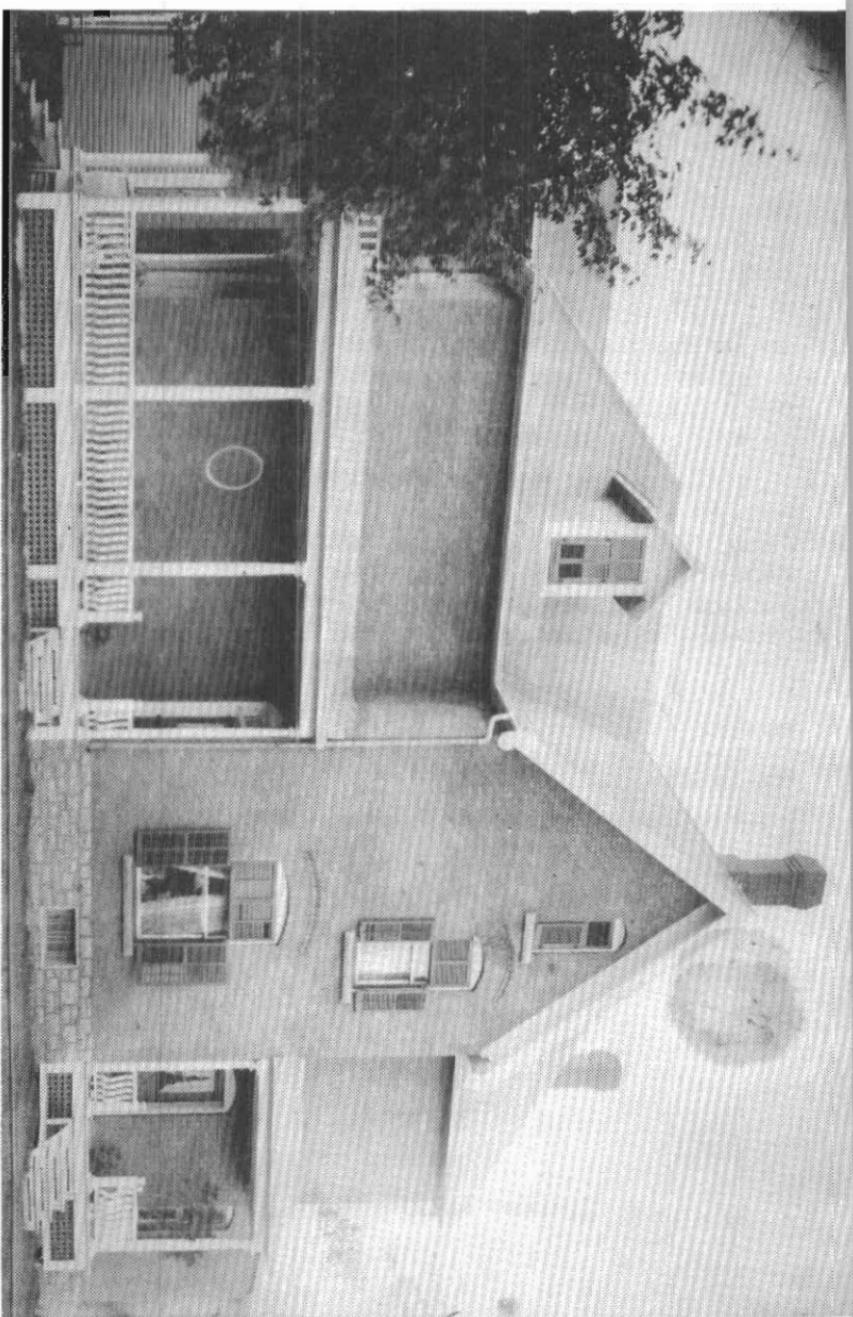
journaux. Des arrangements, financiers peut-être, surviennent et règlent les problèmes qui existaient entre père et fille.

— En 1900, la guerre de Chine fait rage. «Le Temps» ne manque jamais une occasion d'en parler. Signalons qu'au début du siècle, le plus important quartier chinois du Canada se trouvait à Victoria, Colombie britannique.

— Marconi, génial inventeur, vint à Ottawa, rencontra Sir Wilfrid Laurier et le ministre des Finances Fielding. L'Italien reçut du gouvernement canadien la somme de \$80,000 pour bâtir son poste expérimental à Glace Bay.

— 15 mars 1900 à Paris: répétition générale de la nouvelle pièce du célèbre Édmond Rostand, «L'Aiglon», dans laquelle Sarah Bernhardt incarne, à cinquante-six ans, le duc de Reichstadt à peine âgé de vingt ans. La pièce sera un immense triomphe pour l'auteur et la tragédienne.

— Le congrès tenu à Ottawa en 1903 pour nommer un chef conservateur, permit aux candidats de faire preuve d'imagination. Ainsi, John Crosbie fit circuler au-dessus de la tête des assistants, un mini-dirigeable avec son nom inscrit en lettres énormes sur les flancs bombés de l'engin. Ceci me rappela que ce fut le 3 juillet 1900 que le premier zepellin sortit des hangars de Friedrichshafen. Depuis plusieurs décennies, les ballons s'étaient emparé du ciel et flottaient au-dessus de la terre. Mais, l'ère des dirigeables ne commença qu'en 1900. De 1902 à 1914, la vogue de ces longs cigares volants ne cessa de grandir. L'explosion, en 1932, du «Hindenburg» qui fit 36 victimes, mit un frein à ce goût marqué de la population pour ces engins au destin imprévisible.



Dans cette grande maison, située à l'angle des rues Guigues et Parent, vivaient M. J.-F. H. Laperrière, impliqué dans de nombreuses associations, et son épouse dont la charité était proverbiale. Ils élevèrent là une nombreuse famille.

CHAPITRE II

1901 Le grand événement de l'année 1901 fut, d'abord, la mort de la vieille reine Victoria, le 22 janvier (à 81 ans de distance, elle mourut le même jour que son père, duc de Kent) puis, plus tard dans l'année, la visite au Canada du petit-fils de la souveraine, le duc de Cornwall et d'York. Il paraît que ce fut en apprenant le désastre des Anglais dans la guerre du Transvaal que la reine tomba malade. C'était une excellente femme, qui avait beaucoup aimé son mari le prince consort Albert à la mort duquel elle prit un deuil qui dura de longues décennies. Pendant son règne, l'empire s'était élargi et le respect entourait la vieille reine, aimée de ses sujets, digne et comblée pendant de longues années, depuis la jeune personne exubérante de 18 ans jusqu'à la silhouette épaisse, vêtue de soie noire et coiffée de dentelle blanche qu'elle présentait à la fin du siècle. Pour nous, d'Ottawa, son grand mérite résidait dans le fait qu'elle avait choisi notre ville pour capitale des deux Canadas. Elle ne vint jamais au pays mais les chefs des différentes parties de l'Empire se rencontraient fréquemment à Londres. À sa mort, Laurier fit en chambre un magnifique éloge de la souveraine. On se souvient de sa bonté, de sa générosité lorsqu'elle avait accueilli Napoléon III et l'impératrice, et les gestes de compassion qu'elle prodigua à Eugénie dans les malheurs qui frappèrent le couple français.

Pendant son long règne, la reine Victoria vit plusieurs modifications à la constitution canadienne: d'abord, l'Acte d'Union, le gouvernement responsable, la Confédération, les terres du Nord-Ouest achetées de la Compagnie de la Baie d'Hudson, et les rébellions de la Rivière Rouge et du Nord-Ouest.

Peu de temps avant sa mort, la reine avait crocheté huit écharpes de laine pour être présentées à des héros de la guerre sud-africaine. La mort l'empêcha de faire ces présentations elle-même. Elles se firent, cependant, et l'homme choisi pour cet

honneur, en ce qui concernait le Canada, fut le simple soldat Richard Rowland Thompson, un Irlandais né en 1877, venu au Canada en 1899 seulement. À la bataille de Paardeburg, il avait sauvé la vie à un autre soldat: pendant sept heures, Thompson avait maintenu fermée une plaie à la gorge de son camarade, l'empêchant ainsi de saigner à mort. Invalide, Thompson revint au Canada en 1900, épousa une fille du lac Meach, Qué., et mourut à Buffalo en 1908. Il fut enterré à Chelsea avec les honneurs militaires. Son neveu, vivant en Irlande, hérita de l'écharpe. Il vint au Canada en 1965 et la présenta au Musée canadien de la guerre où elle se trouve aujourd'hui.

Le fils aîné de Victoria, le charmant Édouard VII, avait attendu jusqu'à l'âge de 61 ans l'occasion de régner mais il faut dire qu'il savait passer l'attente d'une façon agréable. Son manteau élégant, large, à carreaux, avec une grande cape, sa barbe spirituelle et son confortable embonpoint firent de lui un roi populaire, mais son règne fut court. Il mourut en mai 1910. Né en 1841, il était venu au Canada en 1860 et avait présidé à la pose de la pierre angulaire des édifices du Parlement à Ottawa. En 1863, il épousait la belle Alexandra, fille aînée du roi du Danemark. Le couple eut cinq enfants. Le premier étant décédé, le second fils, George, fut l'héritier du trône. Apôtre de la bonne entente avec la France dont il aimait l'atmosphère, la vie agitée des clubs et les frétilantes danseuses, Édouard VII fut un bon vivant, grand propriétaire de chevaux.

L'année même où mourut la reine Victoria, son petit-fils, l'aîné des enfants de la famille régnante, vint au Canada avec sa femme, Mary. C'était en septembre. Ils furent promenés à travers le pays dans les «splendides» nouvelles voitures du Pacifique-Canadien. À Ottawa, les visiteurs eurent droit à la descente de la fameuse glissoire de la Chaudière. Les radeaux étaient dirigés par des travailleurs de la forêt et des draveurs, vêtus de chemises rouges et de pantalons foncés sur lesquels se détachaient les ceintures fléchées. À l'arrivée au pied des rapides, à l'île aux chiens, les voyageurs débarquèrent des radeaux puis, en canots d'écorce, ils se dirigèrent vers Rockliffe où fut servi un goûter dans une cabane de billes.

Pour les visiteurs royaux, on organisa aussi des concerts, des parties de chasse et de pêche; il y eut de nombreuses réceptions à Rideau Hall où les Minto les reçurent magnifiquement. Une photo, prise près des édifices du Parlement, montre les visiteurs faisant quelques pas dans les rues. Les souverains sont devenus plus démocratiques maintenant; ils se plongent dans un bain de foule et donnent sans façon la main à qui désire serrer la pince royale. Mais, à l'époque où le futur roi George V vint promener ici sa barbe

brune effilée, le sérieux de ses traits et son uniforme chamarré, nul manant n'aurait osé approcher. Lors de cette promenade, on voit à la droite de la duchesse, Sir Wilfrid Laurier, en chapeau de castor et redingote noire, longue et mince canne à la main. D'une suprême distinction, avec sa belle tête fière, il a une allure plus royale que les visiteurs qui arborent de rutilants uniformes et des médailles barrant la poitrine.

Les dames d'Ottawa présentèrent à la princesse une collerette de vison faite par la maison Devlin. Les agrafes étaient constituées de deux feuilles d'érable.

La statue de la reine Victoria, sur la colline du Parlement, faite par Louis-Philippe Hébert (voir Tome II, page 131) fut inaugurée par les visiteurs royaux en septembre. Deux mois plus tôt, Hébert, qui avait reçu \$18,500 pour sculpter cette statue, vint à Ottawa pour réparer l'oeuvre de vandales qui avaient brisé le sceptre de la souveraine. Par la même occasion, il répara les pointes du compas de la statue de Mackenzie.



Robert Borden remplace Sir Charles Tupper comme chef de l'opposition. Intègre, ennuyeux, raide, sérieux, réfléchi... tout cela décrit bien cet homme né à Grand-Pré. Mais, charmant, attirant? Non! Il était tout le contraire de John A. Macdonald, son génial prédécesseur en politique conservatrice et aussi à l'opposé que possible du prince des orateurs, Sir Wilfrid Laurier, élégant et charmeur. Robert Craig Brown dit que Borden souffrit de l'indifférence des Canadiens pour leurs propres chefs et institutions historiques. Cela me semble inexact, spécialement en ce qui concerne Laurier, car on admirait le Premier ministre et on le respectait.

Le chef de l'opposition habitait, à l'époque, une belle maison à tourelle, rue Wurtemberg plus tard démolie pour faire place aux appartements Watergate. Dans l'intervalle, la mission diplomatique chinoise l'avait occupée pour un temps. Vers ces années-là, je crois que l'on désignait le beau parc d'en face, installé à l'emplacement des vieux cimetières, comme parc Borden. Maintenant, c'est le parc Macdonald.

Ces terrains où beaucoup d'ossements reposaient, encore enfouis dans la terre, furent l'objet de litiges au début du siècle. On ne savait vraiment à qui ils appartenaient ou, peut-être, avait-on quelque difficulté à fixer les limites de chaque cimetière. Toujours est-il qu'en juin 1901, la ville acheta, pour \$31,000, tout l'espace à l'arrière de l'Hôpital protestant, angle Rideau et Wurtemberg. Il y avait là dix-neuf lots et dix-sept constructions qui furent, en temps voulu, démolies; on installa là un parc, qui existait du temps où

Borden habitait sa maison. J'ai lu quelque part que la maïresse Whitton, ardente conservatrice, donnait une explication au changement d'appellation. Il paraît qu'au cours d'une conversation, une dame d'appartenance libérale, taquinait l'épouse du chef conservateur à l'effet qu'ici presque rien ne rappelait le fameux père de la Confédération, le conservateur Sir John A. Macdonald. Lady Borden s'empressa de rapporter ces propos à son mari et peu après le parc fut officiellement baptisé: Jardins Macdonald (Gardens). Cependant, de jardins il n'y en a point, mais seulement de vertes pelouses avec un petit kiosque surmonté d'une girouette.

De l'imposante demeure de celui qui fut Premier ministre pendant les années cruciales de la Première Grande Guerre, il ne reste, m'a t'on dit, que quelques piliers de pierre qui servent maintenant à l'agencement de la clôture.



Mackenzie King, futur Premier ministre, était arrivé à Ottawa le 24 juillet 1900 comme rédacteur du «Labour Gazette». Il renoua presque aussitôt des liens d'amitié avec Bert Harper, correspondant ici du «Montreal Herald». Les deux amis étaient de la classe de 1895. Les jeunes gens menèrent dès lors une vie mondaine très active: parties de toboggan, de patinage, etc. Le 6 décembre 1901, Bert perdit la vie dans les eaux glacées de la rivière des Outaouais, en voulant sauver d'une noyade une patineuse de 19 ans, Bessie Blair, fille d'un Ministre du cabinet Laurier. Bert et Bessie se noyèrent. Mackenzie King, navré de la perte de son ami, forma aussitôt un comité afin d'ériger une statue commémorant le courage de Bert. Exécutée par Ernest Wise Keyser, un Américain, cette statue représentant sir Galaad, chevalier de la Table Ronde, fut inaugurée par le Gouverneur général Grey en 1905 et se trouve aujourd'hui rue Wellington, devant la grille qui entoure la pelouse du Parlement.



Le 24 juin 1901, on fête la St-Jean Baptiste de façon grandiose car c'est le cinquantième anniversaire de sa fondation à Ottawa. Fête-t-on cela un peu à l'avance car il me semble que cet organisme fut fondé ici en 1853 puisque, en 1913, on célébraït ses noces de diamant? Toujours est-il que, en juin 1901, de grandes démonstrations ont lieu. J.U. Vincent est président général et les vice-présidents sont A.L. Pinard et J.M. Lavoie, le secrétaire-archiviste J.O.T. Lemay, le secrétaire-correspondant J.B.T. Caron, et le trésorier Jos Côté. Les auditeurs sont Arthur Charbonneau et Édouard Pinard. Chaque paroisse a aussi son comité. Après une imposante procession, on assiste à une messe solennelle à la

cathédrale Notre-Dame, célébrée par Mgr Duhamel, assisté de Mgr Routhier, en présence du délégué apostolique Mgr Falconio. Sir Wilfrid Laurier est dans l'assistance avec les officiers de la Société et une foule qui a envahi l'église. Sous la direction de Napoléon Mathé, avec Amédée Tremblay à l'orgue, on exécute la Troisième messe de Lemmens. Cyp. Breton, Fr. Breton, Eugène Belleau, T. Lemay chantent chacun à leur tour. Mlle H. LeBouthillier, de Montréal, exécute l'Ave Maria. Le sermon est donné par le chanoine Deguire sur les relations de l'église avec la nationalité canadienne-française.

Un banquet réunit ensuite les nombreux convives dans la salle du marché By. Thomas Brûlé, propriétaire de l'hôtel St-Louis est chargé des agapes et s'en tire fort bien. Mgr Duhamel assiste à ce banquet en compagnie de plusieurs ex-maires de la ville, et de tout ce qu'Ottawa compte de Canadiens français importants. Le docteur Rodolphe Chevrier prononce le discours de circonstance. Pour clôturer ces belles fêtes, un grand concert est donné à la salle de l'Opéra. Musique, chansons appropriées et pièces de théâtre se succèdent avec bonheur. Amédée Tremblay dirige un chœur qui exécute des chants patriotiques; on joue une pièce de J.U. Vincent: «Jean Picard».

À la parade précédant la messe solennelle, dix-neuf chars allégoriques défilèrent. L'Académie de La Salle en présenta un qui fit sensation, raconte le Frère Dufour. Cinquante cadets habillés en zouaves entouraient, agenouillés, une statue du général de Charette (Voir Tome III, p.95). Il remporta la palme. J'ai noté, cependant, que le corps de cadet de l'Académie ne fut officiellement formé par le Frère Romuald qu'en 1914, avec le capitaine Labelle comme commandant.

La Société St-Jean Baptiste était, à l'époque, l'association patriotique par excellence. En faisait partie tout ce qu'Ottawa comptait d'authentiques Canadiens français. Tous tenaient à assister au défilé qui marquait le 24 juin. La Garde Champlain, l'Harmonie de Ste-Anne jouaient des airs martiaux, les associations des Artisans, des Forestiers, de l'Union St-Joseph et l'Institut canadien-français envoyaient de nombreux représentants. Les zouaves mettaient une note martiale avec leur costume pittoresque. Les dames ne paradaient pas dans les rues, à l'exception de la procession de la Fête-Dieu. Rappelons-nous que leur patriotisme n'en était pas moins vivant et elles le prouveront plus tard. Mais, la St-Jean Baptiste était une parade d'hommes. Portant le haut de forme et le frac, ils défilaient; le Premier ministre en tête, ministres, députés, politiciens de tout acabit, le clergé, le corps municipal avec le maire et sa chaîne d'office... tous les Canadiens français tenaient à montrer leur appartenance avec la

bannière de leurs différentes organisations. Le tout finissait par la voiture portant le blond et gracieux Saint Jean Baptiste, frisé comme il se devait, vêtu de sa peau de bête et la main posée dans l'épaisse toison d'un petit mouton.

Il y avait alors plusieurs sections de la Société: Notre-Dame, Ste-Anne, St-Jean Baptiste, St-François d'Assise auxquelles viendront s'ajouter bientôt celles de Hintenburg et du Sacré-Coeur.

En 1901, Lord Minto, gouverneur général, convoque les médecins canadiens à Ottawa pour entamer avec eux des discussions en vue de trouver les moyens d'enrayer les ravages causés par la tuberculose. En effet, de 1887 à 1898, 31,699 personnes sont mortes de consommation dans notre pays. Cette préoccupation exprimée par le couple vice-royal envers la santé publique est admirable et quelque peu inusitée, mais elle était en tout cas effective puisque peu de temps après Lady Minto fonda la Ligue anti-tuberculeuse.

On se rappelle surtout l'intérêt du couple Minto pour le sport, surtout le patinage artistique. Le Gouverneur général et sa femme étaient jeunes, l'aîné de leurs cinq enfants ayant environ treize ans au début du siècle. Ils encourageaient donc toutes les formes de sport dont le cyclisme et le jeu de crosse.

Les Minto étaient aussi de grands voyageurs et avaient fait, en 1900, un très long voyage dans l'ouest et le nord canadiens. Cette tournée leur apporta une compréhension très nette des besoins des autochtones mais aussi de la beauté des paysages et des larges espaces à peu près inhabités. Est-ce cette révélation de l'attrait du nord canadien qui incita Lord Minto à verser \$800 au Capitaine Joseph E. Bernier pour son projet d'exploration de l'Arctique? Ils rapportèrent aussi une assez désagréable impression au sujet de la comparaison entre certaines villes de l'ouest avec Ottawa «désordonnée et mal tenue» dirent-ils. Le défi qui se présenta alors à la nouvelle Commission d'Embellissement de la petite capitale était de taille et on s'y attela aussitôt. J'ai mentionné ailleurs les premières réalisations.



Les inventions, quelque insignifiantes qu'elles puissent paraître aux yeux des spécialistes, ajoutent toujours quelque chose à la qualité de la vie, au confort des citoyens, au développement du commerce. Ainsi, peut-on mentionner une amélioration qui, au début du siècle, consistait à installer des appareils à air comprimé pour transporter l'argent dans de petits réceptacles de métal, à partir du comptoir jusqu'à la caisse, située quelquefois à l'étage supérieur. Le bruit sec que produisait la manipulation des boîtes

naviguant sur une tige de fer au-dessus des comptoirs, était caractéristique de l'époque dans les maisons de commerce, surtout dans les magasins à rayons.

Évidemment plus importante fut la mise sur pied, à Ottawa, de la bibliothèque publique, dite Bibliothèque Carnegie. Elle ne tardera pas à s'élever rue Metcalfe, angle Laurier. J'en parlerai sous «1908» lorsque la construction sera terminée. En attendant, cependant, dès avril 1901, le poète William Chapman dédie une longue poésie à Andrew Carnegie:

D'un royaume idéal le livre te fait roi
Et les coeurs aujourd'hui tressaillent tous pour toi,
Et l'astre de ta gloire incessamment s'élève
Mêlant ses rayons d'or aux constellations... etc.

Les organismes qui existent à l'époque dans notre ville sont si nombreux et ont des buts si diversifiés que je ne puis les mentionner tous. Je note, cependant, le Club naturaliste d'Ottawa (The Ottawa Field Naturalists' Club) dont le patron est Lord Minto et qui compte parmi ses membres l'Hon. Pascal Poirier, L.C. Prévost, E.E. Lemieux, le professeur J.M. Fleury et Léon Gérin. Le président est Robert Bell et les vice-présidents W.T. Macoun et D.A. Campbell. Le club de curling Bytown (Bytown Curling Club) fête son cinquantenaire. Je ne sais si les Canadiens français de l'époque étaient friands de ce sport.

★ ★ ★

L'historique de la paroisse Ste-Famille a été fait avec beaucoup de talent par Charles Bruyère, journaliste, décédé dernièrement au moment où il mettait le point final à ce travail de recherches.

Dans cette partie d'Ottawa, située au sud-est, il y avait, en 1901, cinquante-cinq familles canadiennes-françaises, deux classes de français dans une école en comptant quatre, le Scholasticat des Pères Oblats et les Soeurs du Précieux Sang. En mars, Mgr Duhamel préside à la fondation de la paroisse Ste-Famille; la première messe est dite «dans une petite maison blanche» qui sera chapelle et école, par le R.P. Guillaume Charlebois. Quelques mois plus tard, c'est le père Charles Charlebois qui assume cette charge. Un an après, une modeste construction en bois et briques s'élève rue des Oblats. Ce sera la première église dont le curé sera le Père Charles jusqu'en 1913. La fondation de nombreuses associations s'échelonna pendant ces années et Charles Bruyère ne manque pas de souligner la participation des paroissiens aux luttes scolaires. Il y aura une nouvelle église en 1958, le clergé séculier remplaçant les Oblats. Dans la seconde partie de ce Tome IV, vous pourrez lire ce qu'un ancien paroissien, M. Lacelle, sort de sa mémoire au sujet de la fondation de sa paroisse.

En 1900, on avait fêté les cinquante années de vie religieuse de Soeur Marie de la Nativité, née Laflamme, entrée en communauté en 1844. C'est elle qui fonda le couvent d'Aylmer. On célébra également les cinquante ans de vie religieuse de Soeur Marie de l'Immaculée Conception née Rachel Curran, la première religieuse à prononcer ses voeux au nouveau couvent des Soeurs Grises, rue Water au moment où la communauté quitte les petites maisons de bois de la rue St-Patrick pour s'installer dans un couvent aux proportions plus commodes.

Depuis 1898, Mère Dorothy Kirby, d'origine irlandaise, présidait aux destinées de la communauté des Soeurs de la Charité, dites Soeurs Grises. Elle était née dans le diocèse de Kingston et était entrée au noviciat à l'âge de quinze ans sous le règne de Mère Bruyère. Elle sera supérieure générale pendant dix ans, et vivra avec ses Soeurs les heures pleines d'espoir dans l'attente du résultat suivant le procès de la fondatrice, Mère d'Youville.

Les religieuses enseignent aux petites filles logées, depuis 1883, dans l'école Guigues, rue Murray. Au début du siècle, la supérieure de cette école est Soeur Emma Rocque. Les garçons étudient à l'école Duhamel, tenue par des laïcs dont Mme Marier, Mlle Bigras, M. Périer et Mlle Aubry. M. Lorans, directeur de l'école Duhamel sera remplacé, vers cette époque, par M. Poirier et ira travailler au Ministère de l'Agriculture. Un peu plus tard, le directeur sera M. Briant. Ce fut vers 1900 que Lady Minto visita l'école Duhamel où une adresse lui fut lue par Bruno Archambault et des bouquets offerts par Valmore Boudreault, René Legault et Alf. Moffet.

Dans le quartier Hintonburg, les Soeurs Grises venaient enseigner depuis 1891, mais c'est seulement en 1900 qu'elles s'installent définitivement à proximité de l'école St-François d'Assise dans un couvent qu'elles viennent de construire: le couvent Sainte-Marie de Hintonburg. Elles enseignent aussi à l'école St-Jean Baptiste. L'orphelinat St-Joseph, pour sa part, est maintenant bien en place à Terrasse Rideau, endroit qu'il occupera pendant longtemps. Les Soeurs y donnent tous leurs soins à de pauvres petits orphelins. Cette oeuvre sera la récipiendaire de nombreux dons, du produit de collectes, de concerts et de manifestations de tous genres. De leur côté, depuis 1899, les Frères des Écoles chrétiennes ont acheté, pour \$12,000, deux immeubles en pierre à l'angle des rues Sussex et Church. Dans la plus importante, ils ont installé une école indépendante; ils ont fait leur demeure dans la maison dite Donnely, tout à côté.

Dans les quartiers Centre et Wellington, il n'y a aucune école française. Les enfants doivent tous aller à l'école anglaise.

1901 est une année de recensement, comme chaque dix ans d'ailleurs. Les statistiques démontrent qu'en 1901 le Canada ayant

5,371,315 habitants, il y a 163,000 Canadiens français en Ontario. Dix ans plus tôt, leur nombre était d'environ 101,000. Il faut voir là quelque chose de plus qu'un simple énoncé. N'y décèle-t-on pas les causes lointaines d'appréhension, de crainte peut-être, qui feront que, petit à petit, dans les années qui suivront, les autorités verront cette invasion de parlants français comme une menace à l'usage de l'anglais, langue majoritaire dans cette province? Déjà, d'ailleurs, le «Citizen» d'Ottawa fait état d'un fort mouvement pour que l'Université d'Ottawa redevienne de langue anglaise, insistant sur le fait que Mgr Guigues avait fondé l'institution pour les Irlandais catholiques. Rappelons que depuis le règne du Père Tabaret, l'Université avait été anglaise surtout, pendant plusieurs décennies, mais que les dernières années du 19ième siècle et le commencement de celui-ci avaient vu un revirement dans le chemin suivi par elle. Dans un article intitulé «Une attaque injuste», «Le Temps» nota, ce 21 juin 1901, l'article de son confrère et suggéra que la cause de cette agressivité soudaine provenait peut-être du mécontentement causé par le départ, pour Buffalo, du Père Fallon, anciennement curé de l'église St-Joseph. Déjà, on le voit, le conflit est amorcé. il grandira avec les années, et je noterai sa progression.

★ ★ ★

On enterre joyeusement la vie de garçon d'Amédée Tremblay à l'Institut canadien-français. J.U. Vincent, Rémi Tremblay, Thomas Caron, le chevalier Campeau et le docteur Valade prennent la parole et adressent leurs vœux de bonheur futur au fiancé. On chante, on exécute diverses pièces au piano. La séance est fort gaie. Amédée Tremblay épousera, en 1902, Gertrude Campbell, d'Ottawa. Une fille, Gertrude, naîtra de cette union qui sera courte car Mme Tremblay mourra quelques années plus tard. Gertrude deviendra une très grande musicienne et vit encore, à l'heure qu'il est, aux USA.

En janvier, mariage à l'église St-Joseph de Jos. Tassé, pharmacien, fils d'Émmanuel Tassé, avec Emma Slattery. Guillaume de la Durantaye de l'Imprimerie nationale épouse Rosina Samson, fille de J.B. Samson, marchand brasseur, rue Sussex. Florida Philbert, fille du peintre-décorateur rue Clarence, se marie avec le pharmacien Jos. Valiquette. Eugène Marier, fils de Jos. Marier, rue King, se marie avec Clara Richard, fille cadette de Jos. Richard et Auguste Chamberland, de l'Imprimerie nationale épouse Mlle M. Duhamel, fille de feu Louis Duhamel, carrossier rue Murray.

On déplore, en 1901, la mort de Joseph Cyr Jr., fils du fondateur de Cyrville, de Mme N.A. Belcourt, de Wm. B. de Grosbois (neveu de l'hon. de Boucherville), de Louis Archambault, de Mme Taillon, 80, qui habitait chez sa fille et était la mère du gérant de la Banque nationale, de Mme O'Grady, 72 avenue

Collège, de Moïse Lapointe, poissonnier, de Mlle Hermine Pinard, de l'épouse du docteur A. Robillard, 58 ans, 229 Stewart, de Mme Philomène Deslauriers, 58 ans, 310 Water, du tailleur Francis Provost, 31 ans, de Michel Delorme, 80 ans, de la paroisse St-Jean Baptiste et de Mme Philippe Pariseau née Dorilda Martel, épouse du sculpteur sur bois. Décès aussi d'Octave Jolicoeur de Clarkstown, 68 ans, inspecteur des cuirs au Gouvernement fédéral. Il habitait Ottawa depuis 45 ans et laisse sept enfants. Meurent également en 1901 Mme Élie Hotte, 54 ans, née Agnès Desjardins, de la paroisse Ste-Anne et Mme Christine Laperrière née Paris, épouse d'Augustin Laperrière, 130 Chapel, âgée de 67 ans.

Aux obsèques de Mme Ovila Poirier née Agnès Racine, les porteurs des coins du poêle sont Charles Peachy, Hector Richer, Ernest Chabot, Wilfrid Langlois, Nelson Lauzon et Arthur Bureau. Vital Charron, 97 Cathcart, membre de la chorale Notre-Dame et de l'Orphéon, perd à la fois sa femme et ses deux enfants. Il travaillait chez Murphy-Gamble. D'autre part, le fils de Rémi Tremblay, Thomas Rémi Émile meurt à 48 ans. Il était traducteur au Hansard et on dit qu'il est mort d'avoir trop travaillé.



Divers

— Le 14 septembre 1901, le président des États-Unis est assassiné. À 42 ans, Theodore Roosevelt le remplace. Ce fut sous son règne que commença le creusage du canal de Panama, terminé en 1914, et qui devait réunir l'Atlantique et le Pacifique, évitant ainsi aux navires le détour par le détroit de Magellan, toujours traître.

— Mort du célèbre compositeur Guiseppè Verdi.

— Naissance à Ottawa de Edward Plunkett Taylor, homme d'affaires hors pair et millionnaire, à qui le sport des courses doit sa popularité. Fils de banquiers, élève du Collège Ashbury et de l'Université McGill, Taylor vécut avec sa famille d'abord sur la Côte de sable puis à Rockcliffe.

— Le géant Beupré passe deux semaines à Ottawa en 1901. Il a 29 ans et pèse 350 livres, mesurant 7 pieds 8 pouces. Né d'un père canadien-français et d'une mère métis, tous deux de taille ordinaire, Beupré possède une force herculéenne. Lors de son séjour ici, il habite l'hôtel Balmoral près de la rue Broad.

— Décès, le 26 janvier 1901, d'Arthur Buies, avocat, journaliste et écrivain. Il avait fondé «La Lanterne», «L'Indépendant» et «Le Réveil» et avait écrit de nombreux ouvrages. C'était un redoutable pamphlétaire (Voir Tome III, page 128).

— Nicholas Flood Darwin, journaliste, membre du parti conservateur pour Assiniboine, s'enlève la vie le 18 octobre 1901 à Winnipeg. Je crois me souvenir que ce fut ce journaliste qui réussit à interviewer Louis Riel dans sa prison; il fut alors impressionné par la personnalité du rebelle. On voit la tombe de Darwin au cimetière Beechwood, à Ottawa.

— À l'Hôtel de ville d'Ottawa, le maire Thomas Payment est remplacé au début de 1901 par W.D. Morris. Alfred Desjardins, J.U. Vincent et d'autres sont échevins. Rappelons qu'avant 1901, la ville n'avait pas de drapeau. Cette année-là, elle en arbora un: rouge, bleu et pourpre. Rouge et bleu désignent les partis politiques et le pourpre représente la monarchie et le statut d'Ottawa comme capitale.

— Louis A. Grison est Agent de publicité à l'Imprimerie nationale.

— Avril 1901: début de la construction du noviciat des Pères Maristes, chemin de Montréal. M. Fauteux est l'entrepreneur.

— La «Ottawa Women's Historical Society» fondée en 1898-1899 a seize vice-présidentes, dont Lady Caron, Lady Bourinot et Madame Benjamin Sulte. Les rapports annuels de cette société, écrits en anglais, seront de véritables mines de renseignements sur plusieurs aspects de la ville, dont des aperçus donnés par des filles de pionniers. On peut trouver ces rapports dans la salle «Ottawa» de la bibliothèque publique, rue Metcalfe.

— Le printemps de 1901 marque un sommet dans les dommages causés par les inondations de la rivière Rideau. On avait pourtant coupé la glace en plusieurs endroits et dynamité plusieurs embâcles. La glace, s'accumulant sous le pont du chemin de fer et celui de la rue St-Patrick, causa une montée rapide de l'eau qui inonda les rues et les caves de New Edinburgh, faisant de grands dommages aux propriétés riveraines.

— Les incendies les plus importants de 1901 furent celui du Théâtre Russell (le 9 avril) et un autre le 9 mai rue Clarence où trois personnes perdirent la vie. Cette année-là, le Département des incendies dont le chef était Pierre Provost consistait en 54 hommes, 32 chevaux, 9 casernes, 2 pompes. En hiver, lorsque le froid était intense, les pompes gelaient sur place, les chevaux s'embourbaient dans les bancs de neige... Cela n'arrangeait pas les choses!

CHAPITRE III

1902 La population d'Ottawa est de 61,137 habitants, dont 23,000 Canadiens français.

La prospérité d'Ottawa continue de régner chez les travailleurs du bois, les ouvriers et les manoeuvres car les scieries donnent de l'emploi à pleine capacité. Ce début du siècle constitue l'âge d'or des usines de la région, tout spécialement celles de J.R. Booth et de W.C. Edwards qui sont, à la vérité, les Rois du bois scié.

Cependant, pour ne pas en perdre l'habitude, la population se plaint du coût de la vie. Voyez plutôt: le dentiste Fissiault, rue Sussex, extrait les dents pour 25¢ et vend ses dentiers de \$5 à \$8. Néanmoins, en 1900, il accordera une bonne réduction sur des prothèses aux victimes du grand feu. Le beurre se vend de 20 à 22 cents la livre tandis que le boeuf est à 3 ½¢ à 5 ½¢ la livre. Le pain: 11¢.

Chez Faulkner, on vend «du linge de corps et caleçons ouatés» pour 25¢. Les cache-corsets sont à 75¢. Les chapeaux durs noirs et les chapeaux «fedoras» que portent les hommes se vendent de 75¢ à \$2 pour les premiers tandis que les seconds sont de 75¢ à \$2.50. Pantalon en tweed: 90¢. On demande 15¢ pour une coupe de cheveux, pour hommes naturellement car les femmes gardent leurs longues tresses.

Il faut se rappeler que les salaires sont à l'avenant et qu'un père de famille gagne en moyenne \$15 par semaine. Le Premier ministre, pour sa part, reçoit \$8,000 par année.

En août, a lieu le couronnement du successeur de la reine Victoria, son fils aîné, qui prendra le titre d'Édouard VII. À ce moment-là, la santé du nouveau souverain de 61 ans, est assez chancelante et inspire des craintes. Pour fêter le couronnement, Ottawa organise une revue militaire sur la colline du Parlement; un Te Deum est chanté à la Basilique, présidé par Mgr Thomas Duhamel, entre autres manifestations religieuses et civiles.

Avant son couronnement, le roi avait réglé en mars 1902 la question du Transvaal, en demandant à la Hollande d'agir en médiateur entre les partis adverses. Quelques semaines plus tard, Pretoria vota par une faible majorité la signature de la paix. Cette guerre, à laquelle avaient participé un certain nombre de Canadiens, s'achevait donc par le triomphe de l'Angleterre.

Le 22 décembre 1902, en présence de Lord et Lady Minto, on inaugure un nouvel hôpital pour contagieux (scarlatine et diphtérie), construit sur Range Road au coût de \$45,000, au lieu où se trouvait auparavant le champ de tir, qui avait été installé là du temps du Premier ministre Macdonald. Une petite histoire amusante marqua l'ouverture de ce champ de tir. Il avait été décidé que Lady Macdonald viserait la cible et, coûte que coûte, atteindrait le but. Il importait peu que le coup soit parfait. Cependant, quelqu'un, trop zélé, donna à l'épouse du Premier ministre, un pistolet vide. Lorsqu'elle tira, rien ne se produisit, mais tout le monde cria au triomphe de ce coup magistral. Tous se mirent à rire et Lady Macdonald fit chorus.

Le nouvel hôpital était bien situé, près de la rivière Rideau, au milieu de vastes pelouses. Il durera plusieurs décennies et disparaîtra pour faire place aux appartements Sandringham qui existent actuellement. Cependant, on ne sait que faire des constructions de l'île Porter, qui ont coûté très cher à la ville. L'Association des bouchers propose d'y installer un abattoir.

En août 1902, une nouvelle communauté vient s'établir à Ottawa. Fondées en 1880 par le Père Lefebvre, religieux de Sainte-Croix, supérieur du Collège Saint-Joseph de Memramcouck et par Mère Marie-Léonie, née Paradis, religieuse de Sainte-Croix, née en 1840 et ancienne enseignante, les Petites Soeurs de la Sainte-Famille sont maintenant installées à Sherbrooke. C'est de là qu'arrivent ici douze religieuses qui prendront en charge les travaux domestiques à l'Université d'Ottawa. Elles seront bientôt en grande demande et s'occuperont de la Délégation apostolique, du Juniorat des Oblats, de l'Archevêché, du Grand séminaire et de la maison des Oblats à Hull. Le Père Lefebvre mourra en 1896 et Mère Marie-Léonie en 1912, bien assurée de la survivance de l'oeuvre qu'elle a fondée.

Le couvent des Servantes de Jésus-Marie à Hull est béni par Mgr Thomas Duhamel en septembre 1902. J'ai déjà parlé de la fondatrice Mère Marie Zita de Jésus (Éléonore Potvin) née à Angers en 1865 et qui mourra, en 1903, un an après l'installation de son monastère à Hull.

Avec le Belge, Alexis-Louis Mangin, curé de Masson, elle fonda cette communauté qui, observant encore de nos jours le

régime du cloître, occupe au bord de l'Outaouais, du côté hullois, un beau monastère de briques rouges. Il est curieux de noter que R.P. LeJeune dans son dictionnaire, ne mentionne que le nom du Père Mangin comme fondateur, ce qui est une omission, peut-être voulue.

Le Père LeJeune, que je ne veux pas ici accuser de partialité — Dieu ait son âme! — donna, en 1902, une série de vingt conférences littéraires à la salle académique du Sacré-Coeur. En 1900, l'Université d'Ottawa avait fait paraître «La revue littéraire» dirigée par lui.

Clarkstown commence à réclamer une église car neuf-dixième de sa population est catholique. Pour le moment, les fidèles doivent se rendre à l'église Notre-Dame de Lourdes, tout un chemin à parcourir! On fera une réponse affirmative à cette demande lorsque la paroisse St-Charles sera fondée en 1908.

Monsieur Napoléon Mathé, maître de chapelle à la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa depuis 1890, démissionne en juillet 1902 pour raisons personnelles. Les membres de la chorale le fêtent, mais je crois que M. Mathé reprendra la direction de la chorale plus tard.



Le poète Chapman ne cesse de chanter les hauts faits des nôtres, et de noter, au fil des jours, les actes de ceux qui font parler d'eux. Aussi fait-il paraître dans «Le Temps» qui lui ouvre toujours largement ses colonnes, un long poème en hommage à Monsieur Kliczkowski, Consul général de France au Canada «pour la fête nationale des Français». À l'occasion de la nomination du sénateur acadien Pascal Poirier comme Chevalier de la Légion d'honneur, Chapman fait paraître un long poème. C'est un éloge à la vaillance des Acadiens dont le sénateur est un très digne représentant. William Chapman ne fait pas que des compliments. C'est vers cette époque qu'il attaque violemment le poète Fréchette, le ridiculisant, dénigrant son oeuvre à plusieurs reprises, tout spécialement dans les colonnes du «Temps» du 11 octobre 1902.

Monsieur Flavien Rochon, le sculpteur sur bois dont j'ai abondamment parlé dans mes livres précédents, tout spécialement dans le Tome III, meurt à Ottawa le 15 décembre 1902. En 1900, au début de septembre, les noces d'or de M. et Mme Flavien Rochon avaient été fêtées en grande pompe commençant par une messe présidée par le chanoine Bouillon. M. Nap. Mathé dirigeait la chorale et Madame C.S.O. Boudreault, fille des jubilaires, avait chanté l'Ave Maria. Après une fête familiale à la maison de la rue St-Patrick, où il y eut présentation d'adresses et de bourses «remplies de pièces d'or», une grande réception a lieu à la Salle des Forestiers,

rue Sussex. Deux cent cinquante personnes y assistent, dont le maire Payment. On y présente un programme musical auquel participent le professeur Amédée Tremblay, Mme Émile Rochon, Herman et L. Rochon, René Soulières, et Mlle Flore St-Jean. «Le Temps» reproduit, en son entier, le 5 septembre, l'allocution prononcée par le chanoine Bouillon à la messe. Il dit: «Tout dans ce temple s'associe à cette fête car partout depuis 50 ans on y voit votre main et votre ciseau qui y a fait naître des anges, des fleurs et des fruits». Le chanoine Bouillon était bien placé pour parler du talent du jubilaire car c'est dans le superbe vaisseau imaginé par lui que le sculpteur sur bois avait poursuivi, pendant de longues années, un labeur de beauté consacré à la gloire de Dieu.

M. Rochon était âgé de 72 ans lors de cette fête et sa femme en avait 69.

J'ai suffisamment parlé du généalogiste Cyprien Tanguay aux pages 267 et 268 du Tome II pour ne pas répéter ici ce que j'ai dit sur la carrière de cet éminent chercheur qui vécut de longues décennies à Ottawa et y mourut en 1902. On sait qu'il habitait, à ce moment-là, sa maison du 90 de la rue Guigues. La tête du R.P. Tanguay apparaît sur la couverture du Tome II comme un des plus importants citoyens d'Ottawa, versé dans l'étude de nos racines et auteur de ce fameux Dictionnaire des familles que les experts consultent abondamment encore aujourd'hui.

En 1902, décès de Clément Langevin, 77 ans, pionnier de Bytown, arrivé ici en 1848. Natif de St-Louis, il fit ici le commerce du bois et fut, pendant 30 ans, agent des chantiers de David Moore.

Décès également des personnes suivantes: Téléphore Lemay, Alcibiade Leprohon, dessinateur, Dép. de l'Intérieur, 59 ans, 304 Nelson; Damase Noël, 78 ans, cordonnier, 68 rue St-André, père de Mme Olivier Durocher qui est l'épouse du prés.gén. de l'Union St-Joseph; A.R. Choquette, de l'Imp. nat.; P.A.C. Larose, avocat de Billings Bridge; Mme Auguste Desjardins née Rosanna Paquette, 82 Rideau, paroisse du Sacré-Coeur. Elle laisse neuf enfants; J.N. Thérien, 73 ans, ébéniste, qui arriva à Ottawa en 1860 (Fun. à Ste-Anne); Mme Charles A. Léger, née Guertin, fille d'un pionnier de Bytown; Mme Émery Lapointe; Sir John Bourinot, littérateur, greffier de la Chambre des communes, etc.

En 1902, mariage de Marie-Emma Paméla Lebel, soeur de Mme S.J. Major à Joseph Bélanger de l'Original; Virginie Pinard épouse Claudias Cloutier de Trois-Rivières; Napoléon Breton, fils de Frs. Breton des Travaux Publics, et Ludivine Archambault, de la rue Water; Jules Matte, artiste-peintre, de la rue Sussex, à Albina Léger; Cyrille Archambault, de la American Bank Note, fils de Romuald Archambault du Département de la Marine, à Émerilda Chevrier,

filles de feu Alexandre Chevrier: Éric Quéry, traducteur à la Chambre des communes avec Marie-Louise Gareau, fille de l'ex-échevin et mariage de l'épicier J.A. Cloutier, de Ste-Monique, avec Edwidge Samson. Aussi, mariage, en octobre, de Blanche, fille de Wilfrid Tassé, avec Henri Gauthier, fils d'Alexandre Gauthier, de Rigaud.



Le 2 mai 1902, l'hebdo. «L'Ontario français» est fondé par M.F. Moffet. L'administrateur en est L.G. Maufay. Le premier numéro nous informe que ce journal qui coûte \$1.00 par année et 5¢ le numéro succède à «La Semaine agricole» et au «Peuple» de Buckingham. Il s'intitule «défenseur du colon et de l'ouvrier». Il s'occupera d'agriculture, avec les mêmes rédacteurs que ses prédécesseurs. Il est imprimé par la Cie d'Imprimerie générale, 552 rue Sussex, à Ottawa.

J'ai consulté le seul numéro que possèdent les Archives publiques, rue Wellington. On me dit que les numéros depuis le début de mai 1902 jusqu'à la fin de décembre 1903, lorsque le journal disparaît, sont aux Archives du Québec.

Les questions touchant l'agriculture ont leur place dans cet hebdo., mais il est plus souvent question de ce qui se passe à Ottawa et ailleurs. Ainsi, j'y vois les funérailles de l'archiviste Cyprien Tanguay et, à mon grand regret, j'apprends que la magnifique bibliothèque de Mgr Tanguay a été laissée à l'Université Laval. C'est bien dommage pour nous!

Divers

- Le grand écrivain Émile Zola meurt en France.
- Le général Booth, fondateur de l'Armée du Salut, donne une conférence au théâtre Russell.
- À Toronto, les employés des tramways font la grève.
- Le 10 juillet, à Venise, en Italie, le fameux campanile s'écroule. On attendait sa mort depuis quelque temps. Moribonde, la tour se désagrègea si doucement et en faisant si peu de dommage excepté à elle-même que six chemises qui se trouvaient dans la loggia au pied de la tour, purent être récupérées et portées lors de l'inauguration du nouveau campanile.
- Une odeur de poussière d'or passe par notre petite capitale lorsque Arsène Simard, de Baie St-Paul, arrête à Ottawa, en juillet venant du Klondike, portant avec lui une vingtaine de mille dollars: toute une fortune à l'époque!

— «L'Événement» relate jusqu'aux petits faits. Un titre: «Dentiste mordu par son client». Il en mourra probablement, conclut philosophiquement le journal.

— Déjà, en 1902 (le 28 janvier), le sort des Canadiens français de l'Ontario est jugé avec sympathie par nos voisins. Ainsi «L'Événement» écrit: Pour notre part, nous ne désirons qu'une chose: c'est que la minorité française dans l'Ontario soit traitée avec autant de justice et de générosité dans la distribution du patronage public que la minorité anglaise de la province de Québec.

— En novembre 1902, violent incendie dans l'édifice Orme, rue Sparks, construit seulement cinq ans plus tôt.

— Le sénateur millionnaire William Cameron Edwards achète, en 1902, le 24 de la rue Sussex qui deviendra plus tard la résidence du Premier ministre du Canada.

— En 1902, les États-Unis, la Belgique, la Suède et la Norvège, et le Danemark étaient représentés ici par des Consuls ou des Vice-consuls. À cette époque, il y avait également au Canada un Consul général de France mais l'annuaire de la ville ne mentionne pas sa présence à Ottawa, ce qui signifie qu'il habitait peut-être Montréal ou Québec.



1903 — Graduées du Couvent de la rue Rideau.

CHAPITRE IV

1903 Aux élections en début d'année, Thomas Payment, pharmacien et ancien maire, est réélu échevin, ainsi que J.M. Lavoie, A.L. Pinard, N. Champagne et M. Briant. MM. Lapointe et Vincent sont battus. Émmanuel Tassé perd par huit voix dans St-Georges. Quant à M. Desjardins, il est élu pour la cinquième fois. La même année, l'échevin Lavoie, du quartier Ottawa, a quarante ans et on le fête, comme c'est la coutume.

L.-O. David est nommé au Sénat. D'abord du parti conservateur, il devint grand ami et admirateur de Laurier, et écrivit «Laurier et son temps» ainsi que plusieurs biographies, portraits et ouvrages d'intérêt historique. Il mourut à Montréal le 24 août 1926. Il était le père d'Athanase David, créateur du Prix David.



Au milieu de l'été 1903, le pape Léon XIII meurt à 93 ans. On attendait sa mort depuis quelque temps déjà. Il était le fils du Comte Pecci. En février, il avait fêté son vingt-cinquième anniversaire comme Souverain pontife. À Ottawa, il y eut un service solennel à la cathédrale, chanté par Mgr Duhamel. Le cardinal Joseph Sarto, patriarche de Venise, succéda à Léon XIII sous le nom de Pie X.

Chapman ne manque pas cette occasion de consacrer une longue poésie à Léon XIII:

Il est entré déjà dans l'éternel silence,
Nul ne le verra plus enseigner et bénir.
Mais de l'arbre tombé vivra le souvenir
Car sa grande ombre emplit le siècle qui commence.

Au début de cette même année 1903, le premier Délégué apostolique, Mgr Diomène Falconio avait été remplacé par Mgr Donat Sbaretta qui arriva à Ottawa le 2 janvier. Il y sera pendant sept ans, et visitera les diocèses de tout le Canada. «C'était un esprit

ouvert à tous les problèmes» dit Soeur Paul-Émile. Il présida le premier Concile plénier du Canada, s'intéressa particulièrement aux immigrants et visitait fréquemment l'Asile Bethléem et l'Orphelinat Saint-Joseph à Ottawa.

En 1903, le curé Beausoleil quitte la paroisse Ste-Anne pour aller s'établir à Fournierville. La chorale de l'église lui fait une fête. Napoléon Taylor lit une adresse et un cadeau lui est présenté par Mme A.E. Spénard et Mlle L. Carter. Peu de jours après, c'est l'abbé Myrand, ancien curé de Billings Bridge, qui prend la relève à Ste-Anne. J'aurai souvent l'occasion de parler de lui car il fut un des pasteurs les plus connus de notre ville et il fut de toutes les luttes scolaires et de toutes les démonstrations patriotiques.

J.U. Vincent, président de la Société St-Jean Baptiste, dirige une assemblée pendant laquelle on discute de l'opportunité de placer l'image du Sacré-Coeur sur le drapeau national. M. Charron, président de l'Institut canadien-français, craint qu'un drapeau sur lequel apparaîtrait l'image du Christ soit l'objet de moqueries et de provocations; il rappelle que les prêtres canadiens-français qui voyagent en dehors du Québec, enlèvent leur soutane pour ne pas être soumis à des insultes. Ceci se passe tout spécialement en Ontario, rappelle t'on.



Théodore Botrel et sa femme visitent Ottawa en mai 1903. Le but de cette tournée au Canada français et ailleurs est de ramasser des fonds pour ériger une statue de Jacques Cartier à St-Malo, en Bretagne. Botrel récoltera, par ses concerts, plus de \$5,000. Il donne une représentation au Théâtre Russell et aussi à Hull et recueille ici la somme de \$143 dont \$100 iront aux victimes de l'incendie de 1900.

À l'arrivée des visiteurs le 21 mai, un groupe va les rencontrer à Eastman's Springs, dont A.D. DeCelles de la Bibliothèque fédérale, A. Charron, président de l'Institut canadien-français, J.U. Vincent, président de la Société St-Jean Baptiste, L. Gravelle de la Garde Champlain, l'abbé Beausoleil, curé de Ste-Anne, M. Briant, directeur de l'école Duhamel et M.E. Marier. À la gare d'Ottawa, une grande foule acclame le couple qui apparaît vêtu avec élégance du costume national breton.

Le concert au Théâtre Russell a lieu le 25 mai. Le barde breton est présenté par Sir Wilfrid Laurier, Premier ministre. Lady Laurier et Mgr Duhamel sont dans l'auditoire. M. et Mme Botrel chantent et déclament. Le tout se termine par le chant de «À St-Malo, beau port de mer...» M. Tassé joue du violon. M. Coulomb, accompagnateur de Botrel, exécute une fantaisie sur l'air célèbre de «La Paimpolaise». Peu après, M. et Mme Botrel se dirigent vers les

États-Unis non sans avoir invité les canadiens à se rendre à St-Malo lorsque sera inaugurée la statue. De fait, cette statue a été érigée quelques années plus tard et je l'ai maintes fois vue à St-Malo, sur une grande place près de la ville qu'illustra Jacques Cartier.

Le concert Botrel ne fut pas, certes, la seule activité artistique de 1903. Auguste Lemieux, qui remplacera M. Charron comme président de l'Institut canadien-français, prononce une magistrale conférence sur Dreyfus, sujet bien d'actualité. L'abbé Corbeil parle, à l'Institut, de l'Académie française. Raoul Lapointe, futur curé de Notre-Dame d'Ottawa, est secrétaire de la Société des Débats français, très active. Le journaliste et auteur d'une future «Histoire de Hull», Ernest Cinq-Mars, arrive à Ottawa, William Chapman, le poète, part pour l'Europe. Il y surveillera l'impression de son manuscrit «Aspirations».

En août, c'est ici la convention des Gardes indépendantes. Y prennent part, la Garde Champlain, les Zouaves, la Garde Léon XIII de Hull, et une centaine de membres des Gardes du Québec. Le Gouverneur général passe les troupes en revue après quoi elles vont saluer Mgr Duhamel. Un banquet clôture cette convention.

Il faut signaler ici une activité assez émouvante de la très active Lady Minto. Lors des noces de diamant de M. et Mme Gascon de Gatineau, l'épouse du Gouverneur général s'y rend pour offrir ses félicitations. À Ottawa, M. et Mme Guillaume Laurencelle fêtent leurs noces d'or. Ils habitent 247 Sussex.

Le 23 octobre, a lieu la bénédiction de la pierre angulaire d'un immeuble qui aura un grand rôle à jouer dans la vie culturelle et sportive de la capitale. Je parlerai plus longuement de ce Monument national, rue Dalhousie, lorsqu'il sera terminé en 1906 et qu'il commencera à fonctionner pour le grand bénéfice et plaisir de plusieurs Canadiens français qui se souviennent encore aujourd'hui de ce que fut, pour eux dans leur jeunesse, ce lieu de ralliement situé au coeur même de leurs quartiers.

En fait de sports, il y avait à Ottawa depuis 1885 un club de patinage, le Rideau. Lord et Lady Minto, patineurs enthousiastes, fondèrent en 1903 avec ce groupe, un club qui porte encore aujourd'hui leur nom. On patina d'abord à la patinoire Rideau rue Laurier est puis, le club atteignant plus de cent membres, on s'installa à l'aréna Day. La réputation du club Minto dépassa bientôt les frontières du Canada; la Norvégienne Sonja Henie, Barbara Ann Scott et plusieurs autres depuis contribuèrent à la réputation d'excellence de ce club qui existe encore.

Peu après sept heures du matin, le 2 décembre 1903, un désastreux incendie détruit de fond en comble les bâtiments de l'Université d'Ottawa, situés dans le quadrilatère Laurier, Waller,

Wilbrod et Cumberland. Les édifices de pierre logent plusieurs centaines de personnes dont plus de deux cents étudiants, des Pères, des employés et quelques domestiques.

L'enquête qui suivra ne pourra déterminer au juste la cause de l'incendie; on supposa qu'une cigarette tombée sur un plancher pendant une fête qui s'était déroulée la veille, aurait longtemps consumé le bois pour ensuite courir peut-être sous le plancher et éclater tout à coup à deux extrémités du grand édifice. Toujours est-il qu'avec une rapidité foudroyante, l'incendie se propagea d'un bout à l'autre de l'Université. Les élèves, les professeurs et tout le personnel s'élançèrent vers les corridors et les fenêtres mais déjà les flammes leur barraient la route. Les échelles des pompiers, arrivés quelques minutes après que l'alarme fut sonnée et que le tocsin de l'hôtel de ville eut jeté un cri d'alarme, servirent à descendre la plupart des personnes traquées aux étages supérieurs. Dans l'affolement, plusieurs se jetèrent du haut de 5ième étage, dont le R.P. Fulham. De vingt-cinq à trente personnes furent soignées à l'hôpital de la rue Water. Le bilan final fut tragique: 3 morts, plusieurs brûlés sérieusement.

Le R.P. Fulham, o.m.i. professeur, âgé de 33 ans et originaire d'Irlande, mourut après quelques jours d'atroces souffrances. Il avait d'abord enseigné l'anglais à l'Université, puis le latin. Il était préfet de discipline. Quinze jours après le sinistre, le R.P. McGurty, vicaire à St-Joseph, dont le visage avait été ravagé par les flammes, mourait de ses blessures. Il avait 25 ans et était prêtre depuis dix-sept mois seulement.

Une jeune servante nommée Danis périt également dans l'incendie.

Le R.P. Émery, recteur, promet que l'Université serait reconstruite sans délai; dans des locaux temporaires. Les élèves poursuivirent leurs études jusqu'à ce que l'Université soit de nouveau à même de fonctionner dans des bâtiments nouveaux.



L'impérialisme en prend maintenant pour son rhume car le Canada tourne le dos à une sorte de fédération politique préconisée par le ministre anglais des Colonies. Après avoir déclaré avec chaleur son attachement aux idées de l'Angleterre sur cette question vitale, Wilfrid Laurier met maintenant une sourdine à ses ferventes déclarations, prend du recul et examine les rapports du Canada avec la mère patrie. Il en résulte un revirement assez spectaculaire. Le Canada ne sera t-il toujours qu'une colonie malléable, bonne à aider l'Angleterre dans ses conflits et prête aussi à opiner du bonnet lorsque Albion a parlé et tranché des questions propres à améliorer les relations de notre pays avec d'autres pays?

À ce point donné, une conférence se tient à Londres. Elle réunit trois délégués américains et, pour le Canada, deux délégués canadiens et un Britannique. Il s'agit de discuter d'une très importante question: les limites de l'Alaska laquelle, depuis 1867, appartenait aux États-Unis qui l'avait achetée de la Russie. À ce moment-là, l'Alaska comprenait aussi une longue bande de terre longeant le Pacifique, séparant le Yukon et le nord de la Colombie britannique de l'océan Pacifique et leur refusant l'accès à la côte. Pourrait-on négocier avec les États-Unis l'achat ou le transfert de cette bande de terre, dite «queue de la poêle» qu'il semblait si naturel au Canada de posséder? Les discussions ardues n'avançaient guère lorsque le président Theodore Roosevelt décréta que, si une décision favorable à son pays n'était pas prise sans tarder, des troupes seraient envoyées pour défendre la thèse américaine. L'Angleterre ordonna alors à Lord Alberstone de se ranger du côté américain. La majorité l'emporta donc et le Canada perdit ainsi la chance de récupérer une bande de terre de première importance pour lui. La date de la décision: le 28 octobre 1903.

Sir Wilfrid Laurier et le gouvernement canadien, furieux, décidèrent que le Canada devrait à l'avenir s'occuper de ses propres affaires et être responsable des négociations avec l'étranger. Cinq ans plus tard, le Ministère des Affaires extérieures était fondé.

Entre-temps, une autre scission s'était opérée dans les relations avec la mère patrie. Jusqu'à 1904, les troupes canadiennes avaient toujours été commandées par un Britannique. Depuis deux ans Lord Dundonald, arrivé ici en 1902, occupait le poste. Énergique, il insistait pour que le Canada fasse l'entraînement de 100,000 hommes et aussi de cadets. En 1904, l'état d'esprit des Canadiens en ce qui regardait une aide militaire à la Grande-Bretagne s'était considérablement refroidi. C'est cette année-là que Sydney Fisher, Ministre de l'Agriculture et Ministre intérimaire de la milice refusa la promotion comme officier d'un Dr Pickell, un Conservateur, maire de Sweetsburg. Dundonald qui le protégeait, fut atterré et, dans un discours à ses officiers, déclara: «Je suis certain que si M. Fisher était devenu soldat au lieu d'agriculteur, il serait ennuyé. Personnellement, il m'importe peu. Cet accroc à l'étiquette ne me touche pas. J'habite Ottawa depuis deux ans...»

Cette brique jetée dans le jardin de la capitale toucha le gouvernement qui se réunit et annula la nomination du bouillant Dundonald. Après cela, des Canadiens furent seuls appelés à commander les troupes canadiennes sauf pendant la Première Guerre mondiale. Cependant, en 1917, Sir Arthur Currie prit le commandement du bataillon canadien.

En 1906, toutes les garnisons britanniques, stationnées au Canada, seront retournées en Angleterre. La dernière sera celle d'Esquimalt, C.B. qui, sur le chemin du départ, passera par Ottawa.

Dundonald fut rappelé en 1904, devint lieutenant général en 1907 et mourut en 1935 à 83 ans.

Le nom de Dundonald est rappelé à Ottawa par un petit parc qui se trouve sur Somerset-ouest entre les rues Bay et Lyon. Il n'est pas très grand ni très important mais il entra dans l'histoire lorsque, en 1945, deux hommes de la police secrète soviétique se tenaient sur un banc, surveillant les agissements des locataires d'une maison appartement longeant le parc. Là, logeait alors Igor Gouzenko, soupçonné d'avoir soutiré aux filières soviétiques de quoi prouver qu'un réseau d'espionnage existait au Canada.



Divers

— En 1903, on construit l'hôtel Eastview, chemin de Montréal.

— Il y a, à l'époque, de tragiques accidents de tramways. Quelquefois, le garde moteur perd le contrôle de son véhicule qui entre violemment en collision avec un tramway venant en sens inverse. Ainsi, à l'angle des rues Sussex et Rideau, un tel affrontement fit plusieurs blessés et une dame dut être amputée d'un pied. Les tramways possédaient, à l'avant, une espèce de grand panier. Il arrivait qu'il attrapait au passage un piéton distrait et l'envoyait se ramasser sur le dos. Les chevaux étaient encore nombreux et les plus nerveux d'entre eux s'affolaient au bruit engendré par les tramways; ils prenaient alors le mors aux dents, causant souvent des accidents graves.

— Le Dr Chapleau est greffier des journaux français de la Chambre. Il continuera, cependant, son travail de traducteur. Achille Fréchette devient chef des traducteurs en remplacement de M. Coursolles mis à la retraite après 35 ans de service. N. Tessier, avocat de Marieville P.Q. est nommé traducteur.

— Sir Wilfrid Laurier prononce, en 1903, un discours magistral sur l'opportunité de construire un chemin de fer transcontinental national. «Le Temps» consacre de longues colonnes à la reproduction du discours. De Moncton à Winnipeg, le chemin de fer serait construit par une commission nommée par le gouvernement. De Winnipeg à l'océan Pacifique, il sera l'oeuvre du Grand-Tronc.

— En 1891, il y avait eu un essai de grève aux scieries, les employés dirigés par le «Bonaparte des chutes Chaudière» Napoléon Fauteux.

Le mouvement unioniste ne commença vraiment qu'après le grand feu, lorsque les usines de E.B. Eddy furent reconstruites, et modernisées, et qu'un nouveau groupe d'employés fut engagé; ceux-là étaient familiers avec le mouvement syndical. En 1903, les membres de l'union des travailleurs de pulpe et papier décidèrent d'arrêter le travail pendant la nuit de samedi à dimanche. La direction refusa de négocier avec l'union et les travailleurs se trouvèrent le bec à l'eau. Les prêtres et les travailleurs sociaux de Hull s'inquiétèrent de cet état de choses. Achile Morin et le clergé local jetèrent les bases d'une association de travailleurs qui, éventuellement, obtint de meilleures gages. Ceci se passait avant la Première Grande Guerre.



CHAPITRE V

1904 Suivant les rapports financiers de cette année-là, le Canada jouit d'une ère de prospérité. Le gouvernement en profite pour créer de nouveaux départements et de nouveaux organismes, en rapport avec le développement de ses services, tel le Département des Archives. Sir Wilfrid Laurier nomme Arthur George Doughty pour le diriger. Il avait été, pendant plusieurs années, conservateur adjoint à la bibliothèque législative de Québec. On voit la statue en bronze de ce premier archiviste derrière le bel immeuble de la Bibliothèque nationale et des Archives publiques, rue Wellington. (Voir Tome I — Bytown, page 88). On se souvient qu'une section des Archives fut créée en 1872 dans le département de l'Agriculture. Cela dura quarante ans. Presque en même temps, une section «Records» fut créée au département du Secrétariat d'État. C'est en 1904 que ces deux sections furent fusionnées, faisant tout de même encore partie du Département de l'Agriculture. Ce ne fut qu'en 1912 que les Archives furent enlevées à ce Département et son chef eut alors le rang de sous-ministre. En 1906, les Archives furent logées dans un édifice à l'épreuve du feu, rue Sussex. Maintenant, comme on le sait, elles se trouvent dans un grand immeuble qu'elles partagent, rue Wellington, avec la Bibliothèque nationale.

Le Ministère des Mines est créé également en cette année 1904.



C'est en 1904 que le pont de la rue Maria prit le nom de Laurier-est. Le Premier ministre et Lady Laurier habitaient alors la maison qui fait l'angle nord-est des rues Laurier et Chapel, maintenant musée. La maîtresse de maison recevait beaucoup dans les grands salons, elle donnait des «thés musicaux» car elle protégeait les arts sous toutes leurs formes, elle avait ce qu'on

appelait à l'époque «son jour» — chaque semaine, recevant ceux qui voulaient lui présenter leurs hommages et, en 1904, elle donna une très belle réception dont le thème était «Le Canada au temps de Maisonneuve».

En passant, remarquons en ce qui regarde le cabinet de Laurier, qu'il y avait là peu de Canadiens français. Je remarque seulement la présence de M. Préfontaine, ministre de la Marine et des Pêcheries et de M. L.P. Brodeur, Ministre du Revenu de l'Intérieur.

À la fin de 1904, les Minto quittèrent le Canada pour les Indes et la vice-royauté. En avril de cette même année, un incendie qui avait pris naissance au sous-sol, s'était déclaré à Rideau Hall. On réussit à maîtriser l'incendie mais Lady Minto, qui souffrait alors d'une double fracture de la jambe, dut être transportée ailleurs. Les dommages s'élevèrent à \$4,000. Les Minto laissèrent au Canada le souvenir d'un couple agréable, discret, actif et préoccupé de la santé des Canadiens. En plus de trophées, de clubs, etc. qui portèrent leur nom, un petit parc entre les rues MacLaren, Gilmour, Elgin et Cartier, fut baptisé Minto.

Lord Minto était doté d'une discrétion que n'eut pas son successeur, le comte Grey, grand, mince, chauve, ardent champion de l'Empire, d'une éloquence remarquable; Laurier dut compter avec ce zèle intempestif car Grey présentait constamment au Premier ministre, des recommandations, suggestions et conseils dont l'autre aurait bien voulu se passer. Le tact qui était une vertu prédominante chez Laurier réussit à éviter les étincelles, et Grey émit souvent des appréciations flatteuses à l'endroit du Premier ministre.

On avait associé le nom de Minto au sport du patinage artistique. Celui d'Albert Grey devait être attaché au football et l'obtention de la coupe Grey reste encore aujourd'hui le rêve, quelquefois réalisé, des adeptes du Ottawa Rough Riders. Il y eut aussi le trophée Grey, dessiné par Philippe Hébert, pour la musique et le théâtre, montrant un jeune homme tenant un luth et une jeune fille élevant au bout de son bras gauche, un masque. Qu'est devenu ce trophée? Le décerne t'on encore? J'ai demandé aux autorités compétentes... On n'a pu me répondre.

À un certain moment, Lady Grey mit sur pied un organisme qui fut chargé de décerner des médailles d'argent et de bronze aux propriétaires des plus beaux jardins.

Mais, la tragédie frappa une demeure qui n'aurait dû connaître que des joies. Le 3 février 1907, la fille du Comte Grey et de sa femme, mariée depuis quatre ans à Arthur Grenfell, mourut à Rideau Hall, à 29 ans, de la fièvre typhoïde.

Le Gouverneur général et sa femme passèrent sept ans au Canada et en partirent en 1911, l'année qui suivit la mort d'Édouard VII. Pendant leur séjour ici, de grandes améliorations furent apportées à Rideau Hall: nouveau bureau de travail pour Grey, arrangements des serres, rajeunissement des salons, etc.

Peu de temps avant leur départ, les Grey virent l'érection d'un hôpital qui porterait leur nom. Construit rue Carling pour les tuberculeux, l'hôpital Lady Grey exista pendant quelque trente ans, jusqu'à ce qu'un vaccin soit découvert pour traiter cette maladie. Maintenant, cette institution sert à soigner les malades mentaux.



La Police à cheval du Nord-Ouest avait été fondée en 1873, sous le règne de John A. Macdonald. Ses rapports avec les Indiens et, en général, avec les pionniers qui s'installaient dans l'ouest, contribuèrent à la reconnaissance de cette Force policière qui, en 1904, prit le nom de Gendarmerie royale à cheval du Nord-Ouest. Seize ans plus tard, son influence s'étant étendue à la dimension du pays, elle s'appela La Gendarmerie royale à cheval du Canada et c'est à ce moment-là qu'elle engloba une autre force fédérale, la Dominion Police. Le spectacle du Carrousel, populaire encore de nos jours, existait officiellement depuis 1887, mais les différentes sections pour la détection du crime se développèrent tout spécialement après 1930. Encore aujourd'hui, la GRC est la seule Force de police du Nord-Ouest et du Yukon; sauf en Ontario et au Québec, elle applique les lois provinciales dans les provinces. À travers le Canada, cependant, elle est chargée de la sécurité nationale et de l'obéissance aux lois fédérales. À Ottawa, la Gendarmerie s'occupe entre autres devoirs, de la surveillance et de la sécurité des missions diplomatiques, résidences et bureaux.



À l'hôtel de ville, les échevins sont Moïse Plouffe (de Plouffe & Cie, importateur de vins et liqueurs, 275 Rochester), Thomas Payment, A.W. Desjardins, et Bernard Slattery ainsi que C.S.O. Boudreault, N. Champagne et Édmond Gauthier. James E. Ellis est maire en 1904.



À la page 13 de «Bytown», j'ai mentionné l'ouvrage de Anson A. Gard: «The Hub and the Spokes», dédié à deux Écossais: Sir Sandford Fleming et Lord Strathcona. Je le relis maintenant et y trouve de nombreux renseignements sur la vie à Ottawa en 1904 à l'époque où le livre est publié. Notre ville a trop reçu figurativement de tomates et d'oeufs pourris pour que je ne note

pas les compliments adressés par cet Américain à notre ville et ses habitants. Cet homme à la tête chauve et à d'énormes moustaches au-dessus d'un menton proéminent dans une face longue ne manque pas d'insérer au début de son livre les compliments, à lui adressés, par Benjamin Sulte, alors président de la Société royale du Canada, par le poète Wilfrid Campbell et par George M. Fairchild, artiste et auteur.

En visitant la ville en trolleybus, l'auteur note la grande courtoisie des conducteurs, extrêmement bien informés sur les différents points d'intérêt de la ville.

Il parle des journaux de l'époque: le Citizen (conservateur), le Journal (indépendant), L'Ottawa Free Press, Le Temps (libéral) et l'hebdo. L'Ontario français. Il note qu'à la galerie de la presse, les Canadiens français sont: Arthur Beauchesne (Le Journal de Montréal), J.A. Brousseau (Le Temps d'Ottawa), J.A. Fortier et H.F. Fortier (La Patrie, Montréal), Marc Sauville (Le Canada, de Montréal). Rodolphe Laferrière est secrétaire de la galerie de la presse et représente son journal «La Presse» de Montréal.

Gard mentionne aussi une chose curieuse qu'on oublie souvent. . . c'est qu'il existe des caves sous le mur de soutènement de la rue Wellington, à l'est du pont Pooley, près du château d'eau. Je n'ai jamais entendu parler de ces caves; je me demande si elles existent encore ou si on les a comblées.



L'Association catholique de la jeunesse canadienne-française (A.C.J.C.), formée de jeunes, souvent des étudiants, s'intéressait tout d'abord plus aux questions religieuses que nationalistes, sous la direction de l'abbé Lionel Groulx. Au début, c'était des groupes d'Action catholique mais, petit à petit, ces groupes prirent une attitude franchement militante et fondèrent, le 13 mars 1904, l'A.C.J.C., composée surtout de cercles d'études, dont les préoccupations étaient la formation de futurs chefs, bien informés, énergiques et décidés. Bientôt, l'Association eut des ramifications dans tout le Canada français, étudiant les questions d'actualité, militant pour les droits scolaires et catholiques, prenant position dans la lutte antialcoolique, etc.

Dès septembre 1904, le Cercle Duhamel de l'A.C.J.C. fut fondé dans la paroisse Notre-Dame d'Ottawa avec, comme patron, saint Thomas d'Aquin. Au début, il y eut quinze membres qui appartenaient automatiquement aussi à la Société St-Vincent de Paul. Parmi les premiers membres, nommons Henri St-Jacques, Arthur Patry, Eugène Léveillé, Olivier Dion, Paul Ducharme, Edgar Boutet, MM Lemieux, Perras, etc. Le Cercle Brébeuf de la paroisse Ste-Anne vit le jour en septembre 1910 et ses présidents furent,

pour les années qui s'échelonnèrent jusqu'à 1923, MM. J.E. Déry, Hector Ménard, E. Lévesque, H. Legault, L. Motard, E. Leclerc, M. Clément et M. Bureau. Dans son ouvrage sur la paroisse Ste-Anne, Jules Tremblay a parlé, aux pages 223-228, de cette Association et a montré une photo des membres en 1912. Le Cercle s'appela Myrand à partir de 1923. La paroisse du Sacré-Coeur ne tarda pas à fonder le Cercle du Sacré-Coeur et d'autres paroisses emboîtèrent le pas.

L'Université d'Ottawa avait été détruite par un incendie en 1903. Au printemps suivant, a lieu la bénédiction de la pierre angulaire du nouvel immeuble qui sera de style grec classique. Le dôme sera entouré de douze statues d'apôtres et sera surmonté d'une croix. «Le Temps» montre une belle gravure de cette construction. Mgr Duhamel, Lord Minto, Mgr Sbaretti, le cardinal Gibbons de Baltimore assistent à la cérémonie. Dans la soirée, un banquet est offert par N.A. Belcourt, président de la Chambre des communes, en l'honneur du cardinal Gibbons.

En février, a lieu l'inauguration d'un club dont le député N.A. Belcourt sera le patron. Le club portera son nom et aura comme premier président J.B.T. Caron.

Le docteur Rodolphe Chevrier est nommé président de la Société d'Immigration de la Vallée de l'Ottawa, nouvel organisme dont le secrétaire-trésorier est F. Moffet du journal «Le Temps».

Le «Laurentian Club» est fondé et est installé au 252 rue Metcalfe.

C'est en 1904 qu'est construite par le CPR une locomotive, remaniée en 1944 et qu'on a remise en service pour la plus grande joie des amateurs de grand air. Deux fois par semaine, elle part du Musée des Sciences, boulevard St-Laurent et se fraye un chemin dans un décor souvent très agréable, vers Wakefield, but de sa course. Voilà une excellente initiative. On remarquera que cette locomotive a, ce qu'on appelle en anglais un «cow catcher» et que je traduirais par «panier à vaches» destiné probablement, aux débuts, à écarter du chemin de la fumante locomotive les bêtes à cornes qui envahiraient la voie.

Le Royal Ottawa, club de golf, avait été fondé en 1891. C'est en 1904 qu'il s'installa où il se trouve actuellement chemin d'Aylmer, dans un très plaisant décor, à l'endroit où commence l'entrée d'une voie vers le pont Champlain et la ville d'Ottawa. Le club possède une réputation d'excellence et de chic et seuls une bourse bien garnie et son propriétaire y ont accès.

En mai, les demoiselles Desjardins, duettistes, donnent un concert de piano avant leur départ pour l'Allemagne où elles

doivent perfectionner leur art. MM. Tremblay, Mathé, Breton et Tassé participent également à ce concert.

L'année 1904 marque le décès d'Alfred Garneau (Tome II, page 107), de Magloire Nolet, 82 ans, 90 rue Water, qui habitait Ottawa depuis vingt ans, de l'abbé Gustave Bourassa, né en 1860, fils de l'artiste Napoléon Bourassa et frère du fameux tribun Henri Bourassa. Le bon Père avait encouragé la fondation des Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception. C'était un homme de lettres et il avait publié près de onze ouvrages.

Mme Alonzo Wright, fille de Nicholas Sparks, meurt en 1904. Son mari, qui avait représenté le comté Ottawa à la Chambre des communes, était mort depuis une douzaine d'années. Un an après la mort de Mme Wright, les pères du St-Esprit achètent l'ancienne maison de cette famille à Limbour, près des bords de la rivière Gatineau. En 1912, ils y installeront le Collège St-Alexandre, importante maison d'éducation secondaire. D'abord ouvert à des étudiants des deux langues, il devint, en 1924, uniquement de langue française, affilié à l'Université Laval. Ses fonctions ont changé depuis, et j'en parlerai en temps et lieu. Rappelons, cependant, que les Pères installèrent à Limbour une grande ferme et une érablière où chaque printemps on va se régaler de torquettes de sirop d'érable, jouir du printemps avec ses journées fraîches et son timide soleil et, en somme, observer le réveil de la nature.

★ ★ ★

Divers

— La compagnie Singer, qui fabrique des machines à coudre, viendra s'installer à Ottawa.

— Terrible hécatombe: 700 personnes meurent en dix minutes dans l'incendie d'un beau et nouveau théâtre moderne, le «Iroquois» de Chicago.

— À Paris, deux trains du chemin de fer métropolitain se lancent l'un sur l'autre dans l'obscurité d'un tunnel. Quarante-vingt-dix personnes périssent.

— Ces années de début de siècle voient la projection d'un premier film de cowboy.

— Frank McGee, des «Sénateurs» d'Ottawa est la coqueluche des amateurs de hockey. Son club gagne la coupe Stanley en 1904 et en 1905 contre Dawson City, Yukon, dans des parties de 9-2 et 23-2. On dit que, dans une de ces parties, McGee compta 8 points en 8 minutes.

— Dominion Bridge installe une usine d'assemblage de pièces d'acier, à Janeville.

— Olivar Asselin a maintenant fondé un journal «Le Nationaliste».

— Un vieux citoyen de Bytown meurt en 1904. Né en Irlande en 1823, John Neville vint à Bytown avec sa famille en 1829. Il habitait donc ici depuis 75 ans. Il faisait le commerce du bois.

— Même après plus de quatre ans passés, le souvenir du grand feu est encore présent car, en 1904, s'éteint André Daoust, 89 ans, 407 rue St-Patrick, employé de longues années chez Eddy. Il avait combattu avec acharnement pour sauver des flammes l'usine que dévastait le fléau et il avait failli périr dans l'incendie.



LES DÉBUTS DU RÈGNE DU VÉHICULE SANS CHEVAL: L'AUTO

Comme 1904 marque le premier défilé d'automobiles à Ottawa — le musée Bytown a une photo de cet événement — je consacrerai ici quelques pages à cette invention qui fut vraiment la révélation de ces années du début du siècle.

En 1900, il y avait quatre ans qu'un Irlandais, féru de mécanique et doué du génie de l'invention, Henry Ford, ancien fermier, avait construit à Détroit, sa première voiture à essence, sans freins, incapable de faire marche arrière, montée sur roues de bicyclette, avec levier à main et moteur entre les deux roues d'arrière. Cependant, depuis vingt ans déjà, les ingénieurs européens avaient travaillé à l'amélioration d'un véhicule capable de fonctionner sans chevaux ni traction humaine. La France avait déjà organisé des courses pour voitures à essence. L'industrie de l'automobile eut quelque peine à démarrer en Angleterre car une loi, dite «law of the red flag» exigeait que tout véhicule du genre auto soit précédé d'un homme à drapeau rouge pour prévenir les passants de l'approche du bolide lancé à l'allure affolante d'environ 20 kilomètres l'heure.

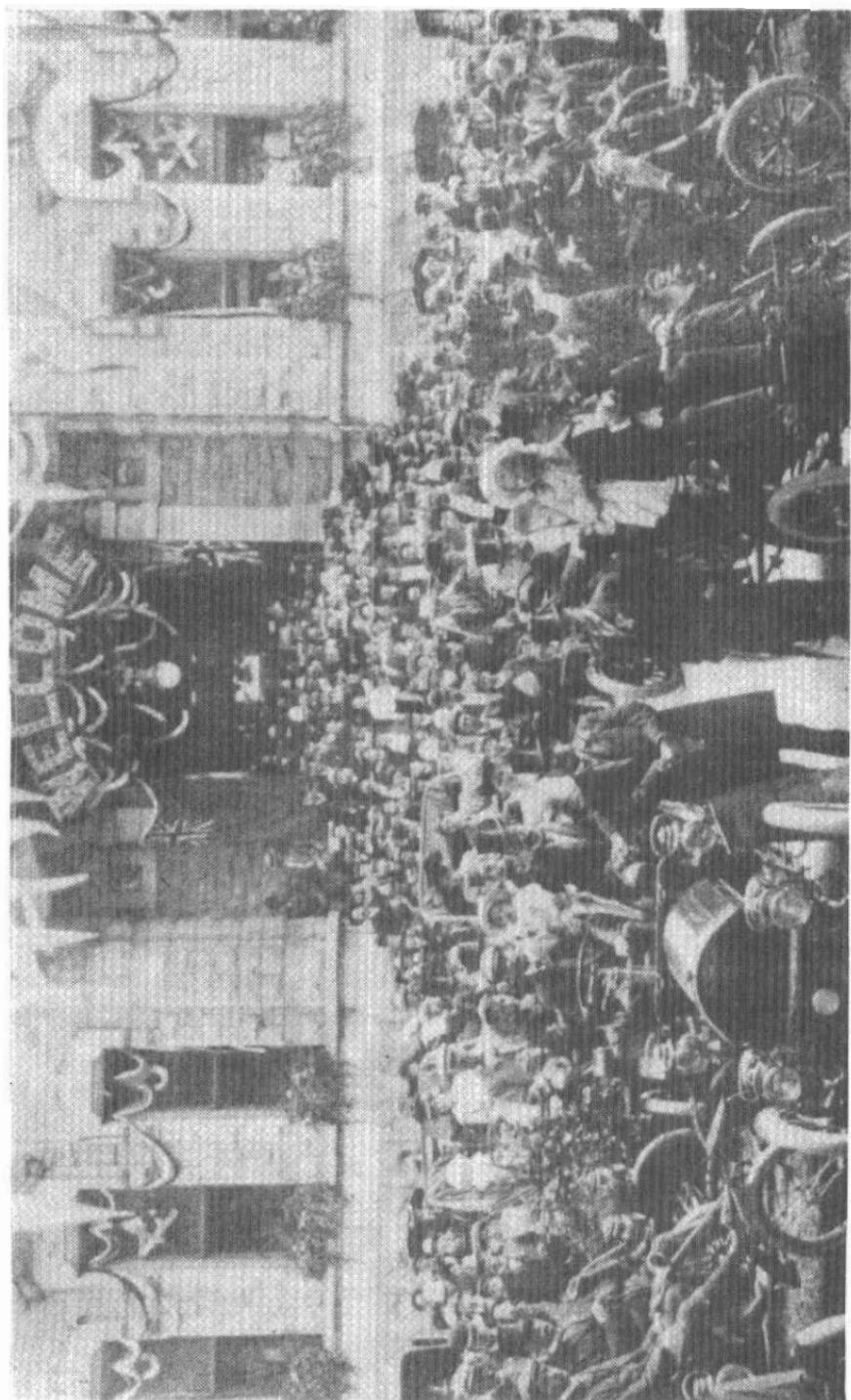
Le premier auto (à l'époque, il était du genre masculin) fut importé de France dans la ville de Québec en 1897. Le propriétaire en était le Dr Henri-Édmond Casgrain, dentiste. L'engin faisait un bruit du tonnerre et lançait des nuages de fumée. L'été suivant, ce fut au tour de Montréal d'avoir son premier auto. MM. Richard et Guillet achetèrent cette voiture aux États-Unis. Dix ans plus tard, il y avait 284 autos dans la province de Québec.

En Ontario, on comptait cent autos vers 1903. La limite de vitesse était de dix milles à l'heure en ville et de quinze milles à l'heure à la campagne. Alors, qui voulait pouvait conduire un tel véhicule. Notre province fut la première à exiger l'enregistrement d'un auto. C'est en 1909 seulement qu'on demanda au conducteur d'avoir un permis.

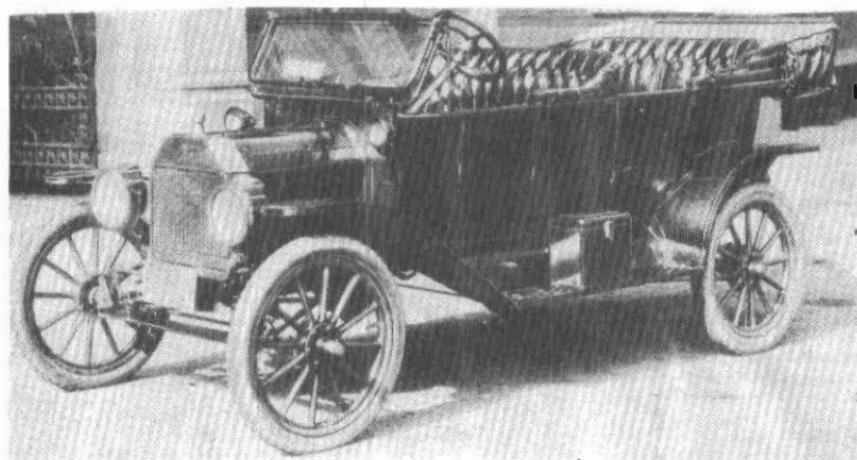
Rappelons qu'en Italie, le Saint Père qui aimait les inventions modernes, avait commandé, en 1905, deux autos à une compagnie italienne.

À cette époque, les machines faisaient un bruit infernal et on pouvait les entendre venir de très loin. D'autant plus, que des pétarades, des nuages de fumée accompagnés de hoquets bizarres qui secouaient les occupants comme des billes dans une boîte, et le fait que les crevaisons nombreuses jalonnaient le parcours, effrayaient passagers, passants et animaux rencontrés. Mais, on ne peut arrêter le progrès. On se couvrait d'amples manteaux, les chauffeurs portaient de grandes lunettes protectrices, des casquettes énormes et des gants solides pour faire tourner la manivelle qui mettait le moteur en mouvement. L'essence coûtait alors 7¢ le gallon. Heureuse époque!

Quand apparut dans nos rues ces véhicules sans chevaux, bruyants et de fonctionnement mystérieux et incertain? Vers 1898, John Moodie fut le propriétaire d'un auto. Je n'en sais pas plus long, mais on dit qu'en 1900, l'épouse de Thomas Ahearn qui avait été responsable de la sortie à Ottawa du premier tramway électrique en 1891, conduisit un auto par les rues de la petite capitale de 60,000 habitants. C'était un auto électrique. En 1901, il y avait certainement une demi-douzaine de véhicules à moteur à Ottawa car on voit ces merveilles sur une photo que je prends grand plaisir à reproduire dans ces pages. Rien de plus plaisant que cette foule rassemblée devant l'hôtel de ville d'Ottawa en septembre 1901 pour accueillir le duc et la duchesse d'York qui deviendront plus tard George V et la reine Mary. À ce moment-là, l'hôtel de ville, construit vers 1876, était situé rue Elgin. Dans le Tome III, j'ai montré, à la page 219, l'imposante tour qui surmontait son entrée. On voit maintenant la porte principale avec un grand «Welcome» au-dessus de l'arcade. Des draperies ornent les fenêtres. Je suppose que les messieurs en chapeau de castor et frac, sont le maire Morris et les échevins, peut-être parmi eux MM. Desjardins et Vincent. Mais, j'ai surtout retenu cette photo pour l'intérêt qu'elle présente en nous faisant voir ce qui était, en 1901, la toute dernière mode: l'auto. On voit une profusion de beaux messieurs appuyés nonchalamment sur leur véhicule ou assis sur les hautes banquettes. Il est clair que tout ce beau monde est fier de se pavaner avec la nouvelle invention. Les modes d'alors attirent aussi notre attention. Tous les hommes, même les gosses, portent une coiffure, soit haut de forme, chapeau rond, casquette ou chapeau de paille. Personne n'est tête nue. On aperçoit quelques dames ici et là. Le col de la robe rejoint le menton, les manches sont longues. On est modeste dans son costume. Sur une photo qui montre le couple George et Mary déambulant rue Elgin avec leur



suite, on voit que la princesse porte, elle, une longue robe avec petite traîne, ce qui devait être peu commode lorsque les chevaux avaient laissé dans les rues leur carte de visite, comme on dit; elle popularisera, plus tard, un chapeau emboîtant le tête, mettant en vedette un port de reine.



Ford Modèle T 1905.

Petit à petit, l'apparence de l'auto fut améliorée; le chauffeur et les passagers ne furent plus juchés sur les banquettes mais furent plus confortablement assis à un niveau plus bas. On peut juger de cette transformation en regardant la fameuse Ford, modèle T datant de 1905, qui deviendra la voiture à la mode.

Quant à l'industrie de l'auto, elle commença au Canada en 1904 à Windsor. Le premier auto, de construction canadienne fut amené à Ottawa en 1905 par la maison Wilson & Cie, rue Bank. L'engin pouvait filer à 20 milles à l'heure et son prix de vente était de \$2,700. Cependant, la limite de vitesse en ville restait bien en deçà de 20 milles à l'heure, la vitesse des bolides étant sévèrement contrôlée. Ainsi, en 1906, un citoyen d'Ottawa, Harry Ketchum, dut payer une amende pour avoir conduit rue Daly à plus de dix milles à l'heure.

En 1908, le 1er juin, dans une Packard à quatre cylindres, A.H. Currie, Johnny Powers et Alf. Smith s'embarquèrent pour aller voir une partie de lacrosse à Toronto. Ils firent le trajet en trois jours, mais les montants à payer aux différents postes de péage les enragèrent. Les péages, tels que connus à l'époque, cesseront d'exister vers 1927.

Comme je l'ai dit, les conducteurs de véhicules automobiles doivent se procurer un permis à partir de 1909. Ce permis doit être

porté sur la visière de la casquette du chauffeur ou au revers de son costume.

On voit que vers 1912, la vitesse permise augmente. Ce n'est pas encore la course du Mans, mais on fabrique des autos qui peuvent filer à cinquante milles à l'heure. Par exemple, l'automobile Reo est fabriquée au Canada et se vend \$1,500. Elle peut transporter cinq personnes, possède trois lampes à pétrole, deux à gaz; elle a aussi un générateur, une corne, etc. L'exposition d'autos qui se tient sur les terrains de l'Exposition en 1912 montre environ 175 machines. Ce sont les marques suivantes: Hudson, Franklin, McLaughlin-Buick, Willis-Overland, sans oublier, la populaire Ford Modèle T, et aussi la Russell. Remarquez que l'auto prend le genre féminin maintenant. Pourquoi? C'est comme la côte d'Adam. On a tiré d'un original sans nuance, un peu rude à manipuler, une esquisse manquant certainement de raffinement, on a tiré, dis-je, non pas une copie mais une forme plus douce, plus malléable tendant tout doucement aux modèles parfaits qui existent aujourd'hui. Voilà pourquoi l'auto est depuis soixante-dix ans du genre féminin...

Monsieur Joseph Jolicoeur, dans son «Histoire anecdotique de Hull» dit, à la page 96, que la première automobile fut achetée par feu G.H. Millen, de la compagnie E.B. Eddy, un peu après le grand feu de 1900. Lancée à quinze milles à l'heure, cette machine ne pouvait qu'effrayer chevaux, passants et aussi passagers car Monsieur Eddy, sollicité d'essayer le nouvel engin, en descendit, très secoué, après un bout de trajet, rue Wellington, à Hull. Joseph Jolicoeur raconte également que le premier trajet Hull-Maniwaki, en automobile, fut effectué en 1905 par Alphonse Provost, de la maison d'épicerie en gros Provost & Allard, d'Ottawa. L'entrée du véhicule à Maniwaki causa tout un émoi et on accourut pour voir sa performance. Deux ans plus tard, le Dr J.E. Fontaine effectuait le même trajet. Sa voiture était une Franklin. Peu après, Me J.W. Ste-Marie posséda une McLaughlin-Buick, M. Charles Brodeur, une Cadillac et, enfin, l'ancien maire Hormidas Dupuis était, en 1912, propriétaire d'une Overland. Ce fut cette année-là, dit l'auteur, que le premier taxi fit son apparition. Un an plus tard, le Dr J.B. Davies, P.H. Charron et Georges Montpetit achetèrent chacun une auto, ce qui portait le nombre total à trente, à Hull.

L'Association des automobiles de Hull et de Gatineau fut fondée par Valmore P. Leduc en août 1912. Elle avait surtout pour but de protéger les conducteurs qui prétendaient n'être pas tenus de payer leur dû aux barrières de péage.

CHAPITRE VI

1905 Les sept provinces du Canada héritent de deux consœurs qui sont fondées en 1905: la Saskatchewan et l'Alberta. Elles ne seront donc plus, comme elles l'étaient depuis 1882, des districts administratifs des Territoires du Nord-Ouest, mais des provinces en bonne et due forme. Le Gouverneur général Grey et Sir Wilfrid Laurier assistent aux fêtes, d'abord à Edmonton puis à Regina. Rappelons que c'est à ce dernier endroit qu'eut lieu une partie de football jouée par six policiers de la Gendarmerie à cheval. Les chevaux donnaient naturellement de vigoureux coups de pied au pauvre ballon qui, n'en pouvant plus, creva comme la grenouille de la fable, et la partie fut terminée d'emblée.

La même année, l'Ontario élit un gouvernement conservateur: celui de L.P. Whitney. Son prédécesseur, un Libéral, l'hon. Ross, fait l'objet d'un entrefilet amusant d'une annonce dans «Le Temps» à la veille des élections. Il est dit qu'il ne faut pas confondre le bon libéral l'hon. Ross avec M. Ross, rédacteur en chef de l'Evening Journal, ce dernier «un mangeur de Canadiens français».

Sur la colline du Parlement à Ottawa, Charles Marcil est nommé orateur suppléant de la Chambre des communes, l'Honorable Belcourt ayant quitté la présidence pour devenir Ministre sans portefeuille dans le cabinet Laurier. À un remaniement du cabinet en 1906, Rodolphe Lemieux deviendra Ministre des Postes. L'Hon. Raoul Dandurand sera président du Sénat du 9 janvier 1905 au 13 janvier 1909.

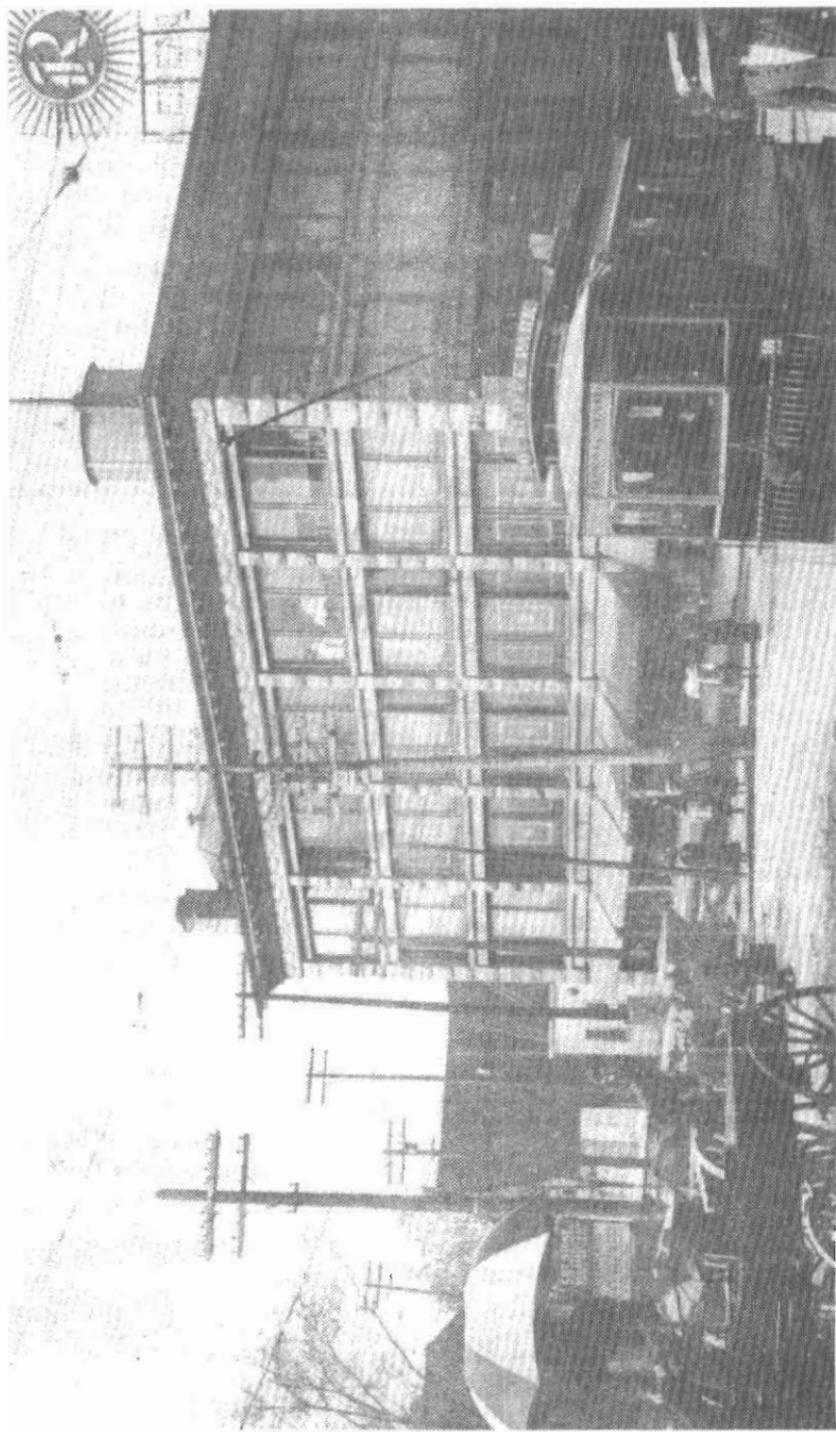
On sait que «Le Temps» est ardemment libéral et que Sir Wilfrid Laurier est son dieu. Aussi, doit-il se réjouir que deux artères très importantes de la capitale portent maintenant le nom de son idole: les rues Théodore et Maria deviennent les rues Laurier est et ouest.

Cependant, je ne puis m'empêcher de remarquer le nombre impressionnant de fautes de français que présente le journal. Exemple: L'empereur à la merci de toutes sortes d'influences ne sait quel partie prendre. Trois fautes dans cette courte phrase, c'est trop! De fait, si on analyse ce journal qui est d'ailleurs le seul de langue française, on trouve qu'il contient maintenant beaucoup d'articles très courts sur différents sujets, davantage d'annonces et de photos assez pâles mais pas encore de scènes ou de photos de groupes. Mais, ici une exception. Le 18 janvier, le journal reproduit une grande photo prise en 1904 des employés de la maison J.A. Faulkner avec, au milieu en médaillon, A. Faulkner lui-même.



L'édifice Daly, qui doit son importance au fait qu'il est maintenant le seul exemple de ce qu'on appelle «l'école d'architecture de Chicago», a été conçu pour être un grand magasin de vente en détail. Ce fut sur un terrain à l'angle des rues Sussex et Rideau, la propriété de Francis Clemow, pionnier de Bytown, qu'en 1904, T. Lindsay, très connu pour son commerce de vêtements, fit construire le premier magasin à rayons d'Ottawa. Ses portes ouvrirent en 1905, au milieu de l'excitation générale. Après la mort de Lindsay en 1909, l'immeuble fut acheté par A.E. Rae & Cie de Toronto, qui ajouta deux étages et des fenêtres. Éventuellement, cette compagnie fit faillite. Rae avait-il trop de fers au feu? Il avait acheté le journal «Le Temps» en mai 1914. Toujours est-il que l'immeuble fut acheté, en 1918 par M.J. Daly. Notons que cet homme, qui donna son nom au grand bâtiment de pierre, ne l'occupa pratiquement jamais mais le loua pour des bureaux, dont ceux du nouveau «Plan d'impôt sur le revenu», fondé temporairement pendant la guerre. Hélas, il dure toujours! En 1921, le gouvernement fédéral acheta l'édifice Daly pour un million de dollars et y installa ses bureaux.

Le sort de cet immeuble est en équilibre instable depuis plusieurs années. Certains veulent le démolir, disant qu'il est laid, inesthétique, passé de mode, etc.; d'autres, conscients que son style est unique, veulent le conserver. Quel est ce style, dit «de Chicago»? C'est en réalité le premier essai de construction moderne en architecture. On avait découvert que des poutres d'acier pouvaient être encastrées dans du béton, facilitant ainsi l'emploi de grandes fenêtres et de larges baies. En forme de colonne, la base servant à soutenir un édifice à étages sans décoration, il se terminait sur le haut par une décoration importante, souvent une frise comme le montre la photo de 1912 que j'ai cru utile de reproduire ici. On remarque les tramways qui, maintenant, ne sont plus ouverts aux quatre vents, le conducteur



Edifice Daly (1912).

étant à l'abri; le panier existe toujours à l'avant. À droite, très bon exemple de la mode féminine à cette époque.

En 1905, un commerce est installé ici qui dure toujours aujourd'hui. Il s'agit de la boutique pour vêtements et accessoires d'hommes, la maison E.R. Fisher, rue Sparks, maintenant tenue par trois petits-fils du fondateur. En 1983, Fisher a cinq magasins à travers la ville.

En ce qui concerne les améliorations de par la ville, on est maintenant assuré que le Musée national Victoria et l'hôtel de la Monnaie seront construits ainsi que la Bibliothèque Carnegie qui ouvrira ses portes bientôt.

L'inauguration du Monument national n'a pas encore eu lieu mais, déjà, en 1905, l'association qui a charge de sa construction, demande que l'adjoint au directeur de la nouvelle bibliothèque soit un Canadien français.

D'autre part, je pense que c'est pendant cette année 1905 que la maison de tôle fut construite, rue Church, par le ferblantier Foisy. Je l'ai dit précédemment: la façade se trouve maintenant curieusement placée sur le mur arrière d'un hôtel rue Sussex, par la CCN, propriétaire de cette maison, unique en son genre.

Le Gouverneur général et Lady Grey sont reçus par l'Institut canadien-français; le couple Minto avait, de même, été l'objet d'une telle réception. Il s'agit, cette fois, d'écouter M. Allard, de l'Université Laval. Plus tôt, Lady Grey avait assisté, à l'Institut, à une conférence d'Auguste Lemieux sur «Mme Roland et la révolution française». D'ailleurs, les Grey semblent accepter toutes les invitations qu'on leur fait. En présence de Lord Grey, les pompiers d'Ottawa donnent un concert au théâtre Russell. À cette occasion, et pour annoncer le concert, une grande photo du chef des pompiers, M. Pierre Provost, apparaît dans les pages du «Temps».

En remplacement de M. Sénécal, M. Henri Lefebvre devient directeur de la chorale de l'église du Sacré-Coeur. M. J.F.H. Laperrière est président de la chorale de la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa dont M. Amédée Tremblay est, à la fois, depuis le départ de M. Napoléon Mathé, l'organiste et le directeur du chant.

Notons que c'est en cette année 1905 que Mgr Duhamel ordonne l'abbé Barrette à la prêtrise. Il sera le futur curé de la paroisse St-Charles et j'en parlerai lors de la fondation de cette nouvelle paroisse en 1908.

★ ★ ★

Il y avait un patinoir (on dira plus tard une patinoire), le Crystal, rue Osgoode. Un incendie le détruit entièrement le 4 février 1905.

La glissoire (on disait auparavant le glissoir) qui se trouve à l'extrémité de la rue Water, en direction de la rivière Ottawa, est très populaire et les amateurs de sensations fortes s'en donnent à coeur joie. D'ailleurs, cet hiver du début de 1905 est particulièrement rude; des tempêtes empilent la neige sur plusieurs pieds d'épaisseur à tel point que les tramways ne fonctionnent plus et que les charrettes à hautes parois de bois où, à la pelle, on met la neige déblayée des rues, ne suffisent plus.

Cet hiver de 1905 n'a pas que des inconvénients. Les amateurs de musique et de théâtre sont gâtés. Le fameux violoniste Isaye vient jouer devant un auditoire enthousiaste au Russell et c'est là que la grande actrice Réjane paraît dans «Zaza», entre autres. À la fin de la même année, Sarah Bernhardt, la Divine, viendra à Ottawa jouer «Camille», «Adrienne Lecouvreur» et autres pièces. Sarah logera à l'hôtel Russell et sera invitée à déjeuner à Rideau Hall. La critique que donne «Le Temps» des pièces jouées, est courte mais flatteuse. On sait que la tragédienne a eu des ennuis à Québec car le journal «L'Événement» a rapporté dans ses colonnes les paroles peu flatteuses qu'a prononcées l'actrice à l'endroit du Canada. Cependant, «Le Temps» exprime l'opinion que le journal qui a rapporté les propos de Sarah, a quelque peu exagéré ce qui a été proféré devant les media d'information. N'est-ce pas du pareil au même, aux jours d'aujourd'hui?

Les sports d'hiver étaient populaires, on allait au spectacle mais l'été, soit Britannia, soit Aylmer attirait les foules. Britannia présentait, bien sûr, des attraits de choix depuis que les tramways y avaient accès, mais la population se rendait aussi volontiers à l'extrémité de la ligne des tramways qui partait du quai à l'est du canal Rideau. La ligne suivait la falaise, traversait le pont interprovincial dit Alexandra, suivait les rails des trains du CPR, traversait Deschênes, arrivait à Aylmer et, suivant la rivière, arrivait au quai du parc de la Reine. Il y avait là plusieurs amusements divers: une piste de patinage sur roulettes, une maison de miroirs, une chute pour toboggans qui finissaient dans l'eau, de la musique, des régates, etc. Il y avait un kiosque pour rafraîchissements que montre une amusante photo de 1905. Pour ceux dont le gousset était mieux garni, il y avait à Aylmer le club de yacht Victoria, très chic et exclusif.

★ ★ ★

Il va sans dire qu'à l'époque, même sous le soleil quelquefois torride de l'été, il était impensable pour les femmes de s'habiller autrement qu'avec des blouses à longues manches et à col haut; la jupe était ample et longue, les chaussures étaient à boutons. Sur leurs cheveux empilés au haut de la tête, les dames portaient un

canotier et tenaient à la main une ombrelle. C'était charmant, très féminin, et très inconfortable. Les hommes, eux, pouvaient porter des pantalons courts et des chemises légères à manches courtes. Pour se baigner, les femmes entièrement couvertes du cou jusqu'aux mollets, avaient sur la tête un bonnet comme ceux qui sont maintenant de mode pour prendre sa douche.

Comme aujourd'hui d'ailleurs, la mode consistait en de fugitifs engouements: vers 1905 ou 1906, les élégantes aimaient porter des chapeaux faits en lanières de papier, entrecroisées de façon originale. Les couleurs les plus brillantes étaient à la mode pour ces couvre-chefs originaux. On m'a raconté qu'une jeune fille, son fiancé, et l'indispensable dame chaperon faisaient une excursion sur la rivière des Outaouais. Le soir était tombé, la musique jouait des airs à la mode, langoureux et tout à fait romantiques, les couples tournoyaient en dansant la valse ou le cake walk ou le shimmy. . . Tout à coup, le ciel s'obscurcit, les nuages s'ouvrirent et laissèrent tomber sur les excursionnistes des torrents d'eau. Le bateau atterrit ici au milieu de l'orage et les passagers s'enfuirent à toutes jambes vers leur logis. Le chapeau de la jeune fille était de papier rouge, tressé de façon artistique. La pluie en fit une bouillie informe et le tout dégouлина en épaisses traces écarlates sur le jeune visage de l'infortunée et sur son cou gracile. Joli spectacle! D'autre part, la dame chaperon voulant protéger sa coiffure, ramena sur sa tête, sans cérémonie, sa très longue jupe de serge noire, laissant voir à tous et à chacun la dentelle d'un large jupon blanc. Le galant, lui, s'en tira du mieux qu'il put, ses cheveux plaqués collés davantage sur son crâne inondé et le blanc de son pantalon et de ses bottines, imbibé de la boue grise des rues.

Quelques décès: Mme veuve Thomas Paquette, née Flavie Hotte, de la paroisse Ste-Anne; Phillipe Savard, 340 Rideau, de la paroisse du Sacré-Coeur; Mme Stanislas Drapeau, née Caroline Drolet, veuve de S. Drapeau décédé en 1893 (voir Tome III, page 167) Mme Drapeau mourut chez son fils, Philippe, du Ministère des Travaux Publics à sa résidence 603 Cumberland: Arthur Laperrière, 45 ans, arrivé à Ottawa en 1865 et qui tenait un magasin général à Edwards depuis un an: Mme veuve Marie Turcotte, 75 ans, de la paroisse Ste-Anne. Elle laisse deux fils Magloire et Émilien; Mme Joseph Marier, 39 ans, née Rose-Anne Richard. Née à Québec en 1865, elle habitait Ottawa depuis 29 ans, au 351 de la rue King Edward.

Quelques mariages: celui, très discret, à la cathédrale Notre-Dame, de l'Hon. Israël Tarte avec Madame veuve E.L. Turcotte; le colonel Pinault, du Ministère de la Milice épouse, à l'église St-Joseph, Marie Louise Lambert, fille de M. F.N. Lambert, autrefois

du Ministère de la Milice. Le couple fera un voyage de noces de deux mois en Europe.

Divers

— Madame Alonzo Wright étant maintenant décédée, la maison que son mari avait installée à Limbour est achetée par les Pères du St-Esprit qui y ont toujours un collègue.

— En 1905, décès d'Alexander Muir, de Toronto, auteur de l'hymne «The Maple Leaf forever».

— Diabétique, Jules Verne meurt le 24 mars 1905. Il était sourd et la cataracte voilait son regard. Il y a trente ans à peine, on rapportait, en décrivant sa vie, que la seule prophétie de Verne non encore réalisée était le voyage de la terre à la lune. Aujourd'hui, en 1983, il y a belle lurette que cela est fait et que les engins à explorer l'espace s'attaquent maintenant à Mars à défaut de Venus qui est trop brûlante. . . comme il se doit!

— Découverte de toute première importance: les transfusions sanguines.

— En France, séparation de l'État d'avec l'église.

CHAPITRE VII

1906 Importante pour les Canadiens français, tant pour l'éventail de ses diverses activités que pour les possibilités que le Monument national offrait aux nôtres au moment où on sentait que les objections à la présence française ici se faisaient plus évidentes, la fondation de cet organisme a droit ici à plus d'espace que je n'en accorde d'habitude à un événement de cette sorte.

L'idée en germa vers 1903 et l'avocat J.U. Vincent en fut l'instigateur et le réalisateur avec un groupe d'hommes dont je donnerai les noms ci-après. On voulait avoir un endroit qui constituerait un centre d'activités pour les Canadiens français: théâtre, sports, salles de lecture, salles pour soirées littéraires, etc.

Il fut décidé que le financement de ce projet se ferait par des souscriptions volontaires, des dons et l'aide de concerts, banquets, etc. organisés à son bénéfice. On s'embarqua dans une dette de \$51,000 au départ, dette dont on acquittera la moitié avant 1909.

On acheta un terrain, en 1903, à l'angle des rues Dalhousie et George. Je pense bien que, sur ce terrain, avait été bâtie, dès les débuts de Bytown, la maison en billes du maître-charpentier Pierre Desloges (voir «Bytown», page 319) mais je n'ai pu m'assurer de cela. Je sais, cependant, que l'habitation de Desloges était encore à l'emplacement original jusqu'au début de ce siècle-ci; alors, il se pourrait fort bien qu'elle ait été démolie pour faire place au Monument national.

La construction de l'édifice commence. Il a quatre-vingt pieds de long et soixante-dix pieds de large, avec quatre étages et une tour de quatre-vingt quatorze pieds. Il contient un théâtre qui peut loger de 800 à 900 personnes, des salles pour jeux athlétiques, jeux de quilles, d'échecs, de dames, etc. Il y a aussi un bain de vingt pieds de long et de douze pieds de large, des salles de lecture et de petites pièces pour réunions de comités.

Le Monument national est terminé en 1906 et, le 20 mai, il ouvre ses portes. Un grand concert, organisé par les Artisans marque l'inauguration, à laquelle assistent Mgr Duhamel et un grand nombre de bienfaiteurs. M. F. Breton est l'organisateur de cette soirée. Dans son discours, Monsieur Vincent se réjouit que le Monument national soit un point de ralliement pour ses compatriotes ainsi qu'une source d'énergie et une fontaine de science. Mgr Duhamel, qui est accompagné de tout son chapitre, félicite chaleureusement les organisateurs et dit être très fier que quelque chose de grand et de beau ait été accompli.

L'exécutif du Monument national se compose du Président J.U. Vincent, du vice-président A.L. Pinard, du second vice-président A. Charbonneau et du secrétaire E. Naubert. Les directeurs sont Honoré Robillard, A.A. Taillon, le docteur Chevrier, J.N. Chalifour, A.T. Charron, J.M. Lavoie, O. Leclair, E. Lafontaine, J.B. Couillard, F.A. Labelle, A. Hardwood, George Beauregard, J.A. Faulkner, T. Lemay et le président de la Société St-Jean Baptiste. Tout ce qu'Ottawa compte de Canadiens français, membres d'organismes et de sociétés, figure parmi les membres fondateurs dont la liste s'allonge sur plusieurs colonnes du journal «Le Temps» qui relate la fondation du Monument national avec beaucoup de détails.

On se met aussitôt à l'oeuvre. Les épouses des membres de l'Exécutif, surtout Mme A.L. Pinard et d'autres dames, organisent une tombola. De fait, les dames seront très actives pendant les mois qui suivront et c'est, à la vérité, la première fois qu'elles ne se cachent pas sous l'anonymat. Pendant la tombola qui dura plusieurs semaines, les jolies dames portent des costumes pittoresques «qui flattent l'oeil et captivent les coeurs».

Suivent maintenant des manifestations où peuvent se réunir les membres. D'abord, un banquet organisé par la Société St-Jean Baptiste, des séances de gramophone, un banquet organisé par Me Auguste Lemieux le 30 mai en l'honneur des sénateurs, députés et membres des professions libérales. Le sénateur David y assiste et adresse la parole, en présence de Lady Laurier. Puis, on organise des parties de euchre et un grand concert sous les auspices des Forestiers catholiques pendant lequel la famille de M. Alphonse Rochon exécute le morceau d'entrée.

Destinées à mettre des sous dans la caisse, car elles sont toujours au bénéfice du Monument national anxieux de payer, le plus tôt possible, la dette contractée quelques années auparavant, les manifestations se succèdent. Le clou sera la pièce «L'Intransigeant», opéra comique d'Amédée Tremblay et de Rémi Tremblay, présenté le 25 juin. «Le Temps» consacre toute une page à cet événement dramatique et musical. L'impresario est Albert

Tassé, les acteurs principaux étant Henri Landry, Adélarde Charron, Oscar Paradis, Mme Burns, Mlle Lisette St-Jean et Mlle Émma St-Denis. Comme cette représentation est donnée au profit du Monument national, on veut éviter de trop grands frais; on se dispense donc d'un orchestre et c'est Amédée Tremblay qui accompagne au piano. C'est un succès complet.

Le 3 juin, Sir Wilfrid Laurier et son Ministre de la Marine, L'Hon. Brodeur, viennent visiter l'édifice dont on parle tant.

Peu après son inauguration, le Monument national fête Léon Pinard, membre du 43e Régiment, qui part pour Bisley où il fera partie de l'équipe canadienne de tireurs.



Lorsque Andrew Carnegie vint à Ottawa pour l'inauguration de la bibliothèque qui portait son nom et pour laquelle il avait donné une somme de \$100,000, il rencontra ici un autre Écossais, Sir Stanford Fleming. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, ne s'étant pas vus depuis leur enfance lorsque les deux petits garçons habitaient le même village en Écosse. Au moment de l'inauguration de la bibliothèque, Sir Stanford était chancelier de l'Université Queen's. Il en profita pour conférer un degré honorifique à son ami Carnegie.

Naturellement, la venue ici d'Andrew Carnegie, roi de l'acier, donna lieu à des réminiscences de la part de ceux qui l'avaient connu. Ainsi, Mme Moodie qui était, en 1847, la jeune femme de Robert Moodie, de Nepean, racontait que, fillette, elle allait porter le repas de son père en Écosse; elle était souvent accompagnée d'un garçon aux pieds nus à qui elle donnait des rôties car il en était friand. Ce garçon s'appelait Andrew Carnegie lequel, maintenant, pouvait aisément mettre du caviar sur des rôties s'il le désirait.

L'inauguration de la première bibliothèque publique à Ottawa eut donc lieu le 30 avril 1906. J'ai parlé brièvement dans le Tome III (année 1895) du désir des citoyens d'avoir un endroit où la population pourrait lire, emprunter des livres ou les consulter. On se souvient que les autorités municipales avaient répondu que construire une telle bibliothèque aurait été un luxe. Cependant, le don de \$100,000 fait à la ville en réponse à la demande du maire, facilita l'érection, à l'angle des rues Metcalfe et Laurier, d'une belle construction de pierre pour le plaisir et l'agrément de plusieurs générations d'Outaouais et d'Outaouaises. M. Lawrence J. Burpee fut le premier bibliothécaire en chef et Adélarde E. Proulx fut chargé de la section références. Petit à petit, des succursales furent éparpillées à travers la ville, quelquefois logées dans des écoles. La première demeure de la succursale Rideau fut dans une petite maison, angle King Edward et Rideau en 1924. Dix ans plus tard, elle

déménageait dans ses locaux actuels, rue Rideau, à côté de l'immeuble du journal «Le Droit». Rappelons que la Fondation Carnegie donna une somme additionnelle de \$15,000 pour loger une succursale dans la partie ouest de la ville.

À l'heure qu'il est, l'immeuble érigé en 1906 a été démoli et remplacé par un édifice à trois étages, mais au même endroit que le précédent. Tout ce qui reste de l'ancien immeuble est une verrière qui se trouvait sur le palier allant du rez-de-chaussée au deuxième étage de l'ancienne bibliothèque, faite alors par un artiste d'Ottawa, Harry Horwood. Elle représente des auteurs anglais: Scott, Byron, Shakespeare, Dickens et Tennyson ainsi qu'Archibald Lampman, le poète d'Ottawa dont j'ai déjà parlé. Aucun écrivain de langue française ne figure là, à croire que les nôtres ne savaient pas lire! Cependant, l'avantage du nouvel immeuble est qu'il possède une salle «Ottawa» contenant tout ce qu'on a écrit sur Ottawa et tout ce qui a été publié par des auteurs de la région. Ce qui est déplorable c'est que en faisant, pour m'amuser, un petit sondage sur la popularité de cette salle, j'ai reçu huit réponses sur dix de personnes qui ne savaient pas qu'elle existait.

1906 marque le cinquantième anniversaire de l'église St-Joseph, construite en 1856, seconde église catholique d'Ottawa. On se souvient que cette première église fut démolie en 1892 et remplacée par une autre. Cette dernière brûla en 1930.

Décès à Ottawa de Joseph Dumais, 88 ans, de la paroisse du Sacré-Coeur et de Mme veuve Joseph Dionne, 63 ans, 73 Cathcart, et de bien d'autres.

Un membre respecté d'une famille pionnière disparaît en cette année 1906. Madame Flavien Rochon, veuve du sculpteur sur bois, mort depuis quelques années, s'éteint à son tour. Elle était née Bastien et sa jolie tête de grand-maman apparaît sur la photo que j'ai obtenue de son arrière-petite-fille Mme Rhéal St-Amour et qui est reproduite à la page 69 du Tome III. Madame Rochon qui avait continuellement habité la petite maison de la rue St-Patrick, en face du portail sud de la cathédrale, s'était fait une réputation de bonté et de charité. Lors de son décès, elle laissait un fils Alphonse et plusieurs filles dont les silhouettes apparaissent également sur la photo en question.

Il y avait, à Britannia, une chapelle catholique: St-Bonaventure, construite en 1894 et démolie en 1950. Une photo de 1906 montre des fidèles sortant de la chapelle, les dames avec des chapeaux de paille blanche à bords droits, les messieurs avec chapeau de paille à calotte plus basse et garçons à culottes courtes et collet matelot. Une autre photo qui faisait partie d'une très intéressante exposition tenue en 1983, nous montre la marina de

Britannia, si populaire pendant ces années, et le pavillon du quai, cette construction incendiée en 1918. On nous montre aussi l'école Mosgrove du district scolaire No 3 chemin Richmond, à Nepean, construite en 1887.

L'Imprimerie nationale était depuis environ vingt ans le lieu de travail d'un grand nombre de citoyens de la Basse ville, tout spécialement. L'esprit d'équipe était remarquable car on note, pour 1906, que des typographes de l'Imprimerie offrent des prix aux élèves des écoles du quartier, tandis que les employés se cotisent pour offrir une médaille aux étudiantes méritantes des cours d'économie domestique à l'école d'Youville, tenue par les Soeurs Grises.

L'Académie de La Salle a aussi son quota de jeunes qui se signalent dans divers domaines dont celui de la générosité n'est pas le moindre. Ainsi, Olivier Gravel, élève de cette institution, qui avait déjà sauvé d'une noyade le jeune fils de l'échevin C.S.O. Boudreault, répète son exploit en enlevant à la rivière traîtresse une personne dont l'embarcation avait chaviré.

Je devrais noter ici un nouveau service instauré par la ville: celui de la collecte des ordures qui était laissée auparavant à chaque individu. Maintenant, un contrat est donné pour ce travail à une entreprise privée.

Nous signalerons de plus en plus de commerces qui, fondés dans cette première décennie du vingtième siècle, existent encore aujourd'hui. Le magasin McIntosh and Watts qui vend de la porcelaine, de la vaisselle, etc. est fondé en 1906 par M. McIntosh et sa soeur Mme Watts. Le magasin est alors installé rue Bank, entre Cooper et Lisgar. Quatre ans plus tard, il se trouvait 245 Bank, jusqu'en 1958.

Adolphe Drouin, fils de M. Drouin, le talentueux calligraphe du Secrétariat d'État et frère de Mlle G. Drouin et de Mme Letellier qui habitent actuellement le 100 de la rue Empress, est au nombre des nouveaux médecins gradués de l'Université Laval.

Il serait trop long de mentionner tous les organismes, sociétés, clubs et autres groupes qui existent à l'époque. Ils sont légion. Cependant, je note qu'en cette année 1906, un des hommes les plus énergiques de ce début d'année, M. F.R.E. Campeau, est président du Club de pêche et de chasse qui porte son nom. À ce club appartiennent aussi MM. Ahearn Jr. et John Byrnes. M. Campeau est également président du Club numismatique d'Ottawa. Sont membres aussi MM. L.J. Casault et F.X. Paquet.



Divers

— 1906: Patrick Cannon découvre sur sa ferme de Pakenham le squelette d'une baleine enfouie sous quatorze pieds de glaise depuis des milliers d'années. Le squelette est maintenant au Musée.

— Mort du peintre solitaire de la ville d'Aix, le grand Paul Cézanne.

— Décès à Montréal de Raphaël Bellemare, journaliste, président pendant quarante ans de la Société St-Vincent de Paul, co-fondateur de la Société historique de Montréal, membre de la Société royale. Une de ses filles a épousé l'hon. Manion, ministre fédéral et une autre s'est mariée à Eugène Poitevin, minéralogiste en chef au gouvernement fédéral.

— Mme Julie de la Gimodière Riel, mère de Louis Riel, meurt à 86 ans.

— Sir Hector Langevin meurt à Québec à 80 ans. Il avait été mêlé à toutes les étapes de la vie canadienne et avait vécu à Ottawa de longues années. Il avait été Ministre des Travaux Publics et, encore aujourd'hui, son nom reste attaché à l'édifice de la rue Wellington, construit sous son règne. Il avait pris sa retraite en 1891.

— Décès de Charles Baillargé, né en 1826, architecte de renom qui vécut à Ottawa, travailla au Département des Travaux Publics, fut l'artisan de nombreuses réalisations ici. Il était aussi écrivain, membre de l'Académie royale des Arts, de la Société royale, etc.

— Importante invention qui nous semble maintenant toute acquise: l'Université McGill démontre, en 1906, l'usage que l'on peut faire des Rayons X.

— E.B. Eddy, propriétaire de scieries et homme d'affaires le plus important de Hull pendant de nombreuses années, meurt en 1906.

— La nouvelle province de la Saskatchewan se choisit une capitale. C'est Regina laquelle à l'époque où elle fut traversée par la ligne du Canadien-Pacifique, s'appelait Pile of Bones Creek. C'est la princesse Louise qui lui donna son nom de Regina. Il est vrai que les quartiers généraux de la Police à cheval y étaient déjà, mais la ville reçut son brevet de noblesse lorsque après s'être grandement agrandie lors de la prospérité des prairies de blé au début du siècle, elle devint capitale provinciale en 1906.

— J'apprends une chose étonnante. En 1906, on parlait beaucoup d'annexer Hull à Ottawa. Le «Citizen» d'Ottawa était en faveur mais le «Journal» et le «Free Press» s'opposaient à cette amalgamation. M. Joseph Jolicoeur nous fait part de cet étrange projet. Il dit aussi qu'en septembre 1909, pendant une réunion de la

Chambre de commerce de Hull, l'ancien maire de la ville, le Dr E.S. Aubry suggéra que le nom de Hull soit changé en celui de Ottawa-Nord.

— Ottawa, tant décriée pendant si longtemps, semble faire l'envie de ses voisins et, vraisemblablement, des gens qui la visitent puisque T. Mower Martin, peintre, et l'écrivain Wilfrid Campbell publient en 1906 «Canada», qui montre Ottawa comme «pouvant se comparer aux plus grandes capitales de l'Europe». Le livre donne une sorte de tour d'horizon du Canada mais, en ce qui concerne Ottawa, il mentionne tout spécialement Rockliffe Manor, la résidence de Thomas Keefer, ce qui me laisse croire que son admiration est, malheureusement, un peu superficielle.

CHAPITRE VIII

1907 Cette année-là, la population d'Ottawa est de 80,750 personnes tandis que celle du Canada est de 6 millions et demi.

M. D'Arcy Scott est maintenant maire de la ville tandis que les échevins sont, entre autres, C.S.O. Boudreault, Alphonse Julien, N. Champagne, A.W. Desjardins, MM. Boucher, Gauthier et Lapierre.

Ottawa s'agrandit. Rideauville, Ottawa-Est et Hintenburgh sont annexés en cette année 1907.



Les incendies, fléau dont a tant souffert la ville d'Ottawa, font encore cette fois des ravages: les établissements Edwards, et l'église du Sacré-Coeur sont rasés.

Le 11 juin, un violent incendie, attisé par de forts vents, réduit en cendres l'église du Sacré-Coeur dont la façade donnait alors rue Cumberland, près de Laurier. C'était un très beau temple, doté d'une apparence de légèreté et de beauté et les photos de l'époque qui le représentent, montrent bien l'attrait de cette belle église de pierre. Mais, le feu en eut raison. Les vents charriaient des débris enflammés qui faillirent attaquer la nouvelle Université, menaçant également la résidence du Dr Chabot, l'église St-Joseph et les maisons environnantes. Les pompiers réussirent à limiter l'incendie à l'église.

Le chef Provost se trouvait à l'intérieur de l'édifice lorsqu'une poutre enflammée s'effondra soudainement et le blessa grièvement à la gorge. Il devait mourir de cette blessure un an et demi plus tard.

L'incendie de l'église eut une autre funeste conséquence; lorsque Mgr Duhamel mourut en 1909, on raconta que, pendant le sinistre, il avait tenu à ne pas quitter les lieux; les forts vents et

l'humidité provoquée par les boyaux inondant les flammes, aggravèrent l'état du prélat dont l'angine était déjà avancée. Les Saintes Espèces furent sauvées dès qu'un prêtre aperçut la fumée, et furent transportées à l'église St-Joseph. Mme Emmanuel Tassé s'offrit à remplacer la cloche que son mari avait donnée à l'église incendiée. Pour sa part, M. Tassé fit un don de \$1,000. D'ailleurs, tous les paroissiens se mirent d'accord pour contribuer à l'érection d'une nouvelle église. De fait, elle sera reconstruite par l'architecte Gauthier, de Montréal, celui-là même qui avait bâti l'ancien temple.

D'autre part, à la fin de juillet 1907, les usines Edwards et le moulin MaClaren qui se trouvent à l'extrémité nord de New Edinburgh, sont détruits par un incendie. On y travaillait la laine, on fabriquait là des barils, etc. Les pompiers font diligence, mais en vain. D'ailleurs, il y a une répercussion amusante à ce pénible incident. Un épicier des environs des usines se plaint aux autorités que les pompiers, appelés à combattre l'incendie, ont mangé des confitures dans son épicerie.



Il faut se référer à la page 269 du Tome II pour rafraîchir sa mémoire sur l'importance d'Emmanuel Tassé, homme d'affaires et sportsman. Il était l'époux de Colombe-Placide, décédée en 1900, de la famille pionnière des Grison.

C'est en 1907 que le club de la crosse Capital, dont Tassé était président, fit parler de lui tout spécialement. Lors d'un grand banquet à l'hôtel Russell au printemps de 1906, le président déclara à son club que si l'équipe gagnait la coupe Mann, emblème du championnat canadien, il amènerait tous les joueurs faire un voyage en Europe. Aiguillonnée par cette promesse, l'équipe enleva le trophée et, le 13 mars 1907, tous s'embarquaient à St-Jean, N.-B. pour l'Angleterre à bord du «Empress of Britain». Sur ce navire, se trouvaient aussi Sir Wilfrid Laurier, Sir Frederick Borden, ministre de la Milice, L'Hon. Brodeur, et d'autres membres du cabinet canadien qui se rendaient à la Cinquième Conférence coloniale à Londres.

Le jeu de la crosse jouissait d'une popularité extraordinaire en Angleterre; la Fédération était constituée de 627 équipes dont de nombreuses équipes féminines.

Accueilli par Lord Strathcona, alors Haut commissaire canadien à Londres, le Capital ne tarda pas à montrer ses talents. Il joua une série de dix-sept parties en Angleterre et en Irlande et, cela, toujours avec succès. À Londres, le Capital se mesura avec les Étoiles de l'Angleterre méridionale. La joute eut lieu en présence du Prince de Galles, futur roi George V, et ses quatre fils, des

bambins alors. Après la partie, Émmanuel Tassé présenta aux enfants royaux des crosses spécialement fabriquées pour la circonstance par le fameux Joe Lally, de Cornwall. Le Prince de Galles reçut, lui, la balle que l'on s'était disputée au cours de la partie.

Le 25 mai, les champions du monde à la crosse, les fameux Capitals, reviennent de leur tournée avec leur président, M. Émmanuel Tassé. Ottawa fait à ces champions une chaleureuse réception.

L'année suivante, en juin, Émmanuel Tassé et sa seconde épouse veuve Kearns, sont reçus par le Saint Père car n'oublions pas que ce sportsman et philanthrope avait été aussi, au temps de sa jeunesse, un zouave qui vola au secours du pape.

★ ★ ★

À la mi-juillet, Sir Wilfrid Laurier revint de l'Angleterre. Il eut droit, lui aussi, à une belle réception. Le club Belcourt, dont le président était Auguste Lemieux, organisa l'accueil, en déclarant que la population voulait ainsi montrer à ses représentants canadiens, et tout spécialement à Sir Wilfrid, combien elle était fière d'eux. Laurier n'était pas mécontent non plus. De nombreuses questions relatives à l'autonomie du Canada avaient été discutées: tarif préférentiel, contribution des colonies au maintien de la marine anglaise, etc.

L'Angleterre voulait, naturellement, continuer à négocier avec les autres pays, les traités de commerce, pour le compte de ses colonies. Par son éloquence, son tact, sa diplomatie, Laurier obtint que les dominions soient autonomes sur ce point et puissent négocier directement ces traités. Ceci obtenu, il s'empressa d'envoyer MM. Brodeur et Fielding pour discuter d'un accord commercial avec la France.

Sir Wilfrid Laurier et son épouse furent donc reçus en triomphe à la gare d'Ottawa, puis à l'hôtel de ville.

★ ★ ★

Les premiers films du cinéma muet apparaissent sur l'écran du théâtre Bennett, rue Sparks. En blanc et noir, on y voyait des acteurs très maquillés, des gestes saccadés sur une pellicule qui se déroulait à un rythme accéléré, des histoires qui consistaient souvent en une belle à lourdes tresses blondes, sauvée d'une mort horrible sous les roues d'un train en marche par un beau garçon solide et sans peur. Le vilain était toujours représenté par un maigre filou, à longues moustaches effilées, à cheveux noirs et au regard aussi sombre que ses idées malsaines.

Je pense qu'après le Bennett, ce fut le Clancy qui montra des films puis le Regent et finalement le Centre, rue Sparks, vers 1915. À l'époque, un pianiste accompagnait le déroulement de l'action et des sous-titres indiquaient ce que l'acteur ne pouvait exprimer, étant sans voix. On sait que c'est seulement en 1928 que sortira ici le premier film parlant. Ce sera «The Street Angel» avec Janet Gaynor et Charles Farrell.

Le théâtre qui précéda le Capitol, rues Bank et Queen, fut le Loew's, bâti en 1907. On y présentait du vaudeville au même programme que des films qui, alors, étaient fort courts. Ce fut au théâtre Capitol que les concerts Tremblay enchantèrent plusieurs générations d'Outaouais. Il était de belle apparence avec des lustres et un grand escalier. On peut considérer le Loew's et, après lui, le Capitol comme les successeurs du théâtre Russell.



En 1907, une division très importante des Archives est officiellement créée. Celle des manuscrits, documents historiques de source privée, archives d'organismes, archives publiques d'avant 1867, etc. Les chercheurs trouvent là de quoi alimenter leur curiosité.

Comme à l'accoutumée, Mgr Duhamel reçoit au début de l'année 1907. Le jeune George Boudreault lui présente, à cette occasion, une adresse. Plus tard dans l'année, l'Archevêque préside à la bénédiction de l'Institut agricole de St-Alexandre de la Gatineau, tenu par les Pères du Saint-Esprit. Mgr Duhamel préside également à la pose de la pierre angulaire du nouvel édifice de l'Union St-Joseph du Canada, construit par Antoine Giroux.

M. Mme Élie Renaud fêtent leurs noces d'argent ainsi que l'ingénieur Alfred Migneault et son épouse.

Les médecins, pour leur part, sont actifs dans d'autres domaines que la médecine. Au Monument national, on porte un toast à la santé du Canada lors de la fête nationale. Le Dr Chevrier répond à ce toast avec son éloquence habituelle: «Bercez vos âmes aux thèmes sonores de nos lacs capricieux et profonds» recommande-t-il à ses auditeurs, captivés par tant de poésie.

Avant l'arrivée ici du Dr Telmosse, il n'y avait pas de vétérinaire canadien-français. Il s'installa au 33 de la rue Williams.

En 1907, J.U. Vincent est élu président de la Société St-Jean Baptiste, Rodolphe Girard est réélu président de l'Institut tandis qu'Auguste Lemieux est nommé représentant pour l'Ontario, de la Société des Gens de Lettres de France, afin de protéger les intérêts des membres de cet organisme. Le président des écoles séparées d'Ottawa est M. P.M. Côté. Jos. Valiquette, malade, vend ses

intérêts dans la pharmacie qui porte son nom, angle York et Dalhousie. Le Dr Chevrier, fondateur de la compagnie, reste président.

Cette année-là, un important changement s'opère dans la direction des écoles de garçons. J'ai déjà mentionné la réticence des Frères des Écoles chrétiennes à se soumettre aux exigences du gouvernement ontarien à l'effet qu'ils devraient se qualifier pour un brevet d'enseignement. Quitteront-ils la capitale pour retourner à Montréal? De toutes façons, ils n'enseigneront plus aux écoles Garneau et Guigues, et seront remplacés par les Soeurs Grises qui, à défaut d'une autre solution, doivent se soumettre aux lois scolaires. Des laïcs enseigneront aussi dans ces écoles.

D'autre part, on déplore que les écoles soient surchargées. On compte 106 élèves dans une classe de l'école Ste-Anne. On décide donc de construire là, une allonge.

Décès: Édouard Gratton, de l'Imprimerie nationale. Funérailles au Sacré-Coeur. Herminie Labrecque, 38 ans, épouse de Joseph Rainville, 183 Cumberland. Mariage à Ste-Anne en 1893. Mme Adélaïde Benoît, 82 ans, 143 King Edward. Elle habitait déjà Bytown vers 1847. M. Jules Morin, du Ministère de la Marine. Funérailles à l'église du Sacré-Coeur.

Mme Henriette Tourangeau, née Henriette Éthier. Mariage à Notre-Dame en 1879. Mme Daniel Roy née Célanie (Célanire) Bertrand, épouse en secondes noces de Daniel Roy. Mariage en 1879. 308 rue de l'Église. M. Ludger Adrien Chevrier, 56 ans, 114 Water. Il avait épousé Julia Pinard, fille de Jovite Pinard et de Julie Ruelle. M. P.I. Turgeon, 35 ans, du Département de l'Intérieur. M. Joseph Dumoulin, 45 ans, 113 Water. M. Guillaume Laurencelle, 75 ans. Il habitait Ottawa depuis 1887. Il laisse son épouse née Angèle Labbé et sept enfants. Mme Alphonse Chevrier, née Anna Tremblay, rue Nelson, Mme Francis Potvin, 97 ans.

M. Antoine Boivin, 93 ans. Il habitait Bytown depuis l'année 1847. Mme Gilbert Julien, née Julie Faucher, 77 ans, mère de l'échevin Alphonse Julien, de Gilbert Julien, entrepreneur-plombier et de Mme N. Danfousse (Voir «Bytown»).

M. A.A. Boucher, 76 ans, traducteur au Sénat dès 1867. Né à Rivière Ouelle, il avait épousé Antoinette Balzaretti, décédée. Au moment de sa retraite, il était assistant-greffier au Sénat (Tome III, page 146).

M. Louis Carisse, entrepreneur.

Les adultes s'éteignent souvent à un âge qui nous surprend aujourd'hui, mais que dire de la mortalité infantile? 38 décès en un mois! Cependant, beaucoup d'enfants naissent, compensant

quelque peu pour cette hécatombe: 406 baptêmes en 1907 à la cathédrale Notre-Dame d'Ottawa.



Divers —

— Décès en France, à 68 ans, du poète Sully Prud'homme, récipiendaire du prix Nobel. Il y a plusieurs décennies, il était courant, pour les élèves du cours secondaire, d'apprendre par coeur «Le vase brisé», «Les yeux» et d'autres belles poésies, notamment de Victor Hugo, de Chapman, de Musset et combien d'autres.

— Décès à 80 ans, à Trois-Rivières, du père de Samuel Genest.

— Mort, en octobre 1907, de l'Hon. Israël Tarte. Il était notaire et excellent journaliste. D'abord conservateur lorsque les électeurs de Montmorency l'envoyèrent à Ottawa pour les représenter en 1891, il devint un admirateur de Wilfrid Laurier et, lorsque celui-ci fut Premier ministre, Israël Tarte reçut le portefeuille des Travaux publics.

— Le pont de Québec s'effondre: soixante-dix personnes périssent.

— L'ombre du grand Napoléon passe devant nos yeux lorsqu'on apprend, en 1907, le décès du roi Oscar de Suède. Né en 1829, il était le fils de Bernadotte, grand maréchal et de Désirée Clary, jadis fiancée au vainqueur d'Austerlitz.

— C'est aux États-Unis, sur une suggestion d'Anna M. Jarvis, de Philadelphie, qu'est instituée la Fête des Mères. À l'époque on l'appelait «le Jour des mères» et il se tenait le deuxième dimanche de mai. Les personnes dont la mère vivait encore portaient des oeillets rouges tandis que celles dont la mère était décédée arboraient un oeillet blanc.

— M.A.D. DeCelles publie «La Fontaine et son temps».

— La maison du 443 Daly, maintenant l'Ambassade de Pologne, est construite en 1907.

CHAPITRE IX

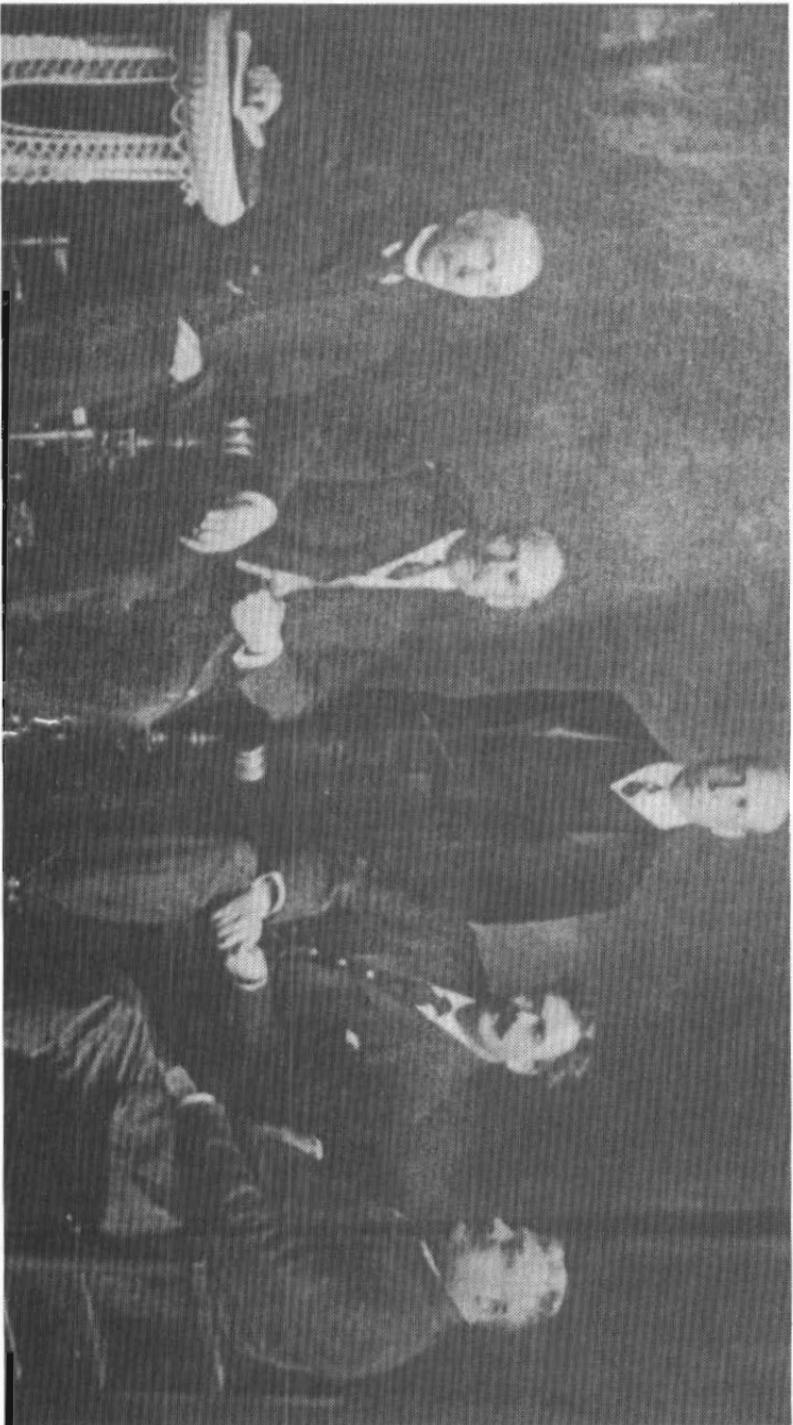
1908 Au début de janvier, l'Hôtel de la Monnaie, tel qu'il apparaît encore rue Sussex, fut inauguré.

Une visite au Musée de la Monnaie de la Banque du Canada, rue Sparks, constitue une excursion fascinante à travers les avenues suivies par l'histoire de notre monnaie, à partir des objets d'échange, des jetons, etc. jusqu'aux premières pièces canadiennes frappées en Angleterre au milieu du siècle dernier. Quelques provinces ont eu aussi leur propre monnaie. En ce qui a trait au papier-monnaie, c'était l'affaire de nombreuses banques mais, en 1934, la Banque du Canada se chargea seule de l'émission des billets de banque.

En 1908, donc, on commença à émettre nos propres pièces en or, en argent ou en cuivre. Le contrat pour le bel immeuble rue Sussex avait été signé en janvier 1905 et l'inauguration, présidée par Lord Grey, eut lieu trois ans plus tard. L'immeuble était fait de belles pierres provenant des carrières de Nepean et, avec les terrains expropriés, la construction avait coûté \$40,000. C'était un Hôtel de la Monnaie très moderne pour l'époque, aménagé avec toute la technique qui existait alors. On frapperait là des pièces de 5, 10 25 et 50 centins en argent et des sous en cuivre, en plus des \$5. en or. Les directeurs avaient été importés d'Angleterre pour la mise en marche mais je ne sais pas s'ils retournèrent chez eux après coup.



Le 13 janvier 1908, le premier Bureau des Commissaires était fondé à l'Hôtel de ville. MM. Haste, Davidson, Hopewell et Champagne en faisaient partie. La lutte avait été extrêmement chaude entre le docteur R. Parent et l'échevin Napoléon Champagne (voir seconde partie), beaucoup d'insultes avaient été échangées dans les deux camps. Le maire réélu, M. D'Arcy Scott,



1908 — Premier Bureau des Commissaires de la ville d'Ottawa: R. Hastey, C.A. Hopewell, le maire D'Arcy Scott, J. Davidson et Napoléon Champagne.

déclara alors que la création de ce nouveau bureau constituait une nette amélioration. Cette bonne opinion dura quelque temps mais comme il s'agissait de quatre hommes élus à la dimension de la ville entière et non par la population d'un quartier, les frictions entre le bureau et les simples échevins devaient nécessairement surgir. Avec le temps, des conflits opposèrent les uns et les autres.

Les décisions et opinions prises ou exprimées par les échevins de quartier n'étaient pas forcément celles du Bureau des commissaires et vice versa. Toujours est-il que les choses se gâtèrent vraiment du temps de la mairesse Whitton et de son adversaire préféré, le commissaire Paul Tardif. Petit à petit, on en vint à penser que le système avait fait son temps, mais ce ne fut pas l'opinion de tous car quelques larmes furtives coulèrent lorsqu'en novembre 1980, la mairesse Dewar et les commissaires en train de rendre le dernier soupir, burent un toast au bureau des commissaires mis en terre, après soixante-douze ans d'existence.



J'ai déjà mentionné le danger que présentaient pour la population les lignes de chemin de fer sillonnant les quartiers de la capitale. Voici un bel exemple: au début de l'année 1908, à l'endroit où les rails du chemin de fer du Grand-Tronc croisaient la rue Beechwood pour se rendre à la gare de la rue Baird ou en sortir, un tramway suivait la rue Beechwood en direction du centre de la ville. Le conducteur crut avoir le temps de traverser les rails avant l'arrivée du train de fret, mais il se trompa; le tramway fut heurté violemment par la locomotive qui l'envoya voler, lui et ses passagers, dans toutes les directions. Un M. Guam fut tué sur le coup, deux femmes et trois hommes reçurent des blessures graves. Le trajet suivi par ces trains était celui du très beau boulevard Vanier qui part de la rue Beechwood et se dirige vers le sud. Quand les rails furent-elles enlevées? Je suivrai l'affaire et vous en informerai. . .

Au début de juillet 1911, une incroyable tragédie a encore comme acteur un de ces trolleybus. La tige reliant le véhicule aux fils électriques attire-t-elle la foudre? On pourrait le croire. Un violent orage déferla sur la ville pendant qu'un tramway revient de Britannia. Un éclair le frappe avec une force inouïe et met le feu à ses coussins. Bientôt, tout flambe. Les passagers ont pu se sauver à temps mais une jeune fille, gravement brûlée aux mains et aux bras, succombe à l'hôpital protestant, non pas de ses brûlures mais d'une syncope causée par la peur qu'elle a éprouvée.



J'ai peu mentionné les maisons construites pendant ce début de siècle. Mais, je dirai un mot ici d'une demeure dont on entend parler assez souvent: celle qui possède le gouvernement du

Canada à Meech Lake, au Québec. Elle fut construite en 1908 par l'inventeur et homme d'affaires Thomas «Carbide» Wilson, qui l'habita jusqu'en 1923 (Voir «Bytown» page 272). La Commission de la capitale nationale est maintenant propriétaire de la maison et des terrains, et s'emploie à renover la grosse construction de pierre, assez lourde d'aspect à mon avis mais dont le site est admirable, au-dessus du lac Meech. C'est maintenant un centre de rencontres pour le chef du gouvernement et ses acolytes. Une autre maison, plus simple d'aspect, se trouve au-delà du lac Meech que l'on longe pour y arriver. C'est la «maison de campagne» du chef du gouvernement qui peut y trouver repos et délassément dans cette demeure agréable, située au-dessus du lac Harrington. Le gouvernement du Canada en a la possession depuis plusieurs années.

Plus près de nous, rappelons que la résidence où habite actuellement le représentant de la république voisine, à Rockcliffe, a été bâtie également en 1908 par Warren Y. Soper, président de la compagnie des tramways d'Ottawa (Voir «Bytown» page 160). Cette énorme maison de pierre avec une grande véranda sur la façade, surplombe la rivière Ottawa et c'est vraiment une des plus belles résidences diplomatiques de notre ville qui en contient un bon nombre d'assez imposantes.



Le nombre de fonctionnaires travaillant pour le gouvernement fédéral était, en 1908, assez important pour justifier la création d'une Commission du service civil qui vit alors le jour. Cette même année, la Coopérative de Crédit du Service civil commençait son existence. Sous la direction d'Alphonse Desjardins, fondateur en 1900 des Caisses Populaires Desjardins, qui travaillait ici comme sténographe à la Chambre des communes, et d'un comité, cette coopérative fut fondée. Au début, vingt-six personnes achetèrent des actions, des droits d'adhésion et firent des dépôts qui ne dépassèrent pas \$1,000. Aujourd'hui, l'association possède un actif de \$430,000, 100,000 membres y adhèrent et peuvent emprunter de la coopérative à des taux raisonnables. Rappelons qu'Alphonse Desjardins avait été sidéré par les taux d'intérêt demandés par les usuriers lorsque, en Chambre, il écoutait les discours des députés se plaignant de cet état de choses dont ils avaient connaissance par leurs électeurs. J'ai parlé plus longuement de cet homme actif, intelligent et d'un sens pratique mis au service de ses concitoyens, dans le Tome III, page 162, car Desjardins travailla à Ottawa, pendant les sessions de 1892 à 1917.

Cette même année 1908, le Ministère des Affaires extérieures est créé par le gouvernement fédéral. J'ai vu, ailleurs, que la date de

création de ce ministère est donnée comme étant le 18 février, 1909.

L'année 1908 marque aussi la fin d'un commerce qui, depuis cent ans, avait fait la fortune des marchands de bois entreprenants. Philemon Wright avait organisé peu de temps après l'installation de sa ferme et de son industrie à Wrightstown, les trains de bois, les énormes billots qui, rassemblés en un vaste ensemble, tirés par des remorqueurs, descendaient la rivière Ottawa jusqu'à Montréal, suivaient le Saint Laurent pour être embarqués sur les navires en route vers l'Angleterre. C'était un commerce extrêmement lucratif. J.R. Booth, le roi du bois, en avait aussi fait son profit... mais tout finit par être remplacé par des méthodes plus modernes, plus rapides. Ainsi, en 1908, Booth regardait passer avec mélancolie, le dernier train de bois qui descendrait la rivière. Quelques-uns ont voulu apparenter ce dernier assemblage de billots à la vignette qui apparaît sur le billet de banque d'un dollar. Mais, on doit se rendre compte immédiatement qu'il s'agit là de la reproduction d'une photo prise beaucoup plus tard car le Parlement que l'on aperçoit date de 1920 seulement, rebâti après l'incendie de 1916, et le Château Laurier, à gauche de l'entrée du canal, a été terminé en 1912. Le gros remorqueur a fait l'objet de recherches pour trouver quelle embarcation avait été photographiée alors. Il semblerait que ce soit un bateau appartenant à la compagnie Canadian International Paper, du nom de «Missinaibi» et le plus petit remorqueur sur la vignette serait le «Ancaster», appartenant à la compagnie E.B. Eddy et qui coula près des chutes Chaudière en 1979. Il fut remonté, restauré et appartient maintenant à la Commission de la capitale nationale.



Lorsque le jour est tombé et que le regard se porte vers l'est, aux environs du pont St-Patrick, il rencontre au-dessus des toits, un objet lumineux brillant d'un vif éclat. C'est là la croix de lumière qui, depuis sept ans environ, domine le faite d'une église qui fête cette année ses soixante-quinze ans d'existence.

Mgr Duhamel pensait depuis quelque temps à accéder aux désirs exprimés par la population d'un quartier qui s'appelait Clarkstown, voisin de ce qui était, à l'époque, Janeville. La paroisse St-Charles Borromée fut créée pour accommoder les paroissiens de ce quartier mais aussi ceux qui habitaient New Edinburgh, annexé à Ottawa, un territoire qui s'étendait des limites nord de Clarkstown jusqu'aux confins de Rockcliffe, ancien domaine de McKay. Voici donc une église qui devrait desservir à la fois une agglomération et un quartier appartenant à la ville d'Ottawa, étrange dualité qui ne présenta pas, cependant, autant de difficultés que l'on aurait pu croire. Ce fut d'ailleurs le gendre de

Thomas McKay, l'ingénieur T.C. Keefer, époux d'Élizabeth, qui donna le terrain où fut construite l'église St-Charles. Il y avait là auparavant des pâturages, une dizaine de rues et une centaine de familles.

La bénédiction du temple eut lieu le 6 décembre 1908 par Mgr Duhamel; bien que l'extérieur fut terminé assez tôt, l'intérieur ne fut tout à fait achevé que douze ans plus tard. Le premier curé fut un Français, le Père Louis-Marie Fillaudeau, un Montfortain, qui avait été vicaire à Ste-Anne pendant quelques années. Les sacrifices ne coûtaient pas à ces curés d'autrefois, solides et entraînés souvent à une vie rude. Ainsi, le curé coucha pendant longtemps dans la sacristie, endroit qui devait être moins que confortable, car le presbytère ne fut construit qu'en 1913. Vous verrez, dans ces pages, une photo prise en 1910, montrant, en plus des modes caractéristiques du temps, le curé recevant l'hommage de ses fidèles au retour d'un voyage dans l'ouest canadien où il avait donné une série de conférences.

Le Révérend Fillaudeau quitta la paroisse en 1912 et éventuellement retourna en France où il mourut à 54 ans. Le 12 septembre, un curé qui devait marquer son long séjour à St-Charles d'un sceau indélébile, l'abbé François-Xavier Barrette, commença un règne qui devait durer 49 ans.

À l'occasion du 75ième anniversaire de la paroisse, M. Léo Paquette, un paroissien né à l'ombre du clocher, entreprit des recherches, travail de patience et d'obstination pour retrouver documents, photos et informations sur St-Charles. Né en 1936, il fut mêlé dès sa jeunesse, à tous les mouvements créés dans son milieu. Cet historique devrait paraître d'ici la fin de 1984 (Voir Paquette dans Seconde partie).

★ ★ ★

Le 20 février 1908, Mère Éléonore Duhamel remplace comme Supérieure générale de la Communauté des Soeurs de la Charité, Mère Dorothy Kirby dont elle avait été l'assistante générale depuis 1903. La nouvelle supérieure était la fille de Louis Duhamel, voiturier, et de sa première femme E. Guérard, le mariage ayant eu lieu à Notre-Dame en 1846. Elle était donc la cousine de l'archevêque d'Ottawa. Son règne fut de dix ans. Éléonore, née en 1848, perdit sa mère neuf ans plus tard; elle fréquenta le pensionnat, entra au noviciat en 1865, connut et admira Mère Élisabeth Bruyère. Femme de grande distinction, Mère Duhamel put fêter, en 1918, le cinquantième anniversaire de son entrée au noviciat. Elle mourut en 1939.

★ ★ ★

Décès en 1908, d'Olivier Latour (voir Tome II).

Décès de M. H.G. Lamothe, 58 ans, depuis 1900 greffier en chancellerie. Avant cela, il avait été, pour un temps, secrétaire de Sir Wilfrid Laurier.

Le poète Louis-Honoré Fréchette meurt en 1908. Il avait vécu à Ottawa, étant député libéral de Lévis.



Divers

— Un faubourg de Los Angeles, qui deviendra ce qui sera considéré, dans le monde, comme la capitale du cinéma, Hollywood, inscrit son nom en lettres éblouissantes dans le ciel de la cinématographie. Bien que diminuée aujourd'hui, son influence fut énorme pendant de longues décennies.

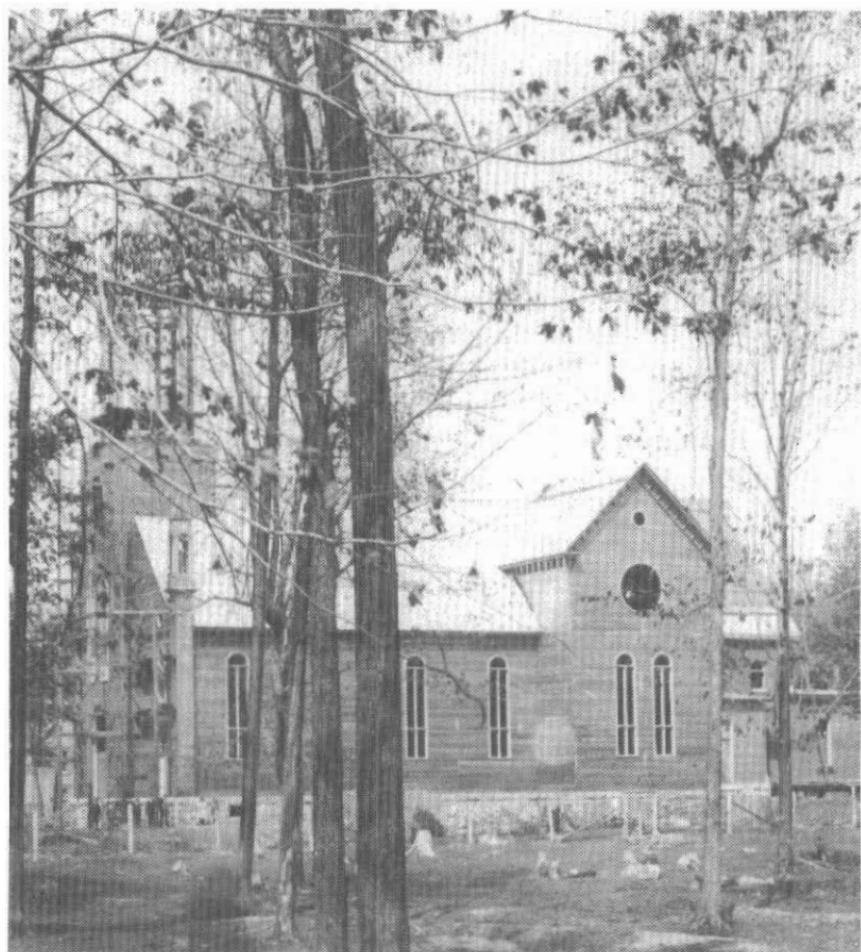
— Tricentenaire de la ville de Québec, fondée par Samuel de Champlain, en 1608. Le Marquis de Lévis et le Comte de Montcalm viennent de France à cette occasion. Est-ce à ce moment-là que les Postes émettent un timbre montrant ensemble Montcalm et Wolfe?

— Le fameux Hôtel Empress ouvre ses portes à Victoria, C.-B.

— À Trois-Rivières, un incendie détruit trois cents constructions. Plus près de nous, à Notre-Dame-de-la-Salette, le 25 avril 1908, un glissement de terrain dû à un tremblement de terre, entraîne la mort de trente-quatre personnes et la démolition de nombreuses maisons qui sont projetées dans la rivière.

— À Montréal, le 18 janvier 1908, une explosion extrêmement violente provoquée par un gazomètre, est entendue à de grande distance. Heureusement, il n'y eut aucune victime.

— La compagnie de nettoyage Dustbane fut fondée à Ottawa par le millionnaire et homme d'affaires Chester Pickering. C'était un propriétaire de chevaux de course. Il est mort cette année (1983) à 101 ans. Il avait fait construire l'hôtel Lord Elgin, à Ottawa.



Gracieuseté: Mme Denise Champagne-Portugaise.

1908 — L'église St-Charles en construction. On voit d'abondantes souches d'arbres qu'il a fallu abattre pour construire l'église.